

Nouvelle série N° 141
2005

LA FRANCE LATINE

REVUE D'ÉTUDES D'OC

ÉTUDES MODERNES

CAPES 2005-2006

**CENTRE DE RECHERCHE CREDILIF-ERELLIF
UNIVERSITÉ DE RENNES II HAUTE BRETAGNE**

(tranche)

LA FRANCE LATINE

N° 141

2005

LA FRANCE LATINE
Organe de l'Union des Amis de la France Latine
Association régie par la loi de 1901

Jean SASTRE, fondateur
René MEJEAN, directeur (†)
Marcel DECREMPS, rédacteur en chef (†)

SIEGE SOCIAL

LA FRANCE LATINE (à l'attention de Philippe Blanchet)
Université de Haute-Bretagne, Rennes-II
C.S 24307
1, Place Recteur-Henri-Le Moal, 35043 RENNES CEDEX
(Adresse e-mail :philippe.blanchet@uhb.fr)

Prière d'envoyer à cette adresse toute correspondance concernant les adhésions à l'association, la rédaction, les manuscrits et services de presse. Les manuscrits ne sont pas rendus.

Les opinions soutenues dans les articles n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs.

Adhésion à l'association

donnant droit à l'envoi de la revue : 19 ₣ par an

Adhésion de soutien : à partir de 20 ₣

Rédiger les chèques à l'ordre de: *Union des Amis de la France Latine* CCP Paris 10 136-33 F.

©France Latine 2005. Tous droits de reproduction, même partielle, réservés pour tous pays.

AVANT PROPOS

Ce numéro est en grande partie consacré aux travaux de l'équipe de recherche qui anime le CREDILIF, ouvrant ainsi la revue au monde méditerranéen contemporain et à ses multiples enjeux.

Nous sommes heureux d'accueillir dans ces colonnes et dans notre équipe un nouveau collaborateur, Francis Manzano, spécialiste de la sociolinguistique des langues en terre d'Oc. Son étude est ici consacrée à la cohésion de la Méditerranée française, et plus particulièrement à celle du Golfe du Lion, en termes écologiques et bio-géographiques ; mais elle suggère aussi d'intéressantes réflexions sur les liens entre langue d'oc et catalan.

Fiorenzo Toso nous propose une étude sur l'histoire interne des parlers ligures de la Riviera, des hameaux de *Figounia*, commune de Vintimille ; il nous livre ainsi une précieuse enquête sur la réalité dialectale à Biot, Vallauris, Mons et Escragnolles, et les liens avec le génois. Le choix des textes cités et l'analyse précise des faits phonétiques représentent une importante contribution à la connaissance de ces dialectes.

Notre ami Eugène Tanase nous invite à une mise en parallèle des connaissances pastorales provençales et roumaines. Au-delà d'un savoir commun à tous les bergers du monde apparaissent alors des liens évidents dus à une commune et profonde latinité.

Comme à chaque rentrée maintenant, les étudiants préparant le CAPES de langue d'Oc-Occitan trouveront ici, avec le programme, quelques renseignements sur l'attente du jury.

Enfin, après *Lis auvèri de Roustan*, d'André Autheman, qui inaugurerait notre *Pichoto bibliouteco dóu tèms passa*, nous voudrions récidiver en vous proposant cette fois un ensemble de

poésies qui furent composées en l'honneur de Louis Roumieux et de sa femme. Le personnage est attachant et, parmi ceux qui composèrent pour lui, se retrouvent quelques grands noms félibréens. Ce florilège illustre en quelque sorte l'anniversaire du *Prix Mistral*, dont Rémi Venture nous rappelle l'histoire contestée et mouvementée.

Suzanne Thiolier-Méjean

Directeurs de la Publication :

Philippe Blanchet (domaine moderne)

Suzanne Thiolier-Méjean (domaine médiéval)

Secrétaire de rédaction : Jorge de Vilhena

Comité de Rédaction

Mmes et MM.

Armendares, C.

Blanchet, Ph.

Courty, M.

Guimbard, C.

Manzano, Fr.

Saouma, Br.

Thiolier, S.

Thiolier, J.C.

Vilhena, J. (de)

Wanono, A.

Comité scientifique

Philippe Blanchet (université de Haute-Bretagne, Rennes II)

Pilar Blanco (université Complutense, Madrid)

Maria A. Ciprés Palacín (université Complutense, Madrid)

Catherine Guimbard (université de Paris-Sorbonne)

Claire Kappler (CNRS, Paris, UMR 8092)

Francis Manzano (université de Haute-Bretagne, Rennes II)

Claude Mauron (université d'Aix-Marseille I)

Peter Ricketts (université de Birmingham)

Roy Rosenstein (université américaine de Paris)

Élisabeth Schulze-Busacker (université de Montréal)

Naohiko Seto (université Waseda, Tokyo)

Tullio Telmon (université de Turin)

Suzanne Thiolier-Méjean (université de Paris-Sorbonne)

Site internet de la revue :

<http://www.uhb.fr/alc/erellif/credilif/FLRE0.html>

Reprographie Université Rennes II

Dépôt légal : 4^e trimestre 2005 - ISSN 0222.0326

UNE NOUVELLE RUBRIQUE

Domaine d'oc, Europe, Romania, Méditerranée

À partir de cette livraison, la revue souhaite proposer une rubrique régulière consacrée à la typologie linguistique et sociolinguistique du domaine d'oc, aux implications diverses des emplacements typologiques et géographiques dans la Romania et plus globalement en Europe.

Des réflexions de ce genre ne sont certes pas nouvelles, et différentes contributions de la *France Latine* en ont donné l'illustration régulièrement. Nous aurons bien entendu l'occasion de rappeler ici à quel point notre zone de référence a constitué de longue date un point d'appui essentiel tant dans la constitution des univers langagiers et littéraires du Moyen Âge que dans la maturation même de la linguistique romane durant la seconde moitié du XIX^e siècle et par la suite.

Pourtant, les évolutions contemporaines en Europe montrent bien que la Méditerranée française joue toujours dans la nouvelle Europe en constitution le rôle d'un pôle d'attraction, voie de passage, mais aussi base identitaire et linguistique vraisemblable de syncrétismes encore à venir.

Cette rubrique devrait donc nous amener à nous poser ensemble différentes questions, l'une des plus évidentes étant sans doute la suivante : quel est l'avenir de la langue d'oc dans le monde d'aujourd'hui ? Nous savons que cette langue (et ce qu'elle véhiculait) a bien souvent joué dans le passé le rôle de ciment européen et de relais entre l'Europe continentale et le bassin méditerranéen. Cette fonctionnalité est-elle définitivement perdue et, dans le même temps, de nouvelles dynamiques sociolinguistiques et identitaires de la « France latine » ne sont-elles pas en train d'apparaître, que nous tendons parfois à sous-estimer, voire même à ignorer ? Est-il forcément chimérique de voir dans la France méridionale l'un des pôles identitaire et linguistique de l'Europe du XXI^e siècle ? Mais dans ce cas, quelles pourraient être la place des langues originelles de cette

macro-région ? Quelles rencontres vont encore se produire avec le Nord comme avec le Sud ?

S'il est vrai que la plupart des indicateurs de vitalité sont au rouge sur le terrain (ce que révèlent différentes enquêtes), force est de constater aussi que la fonction symbolique et identitaire des « langues d'oc » reste toujours très forte en Europe ; et, si d'autre part les pratiques linguistiques de ces langues paraissent souvent minorisées et en réduction numérique, elles sont toujours présentes sur les terrains oraux et écrits, cette simple observation incitant à ne pas les traiter comme des langues du passé.

Depuis peu la revue d'études d'oc *La France Latine* est localisée au CREDILIF à l'université Rennes 2, où les chantiers de sociolinguistique en cours nous amènent à reprendre différentes réflexions relatives au bassin méditerranéen. Cette rubrique devrait donc nous permettre de revenir plus en détail et librement sur les fonctions et la diffusion des langues de la France méridionale au sein de l'Europe méridionale et en Méditerranée occidentale, sur les processus sociolinguistiques à l'œuvre par le passé ou encore sous nos yeux. Nous souhaitons vivement que les lecteurs et collaborateurs de notre revue réagissent et qu'ils nous proposent des contributions particulières, tant à partir d'articles de fond, de réactions, que de notes ponctuelles, toujours de bonne tenue scientifique. C'est à cette dynamique que nous appelons.

Philippe Blanchet, Francis Manzano
philippe.blanchet@uhb.fr
francis.manzano@uhb.fr

Présentation

Pour amorcer le débat, Francis Manzano propose une première contribution d'ordre général reprenant quelques réflexions relatives à la cohésion de la France méditerranéenne et tout particulièrement du Golfe du Lion. Il traitera ce dossier en deux ou trois volets, dont le premier paraît dans ce numéro.

Ce collègue de l'université Rennes 2 étant désormais membre du comité de rédaction et du comité scientifique de la revue, je le présenterai brièvement.

Francis Manzano a travaillé initialement, et travaille toujours régulièrement sur les zones de contact entre le Languedoc et la Catalogne française. Ses travaux portent sur la typologie et la sociolinguistique des langues en présence dans cette région. Il a soutenu notamment deux thèses, l'une de doctorat de 3^e cycle sur la toponymie du Capcir (haute vallée de l'Aude, 1976), l'autre de doctorat d'État en Études romanes : *Étude typologique de toponymie méditerranéenne, contribution aux études du mouvement spatial dans les Pyrénées méditerranéennes françaises* (1987).

Après plusieurs missions de coopération universitaire (Maroc, Tunisie, Burkina-Faso), il s'est retrouvé comme moi affecté à l'université Rennes 2 en 1991. Nous collaborons depuis à différents projets scientifiques communs portant notamment sur les situations sociolinguistiques du sud de la France, du Maghreb et de la Haute Bretagne. Ces actions, de proche en proche, ont conduit à ce qu'est aujourd'hui le CREDILIF, notamment par le biais de la revue *Les Cahiers de sociolinguistique* que nous co-dirigeons depuis sa création.

Philippe Blanchet
Université de Haute-Bretagne, Rennes II

Francis Manzano

Langues et identités du Golfe du Lion et de la France méditerranéenne

A propos de l'Histoire, des taxinomies et structurations dialectales. Quelques rappels...

Première approche : éléments de caractérisation géo-historique et politique du Golfe du Lion

Si la façade méditerranéenne de la France ne paraît pas manquer d'unité bio-géographique, on est en droit de s'interroger sur la cohérence historique, linguistique et identitaire de l'ensemble, moins évidente qu'il n'y paraît au premier abord¹. L'un des paradoxes principaux en la matière est qu'il semble bien exister en effet un sud méditerranéen français assez clairement établi dans l'imaginaire national mais aussi dans l'imaginaire européen. Les hommes de lettres depuis la fin du XIX^e –célèbres ou moins célèbres, tantôt en le voulant, tantôt sans le vouloir - (d'Alphonse Daudet à Peter Mayle² en passant par Jean Giono), le cinéma au cours du XX^e siècle, ont ainsi enraciné une imagerie particulièrement vivace. Nul doute que dans cette perception du Sud des préférences stéréotypiques existent, l'identité « provençale »³ en premier lieu, la plus « lourde » si l'on peut dire. L'identité catalane également, bien que semble-t-il jugée moins caractéristique et emblématique (et *de facto* souvent conçue comme transitoire vers les identités ibéro-romanes), l'identité languedocienne enfin, apparemment moins bien caractérisée que les précédentes, et surtout négativement bien souvent (viticulture et crises, mouvements vignerons etc.)⁴.

Mais dans le même temps, comme les historiens l'ont maintes et maintes fois rappelé, ce Sud relativement homogène n'a pratiquement jamais été autonome politiquement depuis le Moyen Âge, les spirales de contrôle (ou englobantes) se trouvant anciennement au nord (France), au sud (Espagne) et, plus récemment, à l'est (Italie). Il serait temps à cet égard que la réflexion sur la vraisemblable unité linguistique et identitaire de la France méditerranéenne se guérisse d'une tendance à corrélér trop étroitement unité, unification et cohésion politique. Car la Méditerranée française semble justement donner l'exemple d'une profonde cohésion d'ensemble qui ne peut être directement mise sur le compte d'une unité ou unification politique récente quelconque, sauf à se reporter constamment sur les périodes médiévales par une opération de mythification, voire sur la période protohistorique, sur laquelle je reviens en quelques mots un peu plus bas.

En effet, sans pouvoir procéder ici à un contrôle historique profond, on peut voir pourtant que depuis la protohistoire au moins coexistent ou alternent dans cette région des axes d'homogénéisation (exogènes : Celtes, Grecs, Romains etc.)⁵ comme des forces d'écartement (endogènes : Ligures [+ sections orientales du Golfe du Lion], Ibères [+ Languedoc méridional, Catalogne], etc.)⁶.

Les premiers, sans parvenir toujours à irriguer pleinement la région, tendent pourtant à en rapprocher les composantes en fournissant une trame en même temps commerciale, anthropologique et culturelle, voire politique (et l'on pense bien sûr à l'ordre romain).

¹ Ces considérations historiques, que nous ne pouvons reprendre dans ce cadre, sont pourtant l'un des passages obligés de la taxinomie des langues romanes de la région. Voir par exemple Pierre Bec, *La langue occitane* (pages 12 à 22).

² Ecrivain anglais installé en Provence, Peter Mayle a donné plusieurs chroniques humoristiques relatives à la Provence, lesquelles ont connu de très grand succès de librairie : *Une année en Provence* (1994), *Provence toujours* (1995), *Le bonheur en Provence* (2000) etc.

³ Pour ne pas dire « marseillaise » le plus souvent.

⁴ Voir par ailleurs, bien entendu, le lien très fort avec l'*occitan* et son cadre fortement polémique.

⁵ Qui tendent à unifier culturellement l'ensemble régional.

⁶ Qui tendent au contraire à segmenter l'espace régional.

Certains paraissent encore relativement méconnus (rôle préparatoire des colonies grecques, influences phéniciennes et donc orientales dans la partie sud du Golfe etc.), d'autres sont parfaitement évidents et la documentation importante, ce qui est le cas de la couche principale ou couche romaine-latine et fonds principal du phylum linguistique.

Mais si l'on prend un peu de distance, ces différents axes, tout en fournissant des éléments indéniables de cohésion à l'ensemble, font apparaître que la France méditerranéenne se laisse assez bien caractériser comme une zone tampon de la Méditerranée occidentale où influences et peuples d'origine méditerranéenne « passent » successivement en déposant des ferments d'unification. Car en effet les axes d'homogénéisation viennent régulièrement de la mer et, visiblement, adoptent une distribution très zonalisée, au départ du moins. On pourrait prendre comme illustration et comme modèle de ce phénomène la diffusion des influences grecques aux environs d'un demi-millénaire avant J.-C., bien avant la colonisation romaine. Tous les documents que l'on peut consulter, notamment quand on projette par exemple sur une carte les zones d'importation grecque (techniques, poteries etc.)⁷ montrent une convergence très étroite entre une distribution nettement appuyée sur les côtes du Golfe du Lion et la distribution objective des indicateurs écologiques et bio-géographiques de la zone eu-méditerranéenne : courbes isothermiques, ensoleillement, pluviométrie, zone de l'olivier et d'autres essences : chêne vert, chêne kermès etc. Si des influences grecques peuvent être observées au delà du Golfe du Lion soit vers le seuil de Naurouze et le Toulousain, soit vers la vallée du Rhône, il est clair que la trame est parfaitement ramassée dans notre aire d'observation.

Rappelons que c'est à partir de cette trame préalable de diffusion (écologique et anthropologique) que la romanisation a pu se produire ultérieurement et s'accrocher pour constituer le soubassement de la province dite « narbonnaise », semble-t-il vite et profondément romanisée ; et l'on reconnaît alors l'un des arguments fondateurs classiques de « la langue d'oc ».

C'est face à ce genre de dynamique que la question des substrats se pose avec le plus d'acuité et peut devenir l'un des principaux facteurs explicatifs de la fragmentation ultérieure. Tôt ou tard, l'expansion eu-méditerranéenne rencontre en effet l'un des trois blocs montagnards de la zone (Alpes, Massif central, Pyrénées), la fragmentation tend alors à relativiser l'unité.

J'achèverai ce préalable en observant que le Golfe du Lion, dans la typologie globale des langues romanes, c'est aussi, d'une certaine manière, le concentré de langue d'oc. On peut non sans légitimité le lire d'est en ouest comme un groupe de transition entre l'italo-roman et l'ibéro-roman, et du sud vers le nord comme la transition entre les deux précédents et le gallo-roman proprement dit. Bien entendu, la minorisation historique par le français (et la production historique de la diglossie méridionale), accentue cet effet chronique de dissolution des identités romanes de la Méditerranée française. L'une des formulations les plus exemplaires de cette « dépossession » ou « dénégation » d'identité me paraît toujours être celle de Jean Racine durant la seconde moitié du XVII^e siècle (années 1660), au moment où se fixent les principaux patrons du français classique⁸. Racine, se sentant exilé dans le sud à Uzès où il est amené à séjourner écrit à propos du langage local :

« Je vous jure que j'ai autant besoin d'un interprète qu'un Moscovite en aurait besoin dans Paris. Néanmoins je commence à m'apercevoir que c'est un langage mêlé d'espagnol et

⁷ Depuis une quarantaine d'années les archéologues ne cessent de progresser dans ce sens en accumulant des preuves de cette influence des colonies grecques du Golfe du Lion, notamment (mais pas seulement) à partir des grands centres comme Marseille et Emporion.

⁸ Voir également Manzano (2004-b).

d'italien ; et comme j'entends assez bien ces deux langues, j'y ai quelques fois recours pour entendre les autres et pour me faire entendre. »

En somme, tout se passe comme si, en entrant dans l'époque moderne, la langue d'oc **médiévale** avait perdu de son **apparente** existence propre (= « non langue »), et n'existait plus que médiatisée par l'espagnol et l'italien (= « vraies langues »), c'est-à-dire de fait par un saut extra-territorial et typologique sociolinguistiquement compréhensible mais pourtant peu recevable sur le plan taxinomique.

1. « Langue d'oc », « limousin » et « provençal »

Dans les études romanes de la fin du XIX^e siècle, les études diachroniques et comparatives tendaient à définir un bloc que l'on a qualifié très souvent de « gallo-roman méridional ». Notons immédiatement que cette terminologie scientifique du *gallo-roman* recélait les principaux éléments d'une réfutation ultérieure (notamment par les promoteurs de l'*occitan*)⁹. Elle est en effet à replacer dans le cadre d'une idéologie politique unanimiste qui recherchait plus l'unité des langues et cultures régionales de France que leurs ruptures éventuelles. De cette idéologie témoigne l'opinion du grand maître des études romanes de l'époque, Gaston Paris, qui déclare quelque part :

« Aucune limite réelle ne sépare les Français du Nord des Français du Midi ; D'un bout à l'autre du sol national, nos parlers populaires étendent une vaste tapisserie dont les couleurs variées se fondent sur tous les points en nuances insensiblement dégradées. »

Le même (avec E. Langlois), dans un ouvrage qui a longtemps contribué à former l'élite intellectuelle du pays, à propos de l'ensemble des parlers de France :

« Certains traits plus ou moins caractéristiques ont permis de réunir ces parlers divers en deux groupes principaux : au Midi la *langue d'oc* ; au Nord la *langue d'oïl*, ainsi nommées d'après les termes *oc* et *oïl*, qui exprimaient l'affirmation dans les deux régions. Une ligne vaguement menée de Bordeaux à Lussac, de Lussac à Montluçon, de Montluçon au Sud du département de l'Isère, peut être considérée comme une limite entre les deux groupes. Toutefois cette distinction n'a qu'une valeur de convention ; elle n'est réelle que pour les langues littéraires¹⁰. »

Une appellation constante est celle de **langue « d'oc »**, que notre revue admet en sous-titre. C'est en effet la seule qui soit parfaitement établie dans l'Histoire et l'on sait que le poète italien Dante (à cheval sur les XII^e et XIII^e siècles), comme tous ses contemporains fortement marqué par la littérature des troubadours, évoque directement la *lingua d'oco*¹¹. Cette appellation, utilisée à notre époque en alternance avec « occitan », est la source visible du nom de région, le Languedoc. Ceci pose d'ailleurs visiblement un problème d'ajustement, comme les appellations suivantes, ce qui fait dire à certains (voir plus bas le point de vue de P. Bec) que l'appellation, bien que moins gênante que celles de *limousin* et de *provençal*, n'est pas parfaite pour autant.

Une autre appellation ancienne des langues du Sud a été celle de « limousin » (oc. *lemosin*). On n'entrera pas dans le détail des origines de l'appellation, mais l'une des causes probables du succès ultérieur du mot est le fait que les moines de Saint-Martial (Limoges) aux XI^e et

⁹ Dès lors que le terme place la langue d'oc dans un compagnonnage net avec la langue d'oïl et le français, le tout charpenté par l'amont « gaulois » de l'ensemble. Rappelons à ce propos qu'en fait l'influence gauloise sur les régions eu-méditerranéennes du Golfe du Lion fut à ce sujet très faible.

¹⁰ G. Paris & E. Langlois, *Chrestomatie du Moyen Âge*. Hachette, 1917 (10^e éd.).

¹¹ Adverbe *oc*, ici italianisé, qui est à la source des mots construits *occitan*, *Occitania*.

XII^e siècle notamment furent en pointe dans la mise en forme littéraire et juridique du roman naissant. On peut penser par exemple que deux œuvres importantes du XI^e, *L'Evangile de Saint-Jean* et le *Poème sur Boèce*, sont issues de cette mouvance religieuse. On ajoutera que plusieurs des premiers troubadours connus provenaient du Nord et du Nord-ouest des pays de langue d'oc et s'exprimaient dans une langue longtemps marquée par cette origine géographique.

L'un de ces traits fréquents est la palatalisation du groupe CA- du latin. Rappelons pour mémoire le début magnifique d'un *sirventès* de Bertand de Born (originaire du Périgord, à cheval sur les XII^e et XIII^e), faisant l'éloge de la guerre :

« Be'm platz lo gais temps de pascor,
Que fai fuolhs e flors venir ;
E platz mi, quan auch la baudor
Dels auzels, que fan retentir
Lor chan per lo boschatge ;
E platz mi, quan vei sobre ls pratz
Tendas e pavilhos fermatz ;
Et ai gran alegratge,
Quan vei per champanha renjatz
Chavaliers et chavals armatz. »

« J'aime beaucoup le temps heureux du printemps, qui fait venir les feuilles et les fleurs ; et cela me plaît, quand j'entends la joie des oiseaux qui font résonner leur chant à travers le bocage ; et cela me plaît quand je vois tentes et pavillons dressés sur les prés ; et je suis plein d'entrain quand je vois rangés à travers la campagne chevaliers et chevaux armés. »

Les troubadours (oc. *trobadors*), puisqu'on y arrive, avaient semble-t-il conscience d'écrire dans une langue littéraire relativement **standardisée** (je dirais plutôt « **partagée** » les travaux de Zufferey ont montré que l'apparente standardisation est le résultat d'une illusion d'optique diachronique, les textes nous étant parvenus via des copies de copies dans des scriptorium italiens imposant leurs habitudes graphiques et souvent ignorant des variations du domaine d'oc), en grande partie conventionnelle et **lisible** un peu partout (de l'Espagne à l'Italie en passant par les pays de langue d'oc), mais qui renvoyait à une unité culturelle commune à défaut de renvoyer à un pays commun, entre le XI^e et le XIII^e siècles¹². Eux-mêmes qualifiaient généralement cette langue de « limousin » (ou de « provençal », voir plus bas), et pourtant nombre d'entre eux, comme on le sait, provenaient de Provence, du Languedoc et de Catalogne, et beaucoup encore de plus loin (Espagne, Italie).

J'aimerais remarquer que ces faits anciens ne manquent pas de donner de manière un peu surprenante voire provocante, du crédit « positif » à l'opinion « négative » de Racine. Une langue qui « ressemble » et à l'espagnol et à l'italien. Le problème ne peut être traité en quelques mots. Mais comment ne pas voir que si cette forme de langue d'oc a pu objectivement jouer le rôle de koinê **littéraire** de la Galice à l'Italie du nord, c'est bien probablement parce qu'elle engendrait une rupture moindre par rapport aux langues maternelles de cet espace, langues maternelles déjà relativement proches les unes des autres par leur typologie. C'est à mon sens une leçon mal apprise ou mal retenue, qui permettrait au Golfe du Lion et à la Méditerranée occidentale de se concevoir non dans leur fragmentation mais bien plutôt dans leur unité à l'entrée d'une Europe à réinventer pour le XXI^e siècle.

¹² Pour le corpus des œuvres des troubadours, il faut toujours consulter par exemple l'ouvrage essentiel de Martin de Riquer (1975-1992). On peut également se reporter à Robert Lafont & Philippe Gardy (1997).

Bien sûr ce « limousin » du Moyen-Age ne doit pas être confondu avec le limousin contemporain (dialecte du « nord-occitan »). Cette appellation de « limousin », peut-être plus que celle de « provençal » (voir plus bas), a donné pourtant les contours d'une identité inter-régionale très forte des terres qui vont du Massif Central à la Catalogne. On peut prendre comme indice de cette identification unitaire le fait que nombre de catalanistes jusqu'au premier quart du XX^e siècle pourront se dire et se sentir « limousins » en écrivant catalan, avant l'affirmation contemporaine du catalan en tant que tel par Pompeu Fabra et l'*Institut d'Estudis Catalans*. C'est ce que faisait par exemple Bonaventura Carles Aribau (1833) :

« En llemosí sonà lo meu primer vagit
Quan del mugró matern la dolça llet bevia ;
En llemosí el Senyor pregava cada dia
E càntics llemosins somniava cada nit¹³. »

« C'est en limousin que jaillit mon premier cri, quand je buvais le doux lait du sein maternel ;
En limousin je priaï le Seigneur chaque jour, et je rêvais de (en) cantiques limousins chaque nuit. »

Une autre des variétés de la langue d'oc, le provençal, a également donné son nom à l'ensemble par un processus d'extension de la dénomination qui n'est plus guère usuel aujourd'hui (comme pour le cas du « limousin »), car il fausse à l'évidence toute bonne taxinomie. Comme le précédent ce terme, très bien attesté, semble donc avoir été appliqué à la koinè littéraire déjà mentionnée, à la « représentation » d'une langue commune et moins au dialecte de Provence (bien que différents provençaux « géographiques » participent alors au mouvement).

Les linguistes du XIX^e ont ensuite parlé régulièrement de « provençal » (ou « ancien provençal ») pour qualifier les textes anciens du gallo-roman méridional¹⁴, dont notamment les productions des dits troubadours, mais pas seulement puisque la langue ordinaire a pu être l'objet d'une telle appellation (plutôt savante donc, comme on le voit) dans différentes parties du Golfe du Lion. Car dans ce « provençal » évoqué au tournant des XIX^e-XX^e siècles, les arguments (phonétiques, lexicaux etc.) pouvaient aussi bien être d'origine à proprement parler provençale, que d'origine languedocienne, auvergnate etc.¹⁵

2. Le Félibrige : actes et conséquences.

Cette manière de considérer les langues et parlers divers du sud de la France fut en même temps renforcée et affaiblie par l'action du Félibrige (Roumanille, Aubanel etc.) et de Frédéric Mistral tout particulièrement, durant la seconde moitié du XIX^e siècle. Rappelons que le *félibre* est celui qui choisit de créer en langue d'oc ou « provençal ». Le félibrige est alors la réunion de ces militants de la renaissance moderne, et l'on a compté des félibres à peu près partout dans le Golfe du Lion (mais majoritairement en Provence occidentale).

La force du Félibrige fut certainement de tendre à restaurer la noblesse et la vigueur perdues de la langue d'oc, mais à travers une renaissance littéraire souvent fondée, du fait de l'origine de ses acteurs, sur les parlers du bas Rhône, sans pour autant proposer une unification linguistique. En même temps on semblait conscient que cette renaissance devait s'appuyer sur l'ensemble des parlers de langue d'oc et rejaillir à terme sur eux. Ceci se voit très bien chez Frédéric Mistral qui en plus d'être le poète salué et consacré, s'est attaché à une collecte

¹³ Cité par Germà Colon (1974).

¹⁴ Pratique normale au début du XX^e siècle. Par exemple, E. Bourciez (1910-1967) regroupe l'ancien français et le provençal dans un même chapitre.

¹⁵ Sur ces cadrages taxinomiques, voir tout particulièrement Gabriel Bergounioux (1994).

débordant largement de la Provence géographique en nous laissant par exemple son *Trésor du Félibrige*, excellent dictionnaire qui est certainement valable au-delà de la Provence et comporte notamment une foule de renseignements sur le Languedoc. Je me plais à le souligner pour l'avoir moi-même utilisé dans mes études de toponymie.

L'une des faiblesses fut probablement de tendre à situer le cœur de la renaissance de la langue romane du Sud dans un secteur géographique relativement bien déterminé de la Provence, et de renvoyer presque inévitablement aux autres régions, notamment au Languedoc une image de région de langue(s) rurale(s) sans assises ou traditions littéraires bien visibles.

3. La théorie « occitane »

C'est le dernier axe, et il concerne de plus près encore la région que nous observons.

On repart de l'axe précédent. Le Félibrige, en plus de toucher naturellement des Provençaux, a compté dans ses rangs de nombreux Languedociens¹⁶. Au tournant des XIX^e et XX^e siècles, l'élite régionaliste semble voir effectivement le Félibrige comme la seule infrastructure solide de restauration de la langue d'oc. Des écrivains de premier plan comme Prosper Estieu (1860-1939) ou Antonin Perbosc (1861-1944) débute et se confirment dans le cadre ou au voisinage direct de ce mouvement¹⁷. De cet esprit et de cette perception de la Renaissance qu'il faut savoir resituer avec justice en la replaçant dans son époque, témoigne un Catalan, Joan Amades (1907). Celui-ci, après une visite faite à Mistral (chap. 3, « Le poète de Provence, Frédéric Mistral », pp. 91-92), établit un parallèle entre F. Mistral et J. Verdaguer, poète de langue catalane :

« Mistral et Verdaguer ! Voilà deux noms qui resteront attachés pour toujours l'un à l'autre. Si le poète catalan fut d'une nature plus rêveuse et comme plus concentrée, et si le poète provençal semble plus débordant de passion humaine, ces deux âmes communient pourtant dans la même foi, dans le même enthousiasme poétique, comme la terre catalane, un peu âpre et rebelle par endroits, et la terre provençale, souvent plus généreuse et plus féconde, tressaillent toutes deux sous les mêmes rayons de soleil et se laissent baigner mollement par la même mer bleue aux flots sonores.

La Provence et la Catalogne, n'est-ce pas au fond le même pays sous des aspects différents ? et ces deux poètes ne chantent-ils pas dans les dialectes de la même langue ? »

Mais les failles déjà signalées (préférences ou options « provençalisantes » de la langue félibréenne, « ruralisation » indirecte du languedocien proprement dit etc.) sont à la source d'une prise de conscience et de revirements qui vont converger vers la production de la théorie occitane. *L'Escola Occitana* est fondée en 1919, *l'Institut d'Etudes Occitanes* le sera en 1945.

Je n'insisterai pas trop ici sur les aspects polémiques que cette théorie et cette école peuvent présenter¹⁸. Sans les édulcorer toutefois, car à mon sens, différentes difficultés actuelles de la langue d'oc peuvent être raisonnablement rapportées à une ambiance polémique et tendue. Il faut bien dire notamment que la pente théorique un peu trop simpliste qui a conduit à poser le monde occitan comme un monde colonisé, exploité et mis en pièces par la France depuis la bataille de Muret (où furent défaits aux XIII^e siècle occitans et catalano-aragonais coalisés) recueille certainement plus d'adversaires que de partisans sur le terrain. Dans des régions

¹⁶ Je reviendrai prochainement sur le cas d'Achille Mir, félibre dont Alphonse Daudet s'est servi.

¹⁷ Sur ce point voir par exemple dans le n°131 de la *France latine* (2000), différents articles consacrés à Antonin Perbosc.

¹⁸ A travers deux comptes rendus (*Valadas Occitanas e Occitània Granda ; Dix siècles d'usages et d'images de l'occitan*), Philippe Blanchet reprend bon nombre de ces travers (*France latine*, n°135, 2002).

fortement républicaines¹⁹ ce genre d'approche tendrait plutôt à nuire aux parlures réelles, et j'ai eu l'occasion de faire état de ces incohérences il y a peu²⁰.

A ce propos, l'adhésion trop faible des locuteurs réels contemporains du languedocien à un projet de normalisation qui fonctionne maintenant depuis plusieurs dizaines d'années, devrait sans doute alerter sur le fait que les méthodes d'illustration et certains concepts fondateurs de l'occitan n'ont pas été des plus convaincants.

Disons simplement et objectivement, sur un plan strictement linguistique, que la théorie « occitane » s'est élaborée en réaction aux deux axes précédents. Dans l'ordre, c'est une théorie qui rejette comme on le sait en grande partie l'action mistralienne, et l'on peut comprendre en partie pourquoi : amphibologie de l'appellation « provençal », focalisation de la langue d'oc sur une partie de la Provence etc. A un autre niveau, la théorie réagit aussi à l'option romanistique centralisatrice qu'expriment assez bien les propos de Gaston Paris, rapportés plus haut. Une telle option tendant à étouffer l'originalité en même temps typologique et « politique » de la langue d'oc, c'est à ce genre de menaces qu'a répondu globalement la théorie occitane, notamment sous la version « occitano-romane » illustrée par Pierre Bec. Je rappellerai en quelques mots pourquoi cette théorie relativement récente dans l'histoire globale de la linguistique romane me paraît capitale pour notre région d'étude.

Après avoir déclaré les appellations *provençal* et *langue d'oc* non satisfaisantes l'une et l'autre (car réputées ambiguës), Pierre Bec défend en ces termes l'appellation d'occitan :

« C'est pour cela que le terme plus adéquat d'*occitan* pour désigner l'ensemble des parlers méridionaux, se répand de plus en plus : les noms des différents dialectes subsistent ainsi avec leurs sens précis. C'est d'ailleurs l'administration royale elle-même qui, dès le XIV^e siècle, l'a consacré en reconnaissant à tous les fiefs méridionaux une spécificité qui en faisait un monde à part dans le Royaume. On parla donc de *lingua occitana*, de *patria*, de *respublica occitana*, de *patria linguae occitanae*, comme on parlait d'*Occitania*, opposant ainsi la *lingua occitana* à la *lingua gallica* qui désignait le français²¹. »

Selon Pierre Bec existe un ensemble qui dépasse de beaucoup les « fiefs méridionaux » dont lui-même nous entretient plus haut. Cet ensemble amène à regrouper dans un nouveau taxon roman les variétés géographiques (et historiques) de l'occitan d'une part, et le catalan d'autre part. L'un des points de vue de Pierre Bec nous ramène à la question de ce qu'il appelle l'*occitan moyen*. Il écrit ainsi :

« Il est difficile en outre de séparer le catalan de l'occitan si l'on n'accorde pas le même sort au gascon qui, nous venons de le voir, présente une originalité vraiment remarquable. Il semblerait même que le catalan (littéraire du moins) soit plus directement accessible à un occitan moyen que certains parlers gascons comme ceux des Landes ou des Pyrénées. [...] Le plus simple serait peut-être d'admettre un ensemble occitano-roman, intermédiaire entre le gallo-roman proprement dit et l'ibéro-roman, ensemble qui comprendrait donc, comme nous venons de le montrer : l'occitan méridional, le nord-occitan, le gascon et le catalan. »

Il est impossible d'entrer dans le détail des implications diverses de ce discours. Mais on doit observer en priorité que cette théorie fait à nouveau basculer le centre de gravité de la Méditerranée romane française en brisant une frontière politique majeure et en plaçant *de facto* le languedocien au centre de cette constellation linguistique, ce qui n'est pas sans incidence pour le Golfe du Lion. Les propos de Bec sont pourtant soutenus par une argumentation dialectologique solide, mais on ne peut manquer de souligner aussi que cette

¹⁹ Je pense en particulier au département de l'Aude que j'observe très régulièrement depuis plusieurs années.

²⁰ Manzano (2004-a).

²¹ P. Bec, ouvrage cité (chapitre III : L'occitan, langue de culture, ses différents noms).

réflexion est à peu près indissociable du mouvement de normalisation de l'occitan à travers les parlers languedociens, une thématique qui charpentait déjà les travaux de Louis Alibert, figure de la Renaissance occitane, auteur notamment d'une *Gramatica Occitana segons los parlars lengadocians* avant la seconde guerre mondiale (1935) et d'un *Dictionnaire Occitan-Français d'après les parlers languedociens* (Toulouse, Institut d'Etudes Occitanes, 1966). Une normalisation qui par définition a tendu à toucher l'ensemble d'oc (sans y parvenir complètement) en s'inspirant à maints égards (et en s'en démarquant aussi) de la dynamique de normalisation catalane au sein de l'*Institut d'Estudis Catalans*²².

4. La question du catalan

Que dire en effet du catalan, sachant que les remarques qui suivent ne feront qu'effleurer la question ?

Il est patent que dans la théorie occitano-romane une tendance forte est à satelliser le catalan dans la mouvance occitane. Ceci se voit particulièrement bien quand on examine le paysage audio-visuel du Sud-ouest et du Languedoc-Roussillon, les émissions régionales de France 3 ayant le plus grand mal à donner une place en propre au catalan²³. J'ai également rappelé ailleurs (Manzano, 2004-b) que la majorité des catalanistes est franchement ou farouchement opposée à ce qui est souvent perçu comme une « annexion »²⁴, rejet qui n'est pas sans évoquer ce qu'à l'autre bout ressentent semble-t-il nombre de Provençaux. Aussi se sent-on aujourd'hui relativement éloigné des propos fédérateurs de J. Amades énoncés plus hauts.

Evidemment, il y a eu entre temps la construction d'un système linguistique et identitaire tout à fait trempé, voulu net et exemplaire en tout cas, qu'on appelle « catalan » et plus jamais « limousin » comme pouvait encore le faire Aribau. Les liens avec la langue d'oc sont en fait un sujet ambigu voire tabou, car dans l'esprit de beaucoup trop de rapprochements nuisent semble-t-il à l'autonomie affichée (ou désirée) du catalan²⁵.

Il est d'ailleurs toujours bon de rappeler qu'un véritable climat de tension a accompagné cette renaissance particulière du catalan (guerre civile, autonomie catalane etc.) et qui plus d'une fois a inspiré les concepteurs de l'occitan dans leur « tension », bien que ceux-ci ne se soient jamais trouvés dans une position politique comparable à celle de la Catalogne espagnole.

Le catalan dans son ensemble²⁶ est aujourd'hui une langue régionale du Golfe du Lion qui semble avoir réussi (en Espagne et en Andorre du moins). Son assise européenne semble s'élargir d'année en année, comme son affirmation locale en dépit de bémols sérieux tels ceux qu'apporte L.-V. Aracil²⁷. Dans la Catalogne proprement dite (région pyrénéenne et sous-pyrénéenne, Empordà, région de Barcelone etc.) on ne peut qu'être frappé par la reprise des pratiques visibles de la langue dans l'espace public ; le contraste est saisissant avec le Golfe du Lion dans sa partie française où l'occitan, la langue d'oc, le catalan sont fondamentalement des langues cachées, minorisées et de la ruralité. Un renforcement qui prend sa source encore

²² Sur certaines liaisons dangereuses militantisme/politique, voir toutefois à propos de L. Alibert, les rappels de Ph. Blanchet dans le numéro 135 déjà cité de la *France latine* (2002).

²³ Pour ce dossier, voir notamment De la Bretèque (1996), Gardy (1996).

²⁴ Ce fut par exemple la position constante d'Henri Guiter à travers ses différents travaux de dialectologie roussillonnaise. Voir par exemple : « Els altres Capcirs », Actes du VII^e Congrès International de linguistique Romane (1953), « Frontières historiques et linguistiques du bassin supérieur de l'Aude » dans *Actes du 41^e Congrès de la Fédération Historique du Languedoc-Roussillon* (1968), « Atlas et frontières linguistiques », dans *Les dialectes romans de France à la lumière des atlas régionaux*, CNRS, Paris (1973).

²⁵ Du coup reculent les positions de type diachronique à tendance fédératrice (comme celle de G. Colon, plus haut citée).

²⁶ Et j'intègre dans cette appellation le catalan oriental comme le catalan occidental (dont notamment le valencien), bien que ces sections ne concernent pas directement le Golfe du Lion. Car de ce côté-ci également différentes tendances à la fragmentation, à la mise à part, semblent très accentuées ces dernières années.

²⁷ Voir encore Manzano (2004-a).

une fois dans une dynamique historique et des conditions politiques qui n'ont pas grand-chose à voir avec la situation côté français.

Il n'en reste pas moins que le catalan s'est constitué au minimum au voisinage direct de l'occitan dit pyrénéen (**ce qui n'a pas être longuement prouvé**) et qu'en dépit de siècles de séparation dans le temps et l'espace, de la volonté aussi de certains de creuser l'écart, la proximité typologique est frappante, corroborée (ainsi que l'indiquait Pierre Bec) par une intercompréhension relativement facile entre les locuteurs du languedocien et ceux du catalan (roussillonnais notamment). C'est un phénomène qui malheureusement n'a pas été mesuré (peut-être aussi n'a-t-on pas su, voire voulu le mesurer ?), mais si mes informateurs audois stigmatisent bien souvent le « sectarisme » voire le « séparatisme » des Catalans, ils soulignent généralement cette bonne intercompréhension avec le catalan roussillonnais, voire même avec des variétés méridionales comme le valencien, avec lesquelles l'immigration espagnole les a mis en présence.

Tout cela montre bien qu'on ne peut faire l'impasse sur une vraie réflexion concernant les liens et rapports entre langue d'oc et catalan. S'agit-il des formes objectives d'une même langue sous-jacente, de deux langues à part entière ? Autant dire que le dossier reste ouvert, et nous essayerons d'y revenir dans cette rubrique.

Pour conclure

Il apparaît sans doute dans ce qui précède que la question de la langue, des langues et de leurs appellations dans le Golfe du Lion est très envenimée et qu'il semble très difficile de porter des jugements sur un terrain en même temps très décousu dans les faits²⁸ et où une forme de violence **symbolique** est d'usage dans les discours et les positionnements depuis un demi-siècle notamment, **parce que les fonctions sociolinguistiques contemporaines de ces variétés linguistiques font l'objet d'analyses, d'interprétations et de projets contradictoires**.

A première vue, les phases consensuelles ou de rapprochement paraissent derrière nous, les trois macro-segments sociolinguistiques et identitaires du Golfe du Lion tendant semble-t-il à se démarquer toujours plus (sous nos yeux du moins), bien qu'existent sans doute des esprits qui ici ou là continuent de voir la convergence plus que la divergence. Mais qui ne s'expriment pas suffisamment haut et clair. Paraissent également oubliées certaines argumentations lumineuses comme celle de Louis Michel (1964), qui nous montrait comment la langue circulait dans l'univers des pêcheurs du Golfe du Lion, base d'un véritable mécanisme de rapprochement des parlers littoraux, probablement ancien dans la logique de cette région.

Il paraît à peu près évident que les langues maternelles du Golfe du Lion paraissent aujourd'hui menacées **à court terme**. Dans toute la littérature sociolinguistique de la région on ne voit guère autre chose que des indicateurs qui sont visiblement négatifs²⁹.

Il est alors d'autant plus étonnant que la division (avec les risques qu'elle fait courir directement à la survie des langues d'origine du Golfe du Lion) soit à ce point exacerbée. Et sans doute est-il également tout aussi aberrant que les mutations sociolinguistiques et identitaires en cours (productions de nouvelles identités de la France méditerranéenne, sur la base notamment du français régional **et de fonctions symboliques plus localisées des variétés d'oc**) ne soient évoquées que de manière anecdotique, voire ignorées par la plupart des linguistes. Comment en effet apprécier les mouvements possibles de cette France « latine » si

²⁸ Le terrain peut en effet paraître décousu car les langues encore réellement parlées le sont essentiellement par des ruraux âgés qui les identifient prioritairement comme des patois géographiquement segmentés.

²⁹ Pour la langue d'oc et le languedocien en particulier (dit occitan), voir notamment Hammel & Gardy (1994) et Manzano (2004-a), qui réexamine en partie les données de l'ouvrage précédent.

manifeste et attractive³⁰ sans prendre ensemble tous les éléments constitutifs du paysage **socio**linguistique dans le Golfe du Lion ?

Renvois et principaux ouvrages cités dans l'article

Alibert, Louis (1935). *Gramatica Occitana segons los parlars lengadocians*. Toulouse : Société d'Etudes Occitanes.

Alibert, Louis (1966). *Dictionnaire Occitan-Français d'après les parlars languedociens*. Toulouse : Institut d'Etudes Occitanes.

Amades, Joan (1907). *Études de littérature méridionale*. Toulouse : Privat.

Bec, Pierre (1973). *La langue occitane*. Paris : Presses Universitaires de France (1^e édition 1963).

Bergounioux, Gabriel (1994). *Aux origines de la linguistique française*. Paris : Pocket.

Bourciez, Édouard (1967). *Éléments de linguistique romane*. Paris : Klincksieck (1st ed. 1910).

Colon, Germà (1974). « Llemosí i llengua d'oc », in G. Colon, *La llengua catalana en els seus textos*. Barcelona : Curial.

De la Brète, François (1996). « L'espace au filtre de la langue minoritaire à la télévision », dans Viaut, Alain (1996) : *Langues d'Aquitaine*.

De Riquer, Martín (1992). *Los trovadores*. Barcelona : Ariel. 3 vol. (1^e édition, 1975).

Gardy, Philippe (1996). « La télévision régionale en occitan : des sujets à la langue ». Dans Viaut, Alain (1996) : *Langues d'Aquitaine*.

Hammel, Etienne & Gardy, Philippe (1994). *L'occitan en Languedoc-Roussillon*. Canet : Llibres del Trabucaire.

Lafont, Robert & Gardy, Philippe (1997). *Histoire et anthologie de la littérature occitane*. Montpellier : Les Presses du Languedoc. 2 volumes.

Manzano, Francis (2004-a). « Situation and use of Occitan in Languedoc », dans *The sociolinguistics of southern "occitan" France revisited*, International Journal of the Sociology of Language (n° 169, dir. Ph. Blanchet & H. Schiffmann).

Manzano, Francis (2004-b). « Pratiques et représentations linguistiques à la marge sud du territoire français (Languedoc, Roussillon) », dans *Glottopol n°4 : Langues de frontières et frontières de langues* (dir. Marie-Louise Moreau).

³⁰ Il faut rappeler (mais sans doute aurons-nous l'occasion d'y revenir dans cette rubrique) que la Provence et plus encore le Languedoc-Roussillon (depuis quelques années et de manière très significative) connaissent un afflux de populations traditionnellement venues du Sud (Espagnols, Italiens, Maghrébins), mais plus récemment encore en provenance du Nord de l'Europe.

Michel, Louis (1964). *La langue des pêcheurs du Golfe du Lion. I, L'homme et la mer. II, Dialectologie côtière*. Paris : D'Artrey.

Viaut, Alain dir. (1996). *Langues d'Aquitaine. Dynamiques institutionnelles et patrimoines linguistiques*. Talence : Maison des Sciences de l'Homme d'Aquitaine.

Blanchet, Philippe, *Langues, cultures et identités régionales en Provence. La Métaphore de l'aïoli*, Paris, L'Harmattan, 2002.

— (dir.) [en collaboration avec Harold Schiffman] *The Sociolinguistics of Southern « Occitan » France, Revisited, International Journal of the Sociology of Language* n° 169, Berlin/New-York, Mouton de Gruyter, 2004.

—, CR de Anghilante, Dario, Bianco, Gianna et Pellerino, Rosella, *Valadas Occitanas e Occitània Granda* (« Vallées Occitanes et Grande Occitanie »), Chambrà d'òc / Regione Piemonte, Torino (Turin), Italie, 2000, 143 p. dans *La France latine, Revue d'Etudes d'Oc*, n° 135, 2002, p. 103-114.

—, CR de Boyer, H., et Gardy, Ph. (Dir.), *Dix siècles d'usages et d'images de l'occitan. Des troubadours à l'Internet*, Paris, L'Harmattan, 2001, 469 p. dans *La France latine, Revue d'Etudes d'Oc*, n° 135, 2002, p. 114- 124.

IL DIALETTO FIGUN DELLA PROVENZA

1. *Motivi d'interesse*

L'esistenza in alcuni punti della Provenza orientale di isole linguistiche storiche di dialetto ligure è nota da tempo agli studiosi e non va confusa con la continuità dei caratteri liguri « alpini » e « occidentali » lungo la costa e i solchi vallivi tra la val Roia, Mentone e il Principato di Monaco¹. Carlo Tagliavini nel suo manuale inquadrò correttamente la questione accennando brevemente a tali parlate dopo avere delineato la situazione delle comunità occitaniche nelle valli alpine piemontesi :

Oltre a Monaco, probabilmente colonia ligure risalente all'XI secolo, si parlava una volta ligure nei villaggi di Biot e Vallauris presso Antibes, e a Mons ed Escragnolles a 15 km a Ovest di Grasse, abitati da discendenti di coloni provenienti da paesi della Riviera Ligure (TAGLIAVINI, 1982⁶ : 419).

La letteratura scientifica e la stessa produzione a carattere amatoriale e divulgativo sull'argomento è però estremamente limitata : in parte come conseguenza del carattere regressivo della dialettalità ligure di Provenza già alla fine del sec. XIX, ma in parte non minore, a mio avviso, anche per motivi che, trascendendo una considerazione dell'importanza storico-linguistica di queste comunità, sono stati legati a una valutazione della contiguità dialettale ligure-provenzale per un verso sbilanciata a favore della (vera o presunta) espansione di modelli occitanici verso est, e vincolata dall'altro alla divulgazione dell'immagine di un confine linguistico perfettamente coincidente

¹ Sull'anfizona ligure-provenzale esiste ormai un'abbondante bibliografia ; si vedano tra gli altri DALBERA 1985-1986 e soprattutto 1994, FORNER, 1985-1986, 1989, 1993a e 1993b, 1995a, PETRACCO SICARDI, 1989 ; per la bibliografia sul monegasco, rimando a TOSO, 2000.

con una frontiera politica fissatasi, peraltro, soltanto coi trattati di pace al termine della seconda guerra mondiale².

L'idea divulgata che le parlate dell'estremo Ponente - soprattutto nella zona montana - debbano avere conosciuto un influsso occitanico particolarmente vistoso è legata al prestigio acquisito in tempi recenti dal mondo provenzale come portatore di un retaggio attraente di memorie storiche, letterarie e culturali in senso lato: la « nobiltà » della *lingua* occitana si vorrebbe contrapporre così, come nelle valli piemontesi (ma con ben minore legittimità) alla dequalificazione della *dialettalità* ligure locale: sia, storicamente, nei confronti del modello genovese, sia, più di recente, di fronte all'incalzare dell'italiano; ci si inventa dunque un'appartenenza « provenzale », ancorché marginale (e neppure accolta dalla stessa militanza culturale occitana), nel tentativo di conferire prestigio a un panorama linguistico estremamente variegato al suo interno, dimenticando che la storia linguistica del Nizzardo pare dimostrare ampiamente, piuttosto, una pressione sistematica di modelli culturali e idiomati piemontesi e liguri (questi ultimi soprattutto lungo la costa e nei porti principali)³.

² Sui motivi politico-culturali e sulle tappe della « costruzione » di questa percezione addomesticata della realtà dialettale della zona di confine si sofferma in particolare FORNER, 1995b; scheda sulle vicende storiche e politiche del confine italo-francese in relazione alla realtà dialettale in TOSO, 1996: 176-177 e 186-187.

³ Un atteggiamento rivendicativo volto a promuovere la « ligusticità » della frangia francese di confine crebbe intorno alla rivista « A Barma Grande », negli anni Trenta del secolo appena trascorso, sulla quale si sosteneva il mito di un'improbabile unità linguistica dei territori corrispondenti all'antica Contea di Ventimiglia, fornendo un appoggio non del tutto involontario alle rivendicazioni irredentistiche italiane sul territorio di Mentone: cfr. in proposito TOSO, 1999-2001, III: 155-156. Da quello stesso ambiente scaturì inopinatamente, nell'immediato dopoguerra, un programma « federalista » favorevole in realtà all'annessione dell'estremo Ponente alla Francia, che rovesciava in chiave « occitana » il mito dell'unità intemelica. Sulla

Se il disegno di questa occitanità dai confini dilatati ha creato qualche equivoco non del tutto disinteressato nella costruzione di miti identitari eterodiretti (con ricadute pesanti anche a livello di percezione locale), al tempo stesso l'effettiva osmosi linguistica ligure-provenzale - che è stata appunto ed è tutt'altra cosa del percorso a senso unico caro a tanta pubblicistica - non ha goduto fino a tempi recenti di soverchia popolarità neppure tra gli studiosi (malgrado il notevolissimo interesse delle situazioni di contatto) proprio perché legata al tema scottante dell'appartenenza linguistica di aree contese politicamente tra Francia e Italia : col risultato di negare l'esistenza di una fascia dialettale ligure in territorio francese, e di accreditare indirettamente l'occitanità di punti rimasti all'Italia dopo il '47, soprattutto quelli il cui passato legame amministrativo con Briga Marittima (nel momento in cui si ammetteva per motivi di ordine politico il carattere « provenzale » della parlata di questa località), ne legittimava in certo qual modo l'attribuzione all'area occitana⁴. Solo di recente si è cominciato così a fare chiarezza sulla realtà di un contesto linguistico « alpino » a cavallo dei confini politici, e ad attribuire al sistema dei dialetti a contatto - liguri alpini e

storia linguistica del Nizzardo manca tuttora uno studio approfondito. Un ridimensionamento deciso della componente « occitana » nel lessico dei dialetti liguri dell'estremo Ponente emerge invece dallo studio di SCARSI, 1993.

⁴ La rivendicazione strumentale di un'occitanità linguistica e culturale dell'ex comune di Briga ha trovato in seguito una cassa di risonanza nella rivista « R nì d'àigüra », peraltro meritoria nell'ambito delle ricerche linguistiche ed etno-antropologiche sull'area ligure alpina (MASSAJOLI-MORIANI, 1991). La « promozione » a varietà occitane di dialetti liguri alpini come quelli di Briga Alta, Viozene (comune di Ormea), Realdo e Verdeggia (comune di Triora) è uno dei tanti esempi delle distorsioni provocate dall'applicazione di un criterio autovalutativo nell'ammissione a tutela di comunità minoritarie (o che tali si dichiarano) in base alla recente legge nazionale in materia, 482/1999 : si vedano in merito le fondate osservazioni di ORIOLES, 2003 : 23.

gavot - un singolare rilievo nella ridiscussione della ripartizione tra area galloromanza e italaromanza⁵.

Come nel caso di Monaco⁶ e forse più ancora di esso, la vicenda delle « colonie » liguri di Provenza trascende tuttavia questo orizzonte linguistico, e propone, molto al di là del suo inquadramento nella storia dell'interrelazione ligure-provenzale, motivi autonomi d'interesse : sia per quanto attiene alla storia *interna* delle parlate liguri della Riviera di Ponente e della loro evoluzione ; sia per le prospettive che offre all'analisi comparata con altri episodi di colonizzazione linguistica - specie se legati alla medesima area d'origine - ; sia per la storia dei dialetti occitanici coinvolti nei processi di contatto ; sia, ancora, per qualche riflessione generale sui fenomeni di obsolescenza linguistica e di *language death* esemplari dalle ultime fasi dell'effettivo utilizzo delle parlate liguri della Provenza.

Pare quindi opportuno cogliere, per quanto tardivamente, l'invito a « riprendere il tema e l'esame delle parlate liguri in Provenza » (CORTELAZZO, 1978 : 18), nell'intento tra l'altro di valorizzare alcune testimonianze di tali dialetti non utilizzate dagli studiosi che in precedenza se ne occuparono, ma anche, come rilevava già allora lo studioso (e la situazione in tal senso è ulteriormente migliorata) per la possibilità di disporre a titolo comparativo di strumenti e conoscenze sull'area ligure e su quella provenzale che erano mancati ai primi commentatori e ai raccoglitori delle ultime vestigia delle varietà in questione.

In realtà, le considerazioni che qui si presentano lasceranno fuori almeno un aspetto delle problematiche connesse con la storia delle parlate liguri di Provenza, ossia l'eredità di tali dialetti nelle parlate occitaniche sovrappostesi, sulla cui portata si

⁵ La bibliografia citata alla nota 1 si riferisce essenzialmente alle problematiche legate alla definizione di modalità di interferenza linguistica in un'area di cruciale rilievo per quanto attiene le distinzioni tipologiche tra Romània occidentale e contesto italaromanzo.

⁶ Sul carattere « coloniale » dell'esperienza linguistica monegasca cfr. ora l'inquadramento storico in TOSO, 2003a : 11-28.

interrogava già Paul Roux nel 1957 a proposito in particolare di una di esse, il dialetto di Mons :

Un problème se pose, celui des rapports entre ce *moussenc* et le dialecte provençal parlé à Mons. La manque de documents anciens, nous l'avons dit, en rend la solution très difficile. Il semble toutefois que ce provençal de Mons doive au *moussenc* d'être un des plus conservateurs du département, avec le maintien fréquent de R alvéolaire et la prononciation de certaines consonnes finales (ROUX, 1957 : 594).

Il fatto che Mons ed Escragnolles siano punti dell'ALEP potrà senz'altro consentire qualche osservazione in merito, soprattutto dal punto di vista lessicale, ma si è preferito in questa sede, dopo una necessaria puntualizzazione sui materiali disponibili e sulla storia linguistica dei centri interessati, focalizzare l'attenzione su vari aspetti diversamente rilevanti, riservando ad altra sede un'analisi di tale tipo, che richiederebbe tra l'altro, per rivelarsi realmente esaustiva, una permanenza nelle località interessate più prolungata di quella che è stato possibile effettuare finora⁷. Valga quindi la considerazione che le presenti note attengono essenzialmente alle parlate liguri di Provenza nel loro sviluppo storico (fino all'estinzione) in quanto strumenti autonomi di

⁷ Ho visitato i quattro centri in due riprese, nella primavera e nell'estate del 2003, constatando l'effettiva estinzione della parlata ligure e raccogliendo testimonianze e materiali utili per la realizzazione del presente saggio. Ringrazio in proposito i sigg. Dominique Caudron ed Émile Cheval di Biot e il Presidente della *Société des Lettres, Sciences et Arts des Alpes Maritimes*, Yvon Girard ; ringrazio altresì la società Elsag SpA di Genova per avere sostenuto uno dei due viaggi di ricerca, concomitante con le riprese filmate che confluiranno in un documentario sulla presenza linguistica genovese fuori Liguria. A Elsag si deve anche la realizzazione di un volume (TOSO, 2003a) nel quale si propone tra l'altro un'ampia documentazione iconografica, storica e attuale, sulle località visitate.

comunicazione, senza specifici riferimenti alla realtà dialettale in sincronia di Biot, Vallauris, Mons ed Escragnolles.

2. *La ricerca scientifica e la documentazione*

Come si anticipava, sui dialetti liguri di Provenza esiste una letteratura specifica estremamente scarna. Le prime notizie sull'esistenza di tali varietà risalgono, a quanto ci è dato di sapere, all'opera dell'erudito provenzale Jean-Pierre Papon, che accenna in questi termini alla parlata di Mons ed Escragnolles nel suo *Voyage littéraire de Provence* (PAPON, 1780 : 231) :

À la partie du nord-est on rencontre Mons & Escragnolle, dont les habitants parlent une langue qui n'est point entendue dans le reste de la Provence. On croit communément que c'est l'idiôme des Sarrasins : on se trompe ; c'est l'ancien patois de Gênes, qui s'est conservé dans ces villages depuis que des peuplades de Gênois vinrent s'y établir, il y a plusieurs siècles. J'ai voulu me procurer une chanson pour constater le fait ; car les vaudevilles sont, en matière de langage, ce que les inscriptions sont en matière d'antiquités. Voici quelques Vers qui décident la question

Grigueur Guignon à lagna
 Ou dije che l'avea drou ben à ra campagna.
 I m'an pillau ca mea,
 I nou m'an laschaou pa un choun.
 Mi soun entra misero ;
 S'a posso me racaterò
 La ca, lou ben & la terro, &c.⁸

⁸ Nel riportare i superstiti monumenti delle parlate liguri di Provenza si segue la massima fedeltà agli originali, con minimi emendamenti soltanto nel caso in cui a sviste evidenti dei trascrittori si può sopperire in maniera inequivocabile, ad esempio per quanto riguarda l'accentazione o la scomposizione di agglutinazioni arbitrarie : in questo caso ad esempio, Papon scrisse *i m'an pillau* e *i n'ou*, facilmente ricostruibili in *i m'an pillau* e *i nou*, con conseguente restituzione di un senso compiuto.

Alle succinte indicazioni di Papon risale la menzione della parlata di Mons nel *Mithridates* (ADELUNG, 1806-1817), che riprende anche i primi due versi della canzone riportata dall'erudito ; è probabilmente grazie a questo antecedente che Bernardino Biondelli maturò un transitorio interesse per il ligure di Provenza nell'ambito della raccolta di materiali preparatori per la realizzazione del suo *Saggio* (BIONDELLI, 1853), al punto da fare realizzare, tra il 1835 e il 1850, una traduzione in dialetto di Mons (ed Escragnolles) della *Parabola del Figliol Prodigio* :

11. Un homu aveva dui fanti ;
12. Dunde ru ciù zuve disse a so par : pa, dai-me so chi me pò revegnir dru vostru ben, e ru par ghe fè ru partazu dru so ben.
13. Dui di appressu ru ciù zuve de chi dui fanti, aghendu resunciu tutu so che l'aveva, u se n'andà ante un paise stranu forse longhi, undi scurumbrià tutu ru so ben, en fulie e en debàucio.
14. Quandu l'avète tutu sciamenàva, u vignite una gran famina entu essu pajse e u cummensà a cair entra misèra.
15. U se n'andà donca, e s'astacà a ru servizu d'un habitante d'essu paise, chi ru mandà a ra sua granèga dra campagna, per ghe gardar ri porchi.
16. E li l'averéa vussuo s'encir a ventre dri gusci che ri porchi mangiavan, ma nisciun nu ghe ne dasèa.
17. A fin essendo revignù en éo (?) meme, u disse : Quantu ghe er entra ca de me par dri valleti a gagi chi àn mai de pan ch'u nu ghe ne car, e mi sun curi credendo de fame.
18. U car que mi me leve e che mi vaghe a trovar me par, e che mi ghe dighe : pà, mi ò pecàu contra ru ser, e contra vui.
19. E mi no mèritu zà d'esse numàu ru vostru figliu : trataime cum un dri vostri valleti chi son a ri vostri gagi.
20. U se levò donca, e se ne vegnè a trovar so par, et quandu l'era ancur ben lonzi, so par u visce, e u fu tocàu da compassiun, e curendu a er, u se gittà a ru so colu, e ru basà.
21. E ru so figlio ghe disse : pa, mi ò pecàu contra ru ser e contra vui, e mi nu mèritu zà d'esse nomàu ru vostru figliu.
22. Alavù ru par disse a ri suoi valleti : aduème prestu ra sua primiera roba e vestì-ru e mettèghe una бага a ru driu, e dri caussài a ri suoi pèi.

23. Fai-auscì vignì ru veder grassu, e tuè-ru : mangému e femu bona scera.

24. Parse chè u me figliu che vé lì era mortu e l'a ressuscitàu, l'era perdo, e u s'è retruvàu : j cumènsan donca a far festin.

In seguito alla mancata considerazione del tipo ligure come varietà galloitalica, tuttavia, la versione, come altre della stessa area dialettale, non venne però pubblicata fino al 1918, quando Carlo Salvioni riprese i materiali inediti del Biondelli in un'importante raccolta (SALVIONI, 1918 : 772-773)⁹. Dopo una citazione nel *Tresor dóu felibrige* (MISTRAL, 1878 s.v. *figoun*), il primo studio dedicato a una disamina di tali parlate - per quanto parziale e in gran parte impressionistica - è il breve articolo di uno erudito di Grasse, Paul Sénéquier, apparso nel 1879 sugli « Annales de la Société des Lettres, Sciences et Arts des Alpes-Maritimes » (SÉNÉQUIER, 1879) e ripreso l'anno successivo dalla « Revue de linguistique et de philologie comparée » (SÉNÉQUIER, 1880). Ad esso, e in particolare ai brani dialettali riportati dall'autore, faranno riferimento tra le altre le brevi notazioni successive del Bartoli (BARTOLI, 1927 : 2), del Ronjat (RONJAT, 1930-1941 : I, 23-24) e dello stesso Tagliavini.

Paul Roux pubblicava intanto uno schizzo relativo al dialetto di Mons (ROUX, 1957), sostanzialmente ripreso in un intervento del 1978 e in un riassunto di due anni dopo (ROUX, 1978 e 1980). Allo stesso 1978 e alla medesima occasione che motivò la ripresa effettuata dal Roux risale come si è visto la breve puntualizzazione di Cortelazzo (CORTELAZZO, 1978), dopo di che l'interesse per queste parlate sembra di fatto esaurirsi.

Il Roux utilizzò materiali raccolti sul campo, essenzialmente le ultime frasi e singole parole ricordate negli anni Cinquanta da due informatori di Mons, ma si rifece soprattutto ad alcuni testi scritti nel dialetto locale, coi quali si esauriva, in base alle sue informazioni, la succinta crestomazia del ligure di Provenza. In ordine di antichità si tratta dei seguenti materiali :

⁹ A differenza di altri testi, non vi sono indicazioni sull'autore della versione o altre notizie e riferimenti.

1. il poema lirico *La Siagne* del contadino Rebuffel Pons, in dieci canti due dei quali redatti in dialetto di Mons (PONS, 1874) ; se ne riporta qui di seguito uno stralcio :

Peuy mountan aou lougissou
 Chu ou camin di Romani
 L'era un hôtel proupissou
 Et logeava à grand train
 Mè ou vouageour counfianté
 Gu'era devarisaou
 Et ou ricou merchante
 Souventi assassinaou.

A ra cassa, à ra pesca
 L'éran quada matin
 Et ra bonna aïga fresca
 Remplaçava rou vin
 Alavour si piyava
 De truche et dou giber
 Et se gue fricassava
 Souvengi à chen carner.

L'aïga de Siagna fa tantou de ben
 Que né per bounhur pa requista
 Di paour vegei l'è rou millour soustien
 Ari jeouvi counserva ra vista
 I stragey ne venen sercar
 Et ri Moussenqui gue van à pescar.

2. La traduzione del *Pater* e dell'*Ave* trascritta dal Sénéquier nel 1879 (oltre che nel dialetto di Mons, anche in quelli di Biot e Vallauris) ; si riporta qui sotto, intanto, la versione di Mons (il cui dialetto pareva al Sénéquier, come del resto al Papon e al traduttore della *Parabola*, « identico » a quello di Escragnolles) :

Nostro papo qui es a rou cer, què vostro nomé séché
 santifiaou, qué vostro régno séché arribaou, què vostra

voulountaou séché facha chu ra terra coum'a rou cer. Daï-né ancuëi nostro pan dè cada di, perdounaï-né è nostré aouffensé coumou naoutri perdounémou à tutti échi qui n'an aouffensaou, é né nous lacha pas succoumba a ra tentatiouné, è nous délivra de tutou ma. Ainsi-soit-il.

Mi vé saludou, Maria, chéna dé grassa : ou Seignou l'è coun vouï : ou sé bénégia pu déchu tuttè ré féméné é Jesu, ou frui dé vostré entraillé, è bényè. Santa Maria, a mar dé Diou, pregaï per naoutris pecadouis, avou é à l'oura dè nostra morté. Ainsi-soit-il (SENEQUIER, 1879 : 360).

3. Il racconto *Sarva-terra* in dialetto di Mons pubblicato nel 1901 da un certo consigliere Jourdan in una raccolta di scritti felibristici (JOURDAN, 1901 : 44-47)¹⁰ :

Quandou mi èra pichin e che, ra'stai lenca à ra fin dou mese de jun, rou cèr l'èra negrassou, che ri escussi ou ve barravan ri euji, che ri tron fasean tutou tremourar dou Castelou-Vejou à San-Bastian, che re nioure souchavan lachu longi encour ma s'afratan, re femene en courendou à ra geisa, pèr abrar de candelete e pregar i nostri santi, ou ne criavan : « à rou croquer, i fanti! ».

Ou gu'erimou leou, à ra cima de rou crouquer.

Rou chu grande de naoutri ou se pendoulava à « Sarva-Terra », e :

Balalan, balalan, balan.

« Sarva-Terra » l'èra dricha.

Balan, balan.

Barchin, rou maistrou campaner, l'arribava.

- Ou va ben, pichin, brandai fermou. Ra Campana sarvara Mounsou dou destrussi.
- Segurou ?
- Segurou.

¹⁰ Con testo a fronte in provenzale. Sono particolarmente grato all'amico Werner Forner per avermi fornito copia di questa rara pubblicazione.

Balan, balan, balan, balan.

Escoutai, fanti :

Un di, ou gu'è dou tempou e dou tempou, doue nioure
sourne, en se seguissendou, s'avançavan su Mounsou pèr
tutou sagatar.

Subitamente ra primera ou s'aplanta.

« Avança, avança », ou gue ransigava ra seconda che ou
gu'èra darre.

Ma ra primera ou gue respoundè : « Sarva-Terra sona! Mi
nou possou piu avançar ».

E ri pichin refernissean.

Balan, balan, balan.

- Tene, fanti, agachai. Rou cer l'è mai blurou, rou sour
lucente escandilla ; re nioure l'an pillau rou camin d'un
autrou laou.

Balan, balan, balalan, balalan.

.....
.....

Sarva-Terra, ra nostra, l'è toujours su rou nostrou crouquer.

Se la canzone riferita dal Papon non è priva a sua volta di interesse, la *Parabola* della raccolta Biondelli, non nota al Roux né menzionata da Cortelazzo (che fa invece un rapido cenno al brano trascritto dall'erudito settecentesco, attraverso la ripresa fattane dall'Adelung), costituisce senz'altro il testo più utile per una valutazione dell'antica parlata di Mons (ed Escragnolles), sia perché sufficientemente lunga e articolata da offrire molte informazioni non desumibili dagli altri testi, sia perché redatta in un'epoca in cui il dialetto si presentava ancora privo di molte delle pesanti contaminazioni francesi e provenzali che si rilevano nei testi letterari (segnatamente in quello del Pons) e nelle preghiere trascritte dal Sénéquier, sia perché infine la grafia utilizzata, esemplata sul modello italiano, offre minori difficoltà di interpretazione rispetto agli altri testi, nei quali il sistema ortografico francese introduce non poche ambiguità di lettura. La *Parabola* costituisce dunque per certi aspetti quel testo invocato

dal Roux, in grado di consentire una valutazione più ampia della parlata locale :

Le hasard - cette providence des chercheurs - amènera peut-être un jour la découverte d'un fragment de quelque importance en « moussenc », permettant par exemple une étude historique (ROUX, 1978 : 98)¹¹.

Informazioni aggiuntive relative essenzialmente alla *storia* delle nostre parlate, anch'esse non note o non considerate da altri linguisti si desumono inoltre dall'opera storiografica di J.A. Durbec relativa a Biot (DURBEC, 1935) e da una più recente testimonianza di S. Ravera (RAVERA, 1985) relativa ancora una volta a Biot e alla *memoria* della specificità dialettale locale.

Per Biot stessa la documentazione disponibile si limita comunque alle preghiere trascritte dal Sénéquier :

Nostrou pa qui sei aou tzé, qu'ou voustrou nomé ou ségué santifiaou, qu'aou voustrou rouyaïmé ou né végué, qué a vostra volountai a ségué fatcha chu a terra couma drentou au tzé. Daï né ancuéi ou nostrou pan dé cada di è perdounaï né è nostré aüffentzé couma naoutri l'aperdounamou an échi qui n'an auffenzaou, è né non latcha pa catzé drentou a tentatziouné, ma delivraï né daou ma. Qué couchi ségué.

A vé saludo, Maria, tchéna dé grazia ; ou Signor ou l'è emé vouï, é sei bénia en déchu dé tutte lé feuméné é Jésu, ou fruit dé vostre entraillé é béniau. Santa Maria, mairé dé Diou, prégaï per naütri, povéri pécadoui, aou é à l'oura d'a nostra morté. Que couchi ségué (SÉNÉQUIER, 1879 : 359-360).

¹¹ In realtà, la mia « scoperta » si basa semplicemente sulla consultazione della *Bibliografia Dialettale Ligure*, ove la raccolta del Salvioni è opportunamente schedata (BDL : 2743). Stupisce soltanto che la valorizzazione del testo giunga così tardivamente, ma questo è soltanto un riflesso (e minore) dello stato in cui versano da molti anni a questa parte le ricerche dialettologiche di area ligure.

Assumono così particolare importanza anche le poche notazioni lessicali menzionate da DURBEC, 1935 : 106-107, limitate a una decina di lemmi e a una frase :

cavagnou ‘cesta’ (considerato da Durbec un prestito provenzale)
a cà routa ‘la casa rotta’, locuzione che spiegherebbe il toponimo locale (in provenzale) *La Caroto*
i braghe ‘i calzoni’
a scabella ‘la sedia’
a marina ‘il mare, il porto’
i pourtugali ‘le arance’
a mere ‘le mele’
ou persigou ‘la pesca’
i souzené ‘le prugne’
i cucumari ‘i cocomeri’
qui qua veui acatà de ravanassi et d’erbe fere ? ‘chi vuol comprare rafani ed erbe selvatiche ?’.

Per la parlata di Vallauris, disponiamo delle sole preghiere di Sénéquier :

Nostrou païre qué sei aou ciel, qué voustrou noum séché santifiaou, ché voustrou régné arribé, qué vostra vourounta séché facha su a terra couma aou ciel. Dounaï ne ancuéi nostrou pan dé tutti i di è perdonai né i nostré aoufensé couma perdounan en aquéli qui n’an aoufensaï, è noun né lachaï pas succoumba a tentatioun, mai délivrai né d’ou ma. Ensin soit-i.

Vè saludou, Maria, chéna dé graci, ou Ségnou l’é émé vouï : sé bénésia su tutté i frémé é Jesus, ou frui di vostré tripé, l’é bénisiou. Santa Maria, maïré dé Diou, pregaï per naoutri, paouri pécadou, aïra é à l’oura dé nostra mouart. Ensin soit-i (SÉNÉQUIER, 1879 : 359).

Come si vede, il grosso della documentazione sul dialetto *figun* si riferisce a Mons : ed è su questo piccolo *corpus* che dovranno basarsi per forza di cose le nostre osservazioni, che richiedono anzitutto una succinta ricostruzione storica sull’origine degli

insediamenti e sulle vicende, per quanto ci sono note, delle parlate.

3. *Cenni storici sulle comunità*

La storia degli insediamenti di gruppi liguri nella Provenza orientale in età tardo-medievale è abbastanza nota, e su di essa esiste una discreta bibliografia¹². Per ripopolare alcune località rese totalmente disabitate dalla pestilenza del 1387, i signori feudali locali e lo stesso re Renato d'Angiò agevolarono con esenzioni fiscali e altri privilegi, verso la fine del sec. XV, il trasferimento di interi gruppi familiari provenienti dalla Riviera di Ponente, disposte ad emigrare per sfuggire alle carestie e ad altre difficoltà legate a una fase delicata della storia interna dello stato genovese e dei territori limitrofi. Il ripopolamento interessò in particolare i centri di La Napoule presso Cannes, dove gruppi liguri si trasferirono nel 1461, Mons (1468) nel territorio di Fayence (retroterra di Grasse), Biot e Le Cannet (1470) rispettivamente alle spalle di Antibes e di Cannes, Cabris (1496) e Auribeau-sur-Siagne (1498) ancora nel retroterra di Grasse, Saint-Laurent-du-Var (1498) sulla costa presso Cagnes, Vallauris (1501), fondata *ex novo* non distante da Biot; Escragnoles fu ripopolata invece, nel 1468 o nel 1562, da un gruppo di famiglie povere originarie di Mons.

Per quanto riguarda Mons in particolare, pare tuttavia che un primitivo popolamento ligure debba farsi risalire al 1260 (SÉNÉQUIER, 1879 : 362) ; altri gruppi di rivieraschi sopraggiunti nel Quattrocento si integrarono invece con la popolazione locale, ad esempio a Saint-Tropez, Bagnols e Vibaudan.

Sulla provenienza dei coloni abbiamo in qualche caso informazioni precise : Biot, ad esempio, fu ripopolata da quarantotto famiglie originarie dalla Valle d'Oneglia

¹² Oltre a DURBEC, 1935, testo ricco di informazioni sulla storia di Biot ma anche sui ripopolamenti liguri del sec. XV, si segnalano tra gli altri BARATIER, 1969 : 199-200, BUSQUET, 1954 : 216, LETRAIT, 1965, VALENTE, 1964, ecc.

(SÉNÉQUIER, 1879 : 364, DURBEC, 1935 : 112), richiamatevi dall'abate di Lérins e vescovo di Grasse, Isnard de Grasse du Bar, che aveva constatato il successo dell'impianto dell'analoga colonia di La Napoule. Gli abitanti di Vallauris provenivano invece da Porto Maurizio e da Albenga ; di Oneglia erano le trenta famiglie chiamate a ripopolare Saint-Laurent-du-Var, mentre gli abitanti di Cabris erano in parte provenienti da Mentone (venticinque famiglie su quarantotto), Sant'Agnesa (tredici) ed Oneglia (dieci); ad Auribeau si trasferirono venticinque famiglie di Mentone e della diocesi di Albenga.

Sull'origine degli abitanti di Mons non si hanno invece dati certi. SÉNÉQUIER, 1879 : 362, riprende la notazione estemporanea di MISTRAL, 1878, e li dice originari « sinon tous, du moins en majorité, des hameaux de *Figounia*, commune de Vintimille », ma appoggia questa affermazione sul troppo labile indizio della parentela tra il dialetto locale e quello della città di confine, nonché sulla denominazione della parlata stessa, chiamata dai Provenzali *lou figoun* ; tale informazione viene ripresa da ROUX, 1957, che ribadisce l'origine da *Figonia* « suivant la tradition ». In realtà, della presunta località di *Figonia* o *Figounia* nei pressi di Ventimiglia non esiste storicamente traccia, mentre è dimostrato ampiamente (TOSO, 1995a) che sotto la denominazione di *Figoni* (*Figoin* nei testi genovesi) si intendevano genericamente, tra Quattro e Cinquecento, le fasce meno abbienti della popolazione della Riviera di Ponente (diocesi di Alberga e Ventimiglia), che avevano nei fichi un'alimentazione di sussistenza : soprattutto, i loro membri che sceglievano di emigrare di volta in volta a Genova (dove trovavano impiego come manodopera non specializzata), in Corsica o in Provenza. La *Figonia* ventimigliese è un'invenzione di Mistral, nata dall'esigenza di motivare il nomignolo in uso per designare i Liguri del Ponente e le popolazioni di dialetto ligure della Provenza, oppure si tratta di un luogo eponimo creato dalla tradizione popolare : anche per le genti liguri del retroterra montano la *Figunà* è del resto la Riviera, e *Figù* sono tuttora designati i suoi abitanti. L'ipotesi di una provenienza

specificamente ventimigliese dei primitivi abitanti di Mons (e quindi di Escragnolles) è dunque, dal punto di vista storico-documentario, del tutto priva di fondamento.

Per quanto riguarda la denominazione della parlata, Sénéquier sostiene come si è visto che soltanto il dialetto di Mons ed Escragnolles fosse chiamato *lou figoun* (o *langue figonne*) mentre quelli di Biot e Vallauris venivano ai suoi tempi definiti rispettivamente *lou bioutenc* e *lou vallaurian*. Tuttavia, Mistral sembra unificare sotto *figoun* la parlata di tutte le località¹³, e Roux riprende accanto a questo glottonimo una definizione locale, *moussenc* o *moussencou*, per la varietà di Mons ed Escragnolles, sottolineando (ROUX, 1957 : 589) che essa era la più utilizzata dagli stessi parlanti ; *figoun* risulta tuttora in uso a Biot per indicare l'antico dialetto locale. Dobbiamo insomma concludere che *figun* vada considerato come iperonimo, utilizzato (con sfumatura ironica o spregiativa) dalle contermini genti di lingua provenzale rispetto alle diverse denominazioni locali in uso presso i parlanti : in accezione unitaria lo si troverà quindi utilizzato nel prosiegua di questo articolo. È certo inoltre che almeno gli abitanti di Mons e quelli di Biot definivano se stessi come « Genovesi », come riflesso dell'estensione corrente - e di antica tradizione - di tale etnico alla popolazione dell'intera Liguria. Da qui la credenza che essi parlassero « genovese » fatta propria da Papon e Mistral, mentre più correttamente, JOURDAN, 1901 : 46 parla di *souto-dialèite ginouvés*. Sulla « genovesità » dei coloni e della loro parlata valgono anche la testimonianza di Roux e quella più recente di Ravera : secondo lo studioso provenzale,

les habitants de Mons ont conservé le souvenir de cette origine ;
l'un d'entre eux nous disait, il y a peu : 'nautre, sian Ginouvés'
(ROUX, 1978 : 89),

¹³ « *Figoun* habitant de Figounia, hameau de la commune de Vintimille ; patois qu'on parle à Figounia et dans quelques localités des environs de Grasse, *telles que* Mons et Escragnoles : c'est une corruption du gênois » (MISTRAL 1878, s.v.).

e si noti che la frase riportata è in dialetto provenzale. A Biot invece, ci informa Ravera (RAVERA, 1985 : 8), vigeva fino alla metà degli anni Settanta addirittura il glottonimo in una forma vicina a quella ligure originaria :

Mi trovavo a Biot, un paesino tre-quattro chilometri sopra Antibes, in Francia, per una gara ciclistica. Alla sera precedente, fui avvicinato da alcuni anziani del luogo i quali mi dissero che erano discendenti di Liguri là emigrati e provenienti dall'entroterra imperiose : erano andati, quattrocento anni fa, a riempire i « vuoti » lasciati da una terribile pestilenza. Non c'era bisogno che portassero prove di questa loro antica provenienza ; lo si capiva (a parte l'ottimo minestrone al pesto) dalle molte parole dialettali che usavano, anche se alquanto deformate dagli influssi locali. Tuttavia la vera sorpresa (mia e loro) si ebbe allorché mi dissero che da sempre avevano udito chiamare il loro dialetto con la misteriosa parola *znèz* (pronunciata con la *z* dolce). Mi resi subito conto della derivazione di quella dicitura da *zeneize*. L'influsso del francese aveva fatto sparire le *e* mute ed aveva convertito il dittongo centrale *ei* in *e* aperta : esattamente *znèz*. Ci pensate : quattro secoli fa parlavano in *zeneize* ed erano di Imperia !¹⁴

4. Aspetti di storia linguistica

Se si prescinde dalle modalità del suo impianto, rimaniamo poco informati sul passato storico del dialetto *figun* in Provenza ; tuttavia alcune notizie consentono di gettare qualche luce sulle sue vicende. Le parlate che verosimilmente rimasero per qualche

¹⁴ In realtà la forma riprende la variante dialettale ponentina *zenése* senza il dittongo caratteristico della varietà urbana e di koiné. Oggi l'origine ligure della popolazione trova spazio nella promozione turistica locale, e gli opuscoli promozionali non mancano mai di mettere in evidenza, tra i cenni storici, che il borgo « ne fut reconstruit qu'en 1470 par une cinquantaine de familles venues de la région d'Oneille (Italie) » (*Biot. Circuit historique du village*, 2002). Sulla storia, l'estensione e la fortuna (anche rispetto a 'ligure') del glottonimo 'genovese' cfr. TOSO, 2002a : 199).

tempo diffuse anche negli altri centri ripopolati dai coloni rivieraschi, in quanto maggiormente esposte al contatto col provenzale, si estinsero in epoca imprecisata, e alla fine del sec. XIX sopravvivevano, come si è visto, soltanto le varietà di Mons, Escragnolles, Biot e Vallauris¹⁵. Si è visto come alla fine del sec. XVIII il Papon riferisse di una credenza relativa all'origine « saracena » del dialetto di Mons ed Escragnolles, che riflette stereotipi ampiamente diffusi in merito alle lingue delle eteroglossie interne. Interessante è poi la notazione secondo la quale tale lingua « n'est point entendue dans le reste de la Provence » ; essa riflette già, probabilmente, un uso criptico del *moussenc* quale ci viene testimoniato anche per la prima metà del sec. XX da una notazione riportata in GERMAIN, 2002 : 98 :

les Monsois sont gens bizarres, très laborieux et économes. D'ordinaire, ils parlent le provençal, mais ils parlent aussi un idiome ligurien, le *figoun* lorsqu'ils ne veulent pas être compris des étrangers.

Per il suo carattere di lingua dell'uso familiare, in condizioni di minoranza di secondo grado rispetto al provenzale¹⁶, il *moussenc* risulta storicamente privo di autonomo prestigio e di tradizioni scritte, come ci conferma ROUX, 1957 : 589 :

malheureusement, autant que nous puissions en juger, les Archives communales, assez riches en documents en provençal,

¹⁵ Mancano rilevamenti sull'eventuale eredità lessicale ligure nelle altre località, anche se il dialetto di Saint-Tropez, ad esempio, si considera tradizionalmente ricco di genovesismi almeno nell'ambito di lessici speciali quali la pesca e la marineria. Ciò potrebbe essere frutto dell'antico popolamento, ma anche conseguenza del più generico, continuo contatto linguistico ligure-provenzale che ha arricchito i dialetti della Costa Azzurra di numerosi elementi lessicali provenienti da Genova e dalla Riviera di Ponente.

¹⁶ Sul concetto sociolinguistico di minoranza linguistica di secondo grado cfr. soprattutto FRANCESCATO, 1988.

n'ont rien gardé de cet idiome, sans doute parce qu'il faisait figure de patois vulgaire en face de la « langue de la cité »¹⁷.

Le testimonianze scritte, per quanto più numerose di quelle relative alle altre varietà, si riferiscono come si è visto al carattere di « curiosità » offerto da questa parlata (Papon, Biondelli) e comunque ad un'epoca troppo tarda (Jordan, Pons) per configurarsi come conseguenza di una vera e propria tradizione letteraria. Dal punto di vista degli usi parlati, Sénéquier si dimostrava eccessivamente ottimista quando sosteneva che, in seguito al relativo isolamento di Mons rispetto alle vie principali di transito, « il faudra que plusieurs générations se succèdent encore pour que notre provençal le détrône » (SÉNÉQUIER, 1879 : 358) ; il declino del *moussenc* veniva infatti riassunto da ROUX, 1978 : 90 sulla base di modalità del tutto simili ad altri casi ben noti di obsolescenza linguistica :

de nos jours, on peut dire que le « moussenc » a disparu en tant qu'idiome véritablement parlé. Certaines personnes âgées citent quelques mots - plus ou moins déformés parfois, racontent des anecdotes plus ou moins figées ou chantent quelques vers dont le sens échappe souvent.

Avant la guerre de 1914 déjà, la disparition avait commencé, ce qui nous est confirmé par plusieurs témoignages. Une personne, âgée à l'époque de 90 ou 95 ans, nous disait, il y a une vingtaine d'années, que ses parents, qui conversaient en moussenc entre eux, s'adressaient à elle en provençal. Dans d'autres familles, ce même phénomène a pu se reproduire à une époque un peu plus récente, une soixantaine d'années parfois.

Voici en effet un point sur lequel il convient d'insister : les habitants de Mons ont dû être, pendant longtemps, à tout le moins bilingues : ils utilisaient le « moussenc » entre eux, et parlaient en

¹⁷ Lo studioso informa peraltro che negli Archivi dipartimentali del Var si conserva « un registre d'Enquêtes du juge de Mons de 1367 avec citations en vulgaire de paroles diffamatoires » (ROUX, 1957 : 589), che sarebbe utile rintracciare.

provençal de type maritime, comparable à celui de Fayence, de Caillan ou de Montauroux, aux « étrangers », c'est-à-dire aux gens des villages voisins, sans doute pour éviter d'être l'objet de moqueries (ce qui arrivait malgré ces précautions).

A sua volta il dialetto di Escragnolles, località collocata lungo un'importante via di transito in diretta comunicazione con Grasse (l'attuale *Route Napoléon*) era già in crisi alla fine dell'Ottocento, e secondo SÉNÉQUIER, 1879 : 358 la parlata era allora in precario uso soltanto nelle piccole frazioni isolate di Baï e di Rougères.

Se le condizioni della sopravvivenza del *moussenc* nella storia e fino a tempi relativamente più recenti di quelli delle altre varietà appaiono legati soprattutto al conservatorismo di una società rurale appartata come quella di Mons e indirettamente di Escragnolles, va sottolineato come nel caso di Biot (e sicuramente anche della vicina Vallauris) l'uso del dialetto ligure dovette invece appoggiarsi su un prestigio maggiore e su una diversa funzionalità, legata a rapporti abbastanza frequenti con la madrepatria : senza tali prerogative, la collocazione geografica e l'importanza economica dei due centri non avrebbero infatti consentito il mantenimento del dialetto ligure, destinato a estinguersi precocemente secondo modalità analoghe a quelle verificatesi in altri punti di colonizzazione quattrocentesca.

Biot in particolare fu infatti, ancora fino ai primi due decenni del Novecento, il centro di una produzione ceramica di larga diffusione nel Mediterraneo occidentale, della quale si rifornivano abitualmente le popolazioni della Riviera ligure, presso le quali è tuttora in uso la denominazione di *giara d'Antibu* 'giara di Antibes' relativa a tale tipo di recipienti e legata al porto d'imbarco attraverso il quale la produzione di terraglie di Biot e Vallauris veniva esportata in Liguria e altrove¹⁸. Tale dato viene

¹⁸ Significativamente, la denominazione *giara d'Antibu* è diffusa anche nel tabarchino (dialetto ligure della Sardegna meridionale), a riprova della larga circolazione di questo tipo di produzione. Il riferimento al porto d'imbarco non è dissimile alle modalità attraverso le quali il toponimo *Lavagna* è passato a indicare il prodotto

opportunamente commentato da DURBEC, 1935 : 106, che rileva anche il continuo apporto di manodopera ligure nelle industrie locali :

Les immigrants du Val d'Oneille continuèrent de parler entre eux, à Biot, le dialecte de leur pays d'origine. Ce dialecte - « le bioutenc » - leur a survécu là pendant plus de quatre siècles.

Une telle survivance s'explique par des raisons historiques sans doute : la population de Biot ne perdit jamais tout à fait le contact avec les habitants de la « riviera italienne » ; elle fit du commerce avec les marins de Gênes ; elle reçut, à différentes reprises, des familles issues de cette ville ; et elle ne cessa de faire appel, jusqu'à ces dernières années, à une main d'œuvre saisonnière qui venait en partie de la côte ligure¹⁹.

Se l'erudito associa poi queste motivazioni a un generico conservatorismo della società locale²⁰ egli stesso ci informa che il

storicamente esportato a partire dal lido di quella località. Nel territorio di Lavagna non esistono affatto cave d'ardesia, anche se questa è un'opinione radicata presso gli autori di repertori etimologici italiani (es. GRADIT : III, 900) : in realtà Lavagna era soltanto il punto di partenza delle lastre verso i mercati italiani e stranieri.

¹⁹ Cfr. anche SENEQUIER, 1879 : 365-366 : « Il est, d'ailleurs, à observer que ce mouvement d'émigration n'a jamais cessé et que nous le voyons tous les jours se continuer. Des familles de la Rivière de Gênes et de la province de Coni nous arrivent sans cesse. Ce sont des journaliers qui commencent par louer leurs œuvres, qui prennent ensuite une propriété à colonage partitaire, lorsqu'ils se sont familiarisés avec nos cultures, et qui finissent assez souvent par devenir propriétaires [...]. Il va sans dire que ces étrangers sont aujourd'hui noyés parmi nous et qu'au lieu d'importer leur idiome, ils ont bien vite appris notre provençal ».

²⁰ « C'est à l'esprit traditionaliste de la population de Biot qu'il convient de reporter, selon nous, le mérite d'avoir su conserver, en marge du latin, du provençal et du français, langues officielles ou courantes, un dialecte inutile mais personnel, à l'usage domestique, qu'ils considéraient comme une partie essentielle de leur patrimoine

dialetto ligure conservò fino alla vigilia della sua scomparsa alcune prerogative di relativo prestigio : ancora ai primi del Novecento in *bioutenc* veniva fatto ad esempio l'« appel des morts, pendant la nuit de la Toussaint, dans la chapelle des Pénitents » (DURBEC, 1935 : 106) e in dialetto venivano trascritti nei documenti i cognomi locali ben entro il sec. XIX²¹ ; nei secoli precedenti, il *bioutenc* si sarebbe dimostrato in grado di interferire persino col codice scritto, fosse esso latino o francese²².

Tutto ciò non si rivelò sufficiente, comunque, a garantire al *bioutenc* una sopravvivenza ben entro il sec. XX, e a ragione si

moral. Nous avons pu assister encore à des veillées où l'on évoquait, dans l'intimité du coin du feu, 'le bon vieux temps du parler local' » (DURBEC, 1935 : 106).

²¹ « Les transcriptions de noms en 'bioutenc' ne s'arrêtent pas en 1750. Nous en trouvons divers exemples jusqu'à la fin du XIX^e s. : *Carlou* et *Rissou* en 1803, *Fioupou* en 1860, *Contessou* en 1862. G. *Saramitou* (1827) ne peut reprendre son nom authentique, *Salamite*, qu'après avoir obtenu un jugement rectificatif » (DURBEC, 1935 : 111). Lo studioso cita inoltre forme cognominali dialettali con le varianti provenzali e francesi da documenti del 1650-1750 : *Aurigou/Anric/Henry*, *Berou/Beri*, *Beu/Bel*, *Caussou/Causso/Causse*, *Dourbequou/Durbé/Durbec*, *Flou/Flour/Fleur*, *Granellou/Granello/Granelle*, *Guirardou/Guirard/Guirard*, *Langascou/Langascq/Langasque*, *Lavagnou/Lavagno/Lavagne*, *Luquou/Luquo/Luques*, *Ranssou/Ranço/Rance*, *Utrou/Utro/Utrol*, e in precedenza *Aicardou*, *Amelou*, *Amoretou*, *Barnaudou*, *Constansou*, *Fenouliou*, *Ginoardou*, *Lombardou*, *Mignotou*, *Mussou*, *Reymondou*, *Saissou*, *Strafourelou*, *Terroussou*, *Trucou*. Si tratta in gran parte di cognomi tuttora diffusi nella Riviera ligure di Ponente.

²² Commentando alcuni documenti risalenti al sec. XVI, DURBEC, 1935 : 107 afferma che « la langue est parfois inintelligible, surtout quand on y a mêlé du 'bioutenc' ». Alcuni brani riportati, di poco successivi al noto editto di Villers-Cotterets (1539), mostrano piuttosto un forte grado di interferenza tra francese e provenzale, ma sarebbe di estremo interesse rintracciare eventuali testi antichi con elementi dialettali liguri.

dimostrava pessimista il Sénéquier, sui destini delle parlate di Vallauris e di Biot, quando scriveva :

Dans les communes de Vallauris et de Biot, les jeunes générations ne parlent plus le patois d'autrefois et le comprennent à peine ; les personnes âgées le parlent seules entre elles. Il est donc facile de prévoir l'époque prochaine où cet idiome local aura fait place à notre provençal dans la conversation familière ; car il est bien entendu que tous les habitants, ou du moins presque tous, parlent couramment le français. L'accroissement incessant de l'industrie de la poterie, spéciale à ces deux communes ; les relations quotidiennes, qui en sont la conséquence, entre les fabricants et les ports voisins de Cannes et d'Antibes ; la fréquentation des écoles ; les visites nombreuses de nos hôtes d'hiver, ne peuvent manquer d'amener ce résultat. L'importance croissante de Vallauris l'y produira plus tôt qu'à Biot : il est aisé d'en juger par ce fait, que le patois local s'est déjà provençalisé dans le premier de ces villages beaucoup plus que dans le second (SENEQUIER, 1879 : 357-358).

DURBEC, 1935 : 106 sostiene che le ultime parlanti, le anziane Nourinnetto, Babet e Nanoun, erano in vita nel 1914, e si limita come si è visto a riportare qualche forma lessicale rimasta nella memoria dei suoi coetanei. A loro volta, alcune persone di Biot, in età di cinquanta-sessant'anni, ci hanno riferito di ricordare alcuni anziani che all'epoca della loro infanzia conoscevano ancora qualche parola o brani di filastrocche e proverbi in *bioutenc*.

Riepilogando, sebbene tra la fine del sec. XIX e l'inizio del XX fenomeni comuni di obsolescenza linguistica finirono per appiattare le condizioni sociolinguistiche del *moussenc* (con l'appendice di Escragnolles) e del *bioutenc* (al quale sembra siano da connettere direttamente le vicende del *vallaurian*), pare di poter individuare all'interno del *figun* di Provenza condizioni storiche diverse : sia per quanto riguarda l'isolamento della varietà più interna e la (relativa) apertura al contatto con la

madrepatria di quelle più prossime alla costa ; sia per quanto attiene un più forte prestigio locale della parlata di Biot.

Pare abbastanza probabile inoltre che tra i due gruppi, dislocati in aree geografiche, economiche e culturali abbastanza nettamente distinte, non si verificassero storicamente fenomeni consistenti di interrelazione e interscambi linguistici : certo vi sarà stata reciproca conoscenza, ma è significativo in proposito un aneddoto riferito da DURBEC, 1935 : 106, relativo al fatto

que plusieurs habitants de Mons, égarés sur le marché de Grasse, un jour de foire, malmenèrent une pauvre femme de Biot dont ils se croyaient mimés alors qu'elle essayait tout simplement de vendre des plantes aromatiques en criant, dans sa propre langue : *Qui qua veui acata de ravanassi et d'erbe fere*²³.

5. Caratteristiche dialettali : fonetica

Tutte le considerazioni linguistiche che si possono trarre dai superstiti documenti delle parlate hanno un valore assolutamente relativo e vanno assunte con estrema circospezione. Nei paragrafi successivi ci sforzeremo in ogni modo di formulare alcune ipotesi in merito alla variazione diacronica e diatopica dopo aver precisato più in dettaglio la tipologia dialettale rappresentata dalla varietà meglio attestata, ossia il *moussenc*, che è nondimeno anche quella per la quale resta più incerta la provenienza e la data d'impianto. Il piccolo *corpus* di testi relativi a tale parlata consente comunque di trarre alcune conclusioni meno peregrine, da utilizzare come termine di paragone per alcune osservazioni anche in merito al *bioutenc* e al *vallaurian*.

Per la disamina dei fenomeni linguistici rilevanti relativi al dialetto di Mons, utilizzeremo le fonti disponibili riprendendo le sigle a suo tempo adottate da Roux, integrate con altre corrispondenti ai testi a lui non noti :

²³ « Chi vuol comprare rafani ed erbe selvatiche ? »

A = *Sarva terra* (JOURDAN, 1901)

B = *Pater e Ave* (SÉNÉQUIER, 1879)

C = *La Siagne* (PONS, 1874)

Da = Voci e locuzioni riferite dall'informatore più anziano di Roux

Db = Voci e locuzioni riferite dall'informatore più giovane di Roux

E = *Canzone* (PAPON, 1780)

F = *Parabola* (raccolta Biondelli 1835-1850, edizione SALVIONI, 1917).

Metteremo in luce in primo luogo una serie di tratti salienti, utili a individuare i caratteri distintivi del *moussenc* rispetto al provenzale e altri aspetti significativi della parlata, tali da evidenziarne l'origine ligure e la collocazione all'interno del sistema dialettale della Riviera di Ponente.

Dal punto di vista della fonetica storica, pur con tutte le approssimazioni legate all'esiguità dei materiali disponibili e alla loro qualità, si dispone di un quadro sufficiente all'individuazione dei seguenti fenomeni rilevanti (1-9 vocalismo, 10-36 consonantismo), tacendo per brevità di altri aspetti generali o meno utili ai fini delle valutazioni che ci proponiamo di effettuare nel prosieguo della ricerca :

- (1) la riduzione del dittongo -AU- tonico a [ò], che Roux riscontrava solo per *la tora* 'il tavolo' (Db), trova conferma in *roba* 'roba' (F) e in *soma* 'carico' (*una soma de legne* 'un carico di legna' riferito da uno dei due informatori dello studioso provenzale) ;
- (2) E— tonica passa a [e] senza dittongarsi in *mese* 'mese' (A) ; l'esito rappresentato da questa forma isolata trova conferma in *mere* 'mele' per il dialetto di Biot ;
- (3) il fono [œ] è riconoscibile in *Grigueur* 'Gregorio' di E (lig. *Grigæ*), *seui* 'suoi' (F), *euji* 'occhi' (A), *neuche* 'notte', *peuy* 'dopo' (C), *chæve* 'piove' (Da), anche se convivono esiti provenzali come *ancuêi* 'oggi' (B, contro lig. *ancæi*) e

fuégou ‘fuoco’ (Da, contro lig. *fægu*) in voci che andranno interpretate come prestiti ;

- (4) -ARIU, -ARIA passano regolarmente a -er contro il provenzale -ier e il ligure comune che ha -a : *primera* ‘prima’ (F), *campaner* ‘campanaro’ (A), *mourter* ‘mortaio’ (C) ;
- (5) l’esito dell’uscita -TATE è -ai in *stai* ‘estate’ (A), mentre *voulountaou* di B sarà un errore di trascrizione ; la preghiera di Biot ha a sua volta *voulountai* ;
- (6) -A finale si conserva intatta : *campagna* ‘campagna’, *lagna* ‘lamento’ (E), *baga* ‘anello’, *famina* ‘carestia’ (F), *aïga* ‘acqua’, *cassa* ‘caccia’, *fresca* ‘fresca’, *pesca* ‘pesca’ (C) ; d’influsso provenzale sono gli episodici *misero* ‘miseria’ e *terro* ‘terra’ in E e *debàucio* ‘bisboccia’ in F ;
- (7) il mantenimento della vocale finale atona [u] è generale : *colu* ‘collo’, *femu* ‘facciamo’, *grassu* ‘grasso’, *homu* ‘uomo’, *mangému* ‘mangiamo’, *mortu* ‘morto’, *quandu* ‘quando’, *stranu* ‘strano’, *tutu* ‘tutto’ ecc. (F) ; sono da considerare varianti grafiche forme come *perduò* [perduTMu] ‘perso’ sempre in F e *nostro* ‘nostro’, *regno* ‘regno’, *vostro* ‘vostro’ in B, e soprattutto trascrizioni francesizzanti come *maïstrou* ‘maestro’, *nostrou* ‘nostro’, *quandou* ‘quando’, *possou* ‘io posso’, *segurou* ‘sicuro’, *tempou* ‘tempo’ (A), *centou* ‘cento’, *evescou* ‘vescovo’, *mondou* ‘mondo’, *nazou* ‘naso’ (C) ecc. ; già nel testo E Papon trascriveva del resto *pillaou* [piyáw] ‘preso’, *ou dije* [u díz#e] ecc., e lo stesso Roux trascrive dalla bocca dei suoi informatori *cavalou* ‘cavallo’, *vegou* ‘io vedo’ (Da), *bruscou* ‘alveare’, *neboutou* ‘nipote’ (Db)²⁴ ;

²⁴ La conservazione di [u] finale « c’est le phénomène qui dérouté de plus les gens des lieux voisins » (ROUX, 1978 : 91).

- (8) si verifica la riduzione del proparossitono in *zuve* ‘giovane’ (F), e con risultati diversi in *asou* ‘asino’ (Da) ; lo si mantiene invece in *féméné* (B), *didoumenega* ‘domenica’ (A) ;
- (9) IN- iniziale atona passa a *en-* in *en* ‘in’ (F), *entu* ‘prep. in’ ; varianti in *an* sono dovute ad attrazione in contesti di fonetica sintattica : *u se n’andà ante un paise* ‘se ne andò in un paese’ ;
- (10) Roux non colse l’esito BL- > [gʷ] pur segnalando la forma *java*, *la giava* (*andoum’a couper la giava* ‘andiamo a falciare la biada’ presso uno dei suoi informatori) ;
- (11) il trattamento di CL- che passa a [cç] si rileva in *choun* di E, che dovrebbe essere una forma per CLAVU assai comune in ligure occidentale (*i nou m’an laschaou pa un choun* ‘non mi hanno lasciato nemmeno un chiodo’), nonché in *la chava* ‘la chiave’ (Da) ;
- (12) in posizione intervocalica, -CL- passa invece a [gʷ] in *euji* ‘occhi’ (A)²⁵ ; allo stesso modo l’esito di -TL- è [gʷ] in *vegei* ‘vecchi’ (da leggere [végʷi] sul modello di *vouageour* ‘viaggiatori’, *courageu* ‘coraggio’) (B), *vejou* (A) ;
- (13) il nesso -CT- passa a [cʰ] : *neuche* ‘notte’, *truche* ‘trote’ (C), *facha* ‘fatta’ (B), *drichou* (A) ; tale esito non è invece esteso a *fanti* ‘bambini’ (F, A) come avviene in diversi dialetti liguri ;

²⁵ Non vi è dubbio che la grafia *j*, d’influsso provenzale, renda in questo caso [gʷ] invece di [y], come è provato nello stesso testo dall’occitanismo *jun* ‘giugno’ e da *vejou* ‘vecchio’, e dal fatto che le voci con *j* si contrappongano a *counseier* che riflette invece LJ > [y].

- (14) l'esito [sʔ] di -FL- si riconosce in *souchavan* 'soffiavano' di A ;
- (15) l'esito di -GD- è [gʔ] in *fregeou* 'freddo' di C ;
- (16) l'esito di GE, GI, J è reso prevalentemente con z, che corrisponde a [z] costrittiva alveolare sonora come conferma *nazou* in B²⁶: *zà* 'già', *lonzi* 'lungi', *zuve* 'giovane' (F) ; con s in *lavesou* da Roux ; compaiono nondimeno *u se gittà* 'si gettò' e *longhi* 'lungi' (F) e *jeouvi* 'giovani' in B ;
- (17) l'esito ligure GL- > [gʔ] si desume da *giande* 'ghiande' (C), *geisa* (A) ;
- (18) per quanto riguarda il trattamento di -L-, va segnalato il passaggio a [w] davanti a dentale o alveolare, come in *caussai* 'calzari, scarpe' (F), *autrou* (A) e in *li autri* 'gli altri' (Db) ;
- (19) davanti a labiale o velare, -L- passa ad [r] in *sarva* 'salva', *sarvara* 'salverà' (A), *barme* 'grotte' (C) ;
- (20) in posizione finale, -L passa a [r] o più esattamente a [rʔ] palatale²⁷, e in genere si conserva : *cèr* 'cielo', *sour* (A), *u car* 'cale, bisogna', *ser* 'cielo' (F) ; cade però in *ma* 'male' (B) ; il passaggio a [rʔ] riguarda anche gli esiti di
-ELLU : *veder* 'vitello' (F), *ber* 'bello' (Da) ecc. ;

²⁶ Non può trattarsi dell'affricata dentale sonora, per la quale Sénéquier utilizza *tz* in *catze* 'cadere' nel testo di Biot.

²⁷ Tale pronuncia non si rileva dai testi scritti, che hanno il grafema *r*, ma era stata colta da Roux presso i suoi informatori.

- (21) in posizione intervocalica, -L- passa a [r^h] : *nioure* ‘nuvole’, *tremourar* ‘tremare’ (A), *coura* ‘sciupio’, *rigourau* ‘raggirato’, *devarisaou* ‘derubato’, *pouria* ‘bella’ (C) ;
- (22) come anticipato, il gruppo finale -ELLU appare troncato in *er* < ILLU, *veder* ‘vitello’, *ber* ‘bello’ (Da) ; unica eccezione, *castelou* in A ;
- (23) l’esito di -LJ- è [ɾ] o [y], riconoscibili in vari grafemi : *pillaou* ‘preso’ (E, A), *figliu* e *figlio* ‘figlio’ (F), *millour* ‘migliore’, *piyava* ‘prendeva’ (C), *entraillé* ‘viscere’ (B), *counseier* (A), *cavéyi* ‘capelli’ (Da) ;
- (24) -N- intervocalica postonica si conserva inalterata : *bona* ‘buona’ (F), *campana* ‘campana’, *sona* ‘suona’ (A) ;
- (25) -P- intervocalica passa a [b] almeno in *crebendo* ‘crepando’ (F), *arribaou* ‘arrivato’ (B), *neboutou* ‘nipote’ (D), ma dovrebbe trattarsi di provenzalismi ; si ha infatti *savete* ‘seppe’ in C ;
- (26) l’esito PL- > [cɕ] è presente in *s’enchir* ‘riempirsi’ e in *ciù* ‘più’ (F), scritto *chu* in A, oltre che in *chena* ‘piena’ (B), *chen* ‘pieno’ (C) e in *chæve* di Da ; eccezionalmente però *mi nou possou piu avançar* ‘io non posso più avanzare’ (A) ;
- (27) sull’esito di QUA- vigono incertezze dovute alla forma grafica adottata di volta in volta : *quando* ‘quando’ e *quantu* ‘quanto’ di F potrebbero fare pensare alla conservazione, ma in ambiente francese una forma ipercorretta come *quada* ‘ogni’ di B rende assai più probabile il contrario ; *gardar* ‘custodire’ (F) e *aïga* ‘acqua’ (B), a loro volta, riflettono lo speculare esito di GUA ;

- (28) la -R- pre- e postconsonantica si conserva come costrittiva vibrante (*r* « italiana ») nella pronuncia colta da Roux presso i suoi informatori : *brague* ‘calzoni’, *porta* ‘porta’ ;
- (29) in posizione finale, gli esiti convergenti di -L e di -R si conservano nella maggior parte dei casi anche se non mancano esempi più rari di caduta, soprattutto in B : *ancur* ‘ancora’, *u car* ‘bisogna’, *far* ‘fare’, *gardar* ‘sorvegliare’, *par* ‘padre’, *ser* ‘cielo’, *trovar* e *truvar* ‘trovare’, *veder* ‘vitello’ (F) ; *counseier* ‘consigliere’ (A), *carner* ‘carniere’, *sercar* ‘cercare’ (C) ; *alavù* ‘allora’, *pa* ‘padre’ (F), *mà* ‘male’, *Seignou* ‘signore Iddio’ (B) ;
- (30) la tendenza al passaggio di S a [sʃ] era segnalata da Roux come fenomeno generale ; in realtà occorre distinguere tra tale passaggio in posizione preconsonantica, che lo studioso rilevava come eredità della parlata ligure nella pronuncia *echtiéu*, *echcoubo* (sic !) del provenzale parlato a Mons, e
- (31) il passaggio S > [sʃ] per influsso di [i], [ü], quale si rileva da *ausci* ‘anche’, *nisciun* ‘nessuno’ (F), *chu* ‘su’, *roucachi* ‘grandi rocce’, *pachi* ‘passi’ (C), *chu ra terra* ‘sulla terra’ (B) ;
- (32) in altri casi ancora la presenza di [sʃ] rispetto a [s] provenzale riflette condizioni genericamente « italiane » condivise da ligure, come in *laschaou* ‘lasciato’ (E), *lacha* (B) ; in casi come *compassiun* ‘compassione’ (F, lig. [ku=pa sʃú=]), *vussuo* ‘voluto’ (F, lig. [vusʃuTMu]), *assassinaou* ‘assassinato’ (C, lig. [asʃasʃináw]) resta il dubbio che si tratti di varianti grafiche ;

- (33) l'esito di -SJ- è [zʃ], riconoscibile malgrado le diverse forme grafiche utilizzate : inequivocabile in *ou dije* 'dice' (E) e *bénéjia* 'benedetta' (B), evidente nell'ipercorrezione francesizzante *pougéa* (C), comunque probabile in *ru basà* 'lo baciò', *dasea* 'dava', *servizu* 'servigio' (F), *geisa* 'chiesa' (A), *camisa* 'camicia' (D), che rifletteranno dilemmi individuali dei trascrittori : che -z- possa rendere [zʃ] nei nostri testi lo dimostra il francesismo *partazu* < *partage* 'spartizione' di F ;
- (34) -STR- si conserva in *nostru* 'nostro', *vostru* 'vostro' (passim) ;
- (35) la caduta delle dentali intervocaliche è la norma piuttosto che l'eccezione, rappresentata invece da alcuni occitanismi ben riconoscibili ; abbiamo dunque la serie dei participi passati *pillaou* 'preso' (E), *nomau* 'chiamato', *perduò* 'perso', *ressuscitàu* 'risuscitato', *retruvàu* 'ritrovato', *tocàu* 'toccato', *vussuo* 'voluto' e poi *diu* 'dito', *pecàu* 'peccato' (F), *aouffensaou* 'offeso', *arribaou* 'arrivato' (B), *assassinaou* 'assassinato', *devarisaou* 'derubato', *a chu pouria* 'la più bella', *rigourau* 'raggirato' (C), *laou* 'parte', lato' (A), *trissau* 'schacciato, pestato' (D), ecc. ;
- (36) l'esito di -TR- in MATRE, PATRE è *mar*, *pa(r)*, passim.

6. Morfologia, sintassi e formazione delle parole

Segnalo di seguito una serie di tratti morfologici (37-51), sintattici (52-55) e relativi alla formazione delle parole (56-57),

tutti di particolare rilievo, a vario titolo, per la discussione sulle origini e sulla tipologia del dialetto *moussenc* :

- (37) l'articolo determinativo è *rou, ra, ri, re*, con la variante *l'* per la forma singolare (maschile e femminile) davanti a vocale ; tuttavia, nelle ultime fasi di vitalità del dialetto, si verificava la caduta della liquida, dovuta probabilmente all'estrema debolezza articolatoria di [r $\neq$] ; il testo E ha sistematicamente *la* e *lou*, che saranno mere forme ipercorrette (la distanza tra [r $\neq$] e [l] è spesso minima nei dialetti liguri), ma F ha sempre *ru, ra* ecc. (distinto dai pronomi deboli *u, a*) con l'unica eccezione di *a ventre* 'il ventre' e *u me figliu* nell'ultima frase ; Roux segnala a sua volta come A abbia forme con *r-* per ben 24 volte contro due casi di caduta della consonante (*pregar i nostri santi* 'pregare i nostri santi' e *à rou croquer, i fanti* 'al campanile, ragazzi!') ; in B e in C l'alternanza si accentua e anzi in C prevalgono ormai forme senza *r-* : *ou nazou* 'il naso', *ou camin* 'la strada', *a meleta* 'l'omelette', *i strangei* 'gli stranieri', ma vi si legge anche *à ra cassa* 'alla caccia', *à ra pesca* 'alla pesca', *remplaçava rou vin* 'rimpiazzava il vino', *souta ri roucachi* 'sotto le rocce' ; tra gli informatori di Roux, Da riferiva sempre forme senza *r-* (*ou gâtou* 'il gatto', *a piboula* 'il pioppo', *i cadei* 'i cagnetti', e Db utilizzava *lou, la* già d'influsso provenzale (*lou dèscou* 'il tavolo', *la java* 'la biada', *lé touse* 'le ragazze') ;
- (38) si nota l'uso dell'articolo davanti a sostantivo in contesti esortativi, in *à rou croquer, i fanti* 'al campanile, ragazzi' (A) ;
- (39) il plurale dei nomi e aggettivi maschili in *-u* e in *-e* è sistematicamente in *-i* : *caussai* 'scarpe', *fanti* 'bambini', *a ri seui pei* 'ai suoi piedi', *ri porchi* 'i maiali', *vostri valletti* 'vostri servi' (F), *ri euji* 'gli occhi' (A), *paouri vegei* 'poveri vecchi' (C), ecc. ;

- (40) il plurale dei nomi e aggettivi in *-su* presenta palatizzazione di [s] in [sʃ] : *pachi* ‘passi’, *roucachi* ‘grandi rocce’ (C) ; ciò si riscontra anche in *échi* ‘questi, codesti’ (B) ;
- (41) il plurale dei nomi e aggettivi femminili in *-a* è costantemente in *-e* : *fulie* ‘follie’ (E), *re nioure* ‘le nuvole’ (A), *re femene* ‘le donne’ (A, C), *truche* ‘trote’ (C), *piboule* ‘pioppi’ (Da), *le braghe* ‘i pantaloni’ (Db), ecc. ;
- (42) l’aggettivo numerale ‘due’ presenta forme diverse per il maschile e il femminile : *doui* (F), *doue* (A) ;
- (43) il superlativo degli aggettivi si fa con PLUS (*ru ciù zuve* ‘il più giovane’) o con MAGIS (*ch’i an mai de pan ch’u nu ghe ne car* ‘che hanno più pane di quanto ne abbiano bisogno’, F ; *rou cer l’è mai blurou* ‘il cielo è più blu’, A) ;
- (44) forme del pronome e aggettivo possessivo : *me* ‘mio’ (F), *mea* ‘mia’ (E), *so* ‘suo’ (F), *sua* ‘sua’ (F), *nostro* ‘nostro’ (B), *nostra* ‘nostra’ (B), *nostre* ‘nostre’ (B), *vostru* ‘vostro’ (F), *vostra* ‘vostra’ (B), *vostre* ‘vostre’ (B), *seui* ‘suoi’ (F) ;
- (45) tra gli aggettivi e pronomi dimostrativi notevole è l’uso di IPSU : *d’essu paise* ‘di questo (codesto ?) paese’, *ente essu pajse* ‘in questo paese’ (F), *tutti échi qui n’an aouffensaou* ‘tutti coloro che ci hanno offeso’ (B) ; si rileva anche *so* ‘ciò’ in *so chi me po revegnir* ‘ciò che mi spetta’, *tutu so che l’aveva* ‘tutto ciò che aveva’ (F) ; *chi* ha valore di dimostrativo ‘quei’, ma è forse da leggere [ki—], in *ru ciù zuve de chi dui fanti* ‘il più giovane di quei due ragazzi’ (F) ;

- (46) per quanto riguarda gli aggettivi e pronomi quantitativi indefiniti, *tutou* rende anche ‘ogni’ in *de tutou ma* ‘da ogni male’ (B), reso con *quada* in C (*quada matin*), *cada* nello stesso B ; tra i negativi è documentato *nisciun* ‘nessuno’ (F) ; *assai* per ‘abbastanza’ è rilevabile in Da nella frase *mi vévou encour assai* ; ha valore di pronome esclamativo *quanti* ‘quanti’ in F ; il pronome relativo ‘che, il quale’ è reso con [ki] in *chi son a ri vostri gagi* ‘i quali sono al vostro servizio’, *chi an mai* ‘che hanno di più’, *so chi me po revegnir* ‘ciò che mi spetta’ (F), *qui es a rou cer* ‘che siete nei cieli’, *qui n’an aouffensaou* (B) ; anche *dunde* è usato in F con valore di pronome relativo, corrispondente al francese *dont* ;

- (47) pronomi personali : tra le forme toniche si riscontrano *mi* ‘io’, *er* ‘egli’ < ILLU : *curendu a er* ‘correndo verso di lui’ (F), *naoutri* (A) con la variante grafica *naoutris* (B), *vui* (F), *vouï* (B) ‘voi’ ; nella serie atona soggettiva si può riconoscere la prima persona nella forma *sa posso* ‘se posso’ (E) da leggere *s’a posso*, che rivela l’uso dell’antico pronome *a’*, *e’* < EGO, ben noto in genovese antico e tuttora in uso in alcuni dialetti liguri²⁸ ; già nel testo più antico, e poi in quelli successivi esso appare tuttavia sostituito dalla forma tonica *mi*, che pare obbligatoria o comunque di uso non occasionale, forse per calco sulle funzioni del francese *je* : *mi soun entra misero* ‘sono caduto in miseria’ (E), *che mi ghe dighe* ‘che io gli dica’, *u car che mi me leve* ‘bisogna che io mi alzi’, *mi ho pecàu* ‘ho peccato’, *mi nu mèritu* ‘io non merito’ (F), *mi èra pichin* ‘io ero piccolo’ (A), *mi avea* ‘io avevo’ (C), *mi ve saludou* ‘vi saluto’ (B), *mi vegou encor assai* ‘io ci vedo ancora abbastanza’ (Da), *mi so anda* ‘sono andata’ ; l’uso

²⁸ Ad esempio a Oneglia : *mi a son* ‘io sono’, *mi a l’eu* ‘io ero’, *mi a seò* ‘io sarò’, *mi a son stau* ‘io sono stato’, ecc. (RAMELLA, 1989 : 156).

obbligatorio della seconda persona sembra desumersi da *ti vengue de lavar ?* ‘vieni da lavare ?’ di Db ; la terza persona è a sua volta d’uso obbligato : *ou dije* ‘dice’ (E), *ou va ben* ‘va bene’, *ou gu’è dou tempou* ‘c’è tempo’, *ou gu’erimou leou* ‘c’eravamo vicino’ (A), *u se n’andà* ‘se ne andò, u disse ‘disse’, *u se levò* ‘si alzò’, *u se gittà* ‘si gettò’, *u s’è retruvàu* ‘si è ritrovato’, *u cummensà* ‘cominciò’ (F) ; notevoli *u vignite una gran famina* ‘venne una grande carestia’ (F), *ra primiera ou s’aplanta, ra secounda che ou gu’era darre* ‘la seconda, che la seguiva’ con *u* invariabile al femminile in forme impersonali ; per la sesta persona si notino *i m’an pillau* ‘mi hanno preso’, *i nou m’an laschaou* ‘non mi hanno lasciato’ (E), *i cumènsan* ‘cominciano’ (F) ; forse *chi àn mai de pan* ‘che hanno più pane’ (da leggere *ch’i*) ; per la terza e la sesta persona, davanti a vocale pare sufficiente il secondo pronome atono *l’* : *che l’avea* ‘che aveva’ (E), *so che l’avea* ‘ciò che aveva’, *quandu l’era* ‘quando era’, *quandu l’avete* ‘quando ebbe’ (o è da leggere *quand’u* ?), *l’era perduo* ‘era perduto’ (F), *l’era un hôtel proupissou* ‘era un buon albergo’ (C), *l’ordi l’è ber* ‘l’orzo è bello’, *ou me nome l’è Baptista* ‘il mio nome è Battista’ (Db) ; anche per la sesta persona : *à ra cassa, à ra pesca l’eran cada matin* ‘andavano a caccia e a pesca ogni mattina’ (C) ; le forme atone oblique attestate sono *me* ‘mi’ (F) ; *ru* e *u* ‘lo’ (*chi ru mandà* ‘che lo mandò’, *so par u visce* ‘suo padre lo vide’, F) ; *ne* ‘a lui’ (F : *nisciun nu ghe ne dasea* ‘nessuno gliene dava’) ; *ghe* ‘gli, a lui’ : *ghe fè ru partazu* ‘fece (a lui) la spartizione’, *ghe disse* ‘gli disse’, *mettèghe* ‘mettetegli’, *ghe gardar* ‘custodirgli’, *che mi ghe dighe* ‘che io gli dica’ (F), *ghe* ‘a loro’ : *nu ghe ne car* ‘non ne hanno bisogno (a loro non cale)’ ; altrove, *ghe* ha valore di avverbio : *gue van a pescar* ‘ci vanno a pescare’, *se gue fracassava* ‘ci si cucinava’, *gu’era devarisaou* ‘veniva colà derubato’ (C), *mi, me ge vo* ‘io, ci vado per conto mio’ (Da) ;

- (48) preposizioni proprie : *de* ‘di’ con le forme articolate *dru* (F), *dou* (C) ‘del’, *dra* ‘della’, *dri* (F), *di* (C) ‘dei’, *de* ‘delle’ (C) ; *a* ‘a’ : *à ru diu* ‘al dito’ (F), *aou loughissou* ‘all’albergo’ (C), *a ri vostri gagi* ‘al vostro servizio’ (F) ; *da* (F) ; *en* ‘in’ ; *ente* ‘in’ (F) con le forme articolate *entra* ‘nella’ (E, F), *entu* ‘nel’ (F) ; *coun* (B) ; *chu* ‘su’ (B) ; *per* ‘per’ (C) ;
- (49) forme verbali, INFINITO : *cair* ‘cadere’, *esse* ‘essere’, *encir* ‘riempire’, *gardar* ‘custodire’, *revegnir* ‘ritornare’, *truvar* ‘trovare’, *vignì* ‘venire’ (F), *far* (F, C), *abrar* ‘bruciare’, *avançar* ‘avanzare’, *pregar* ‘pregare’, *tremourar* ‘tremare’ (A), *pescar* ‘pescare’, *pouer* ‘potere’, *sercar* ‘cercare’, *ver* ‘vedere’, *vignir* ‘venire’ (C) ; *andar* ‘andare’, *partir* ‘partire’ (Da) ; IMPERATIVO : *adueme* ‘portatemi’, *dai* ‘date’, *fai* ‘fate’, *mettèghe* ‘mettetegli’, *vestìru* ‘vestitelo’, *trataime* ‘trattatemi’, *tuè-ru* ‘uccidetelo’, *femu* ‘facciamo’, *mangému* ‘mangiamo’ (F), *perdounaïne* ‘perdonateci’, *pregaï* ‘pregate’ (B), *avança* ‘avanza’, *agachai*, *brandai*, *escoutai* ‘ascoltate’ (A) ; GERUNDIO : *courendou* ‘correndo’, *crebendo* ‘crepando’ (F), *en courendou* ‘correndo’, *en se seguissendou* ‘seguendosi’ (A) ; verbo essere : *essendo* (F), *estendou* ‘essendo’ (C) ; avere : *aghendu* ‘avendo’ (F) ; PARTICIPIO PASSATO²⁹ : *laschaou* ‘lasciato’ (E), *pillaou* ‘preso’ (E, A), *nomàu* ‘nominato’, *pecàu* ‘peccato’, *perdiù* ‘perso’, *resunciu* ‘radunato’, *ressuscitàu* ‘resuscitato’, *retruvàu* ‘ritrovato’, *revignù* ‘tornato’, *tocàu* ‘toccato’, *sciamenàva* (?) ‘sperperato’ (F), *arribaou* ‘arrivato’ (A), *aouffensaou* ‘offeso’, *bénéjia* ‘benedetta’, *santifiaou* ‘santificato’ (B), *aoublidaou* ‘dimenticato’, *assassinaou* ‘assassinato’ (C) ; volere : *vussuo* ‘voluto’ ; INDICATIVO PRESENTE : *me mèritou* (F), *saludou* ‘saluto’ (B), *sortou* ‘esco’, *mi vegou* ‘vedo’ (Db), *ti sorti* ‘esci’ (Db), *ou dije* ‘dice’ (E), *s’aplanta*, *sona* ‘suona’ (A), *counserva*

²⁹ Forme per lo più desunte dal passato prossimo indicativo.

‘conserva’, *ven* ‘viene’ (C), *perdounemou* ‘perdoniamo’ (B), *sourtemou* ‘usciamo’ (Db); *vé* ‘vedete’, *j cumènsan* ‘cominciano’ (F), *gachan*, *mountan* ‘salgono’, *venen* ‘vengono’ (C); verbo essere: *mi soun* ‘io sono’ (E), *mi sun* ‘io sono’, *è* ‘egli è’ (C, B), *u s’è* ‘si è’, *ghe er (?)* ‘ce n’è’, *sé* ‘siete’ (B), *son* (F), *soun* ‘essi sono’ (C); avere: *ho* ‘ho’, *àn* ‘essi hanno’ (F), *n’an* ‘ci hanno’ (B); andare: *vo* ‘io vado’, *ti vai* ‘vai’ (Db), *andemou* ‘andiamo’ (Da), *andai* ‘andate’ (Db); *van* ‘essi vanno’ (C); fare: *fa* ‘egli fa’, *fan* ‘essi fanno’ (C); potere: *possou* ‘posso’ (A, E, C), *po* ‘può’ (F, C); calere: *car* ‘cale, bisogna’ (Db); IMPERFETTO: *fricassava* ‘cucinava’, *logeava* ‘alloggiava’, *pendoulava* ‘penzolava’, *piyava* ‘prendeva’, *remplaçava* ‘rimpiazzava’, *vivea* ‘viveva’ (C); *mangiavan* ‘mangiavano’ (F), *barravan*, *criavan* ‘gridavano’ (A), *vivean* ‘vivevano’ (C); verbo essere: *era* ‘egli era’ (F, A, C), *èra* ‘io ero’, *erimou* ‘eravamo’ (A), *eran* ‘erano’ (C); avere: *avea* ‘aveva’ (E, C), *aveva* ‘aveva’ (F); fare: *fasean* ‘facevano’ (A); dare: *dasea* ‘dava’ (F); potere: *pougea* ‘poteva’ (C); PASSATO REMOTO: *u s’astacà* ‘si impiegò’, *ru basà* ‘lo baciò’, *u cummensà* ‘cominciò’, *disse* ‘disse’, *u se gittà* ‘si gettò’, *u se levò* ‘si alzò’, *ru mandà* ‘lo mandò’, *scurumbrià* ‘sperperò’, *vegnè*, *vignite* ‘venne’, *visce* ‘vide’ (F); *respoundé* ‘rispose’ (A), *savete* (C); essere: *u fu* ‘fu’; avere: *avète* ‘ebbe’ (F); andare: *u se n’andà* ‘se ne andò’; fare: *ghe fè* ‘gli fece’ (F); FUTURO: *me racatero* ‘mi riscatterò’ (E), *sarvara* (A), *andero* ‘andrò’, *andera* ‘andrà’, *fara* ‘farà’ (Da); verbo essere: *seran* ‘saranno’ (C); CONDIZIONALE PRESENTE: *averea* ‘egli avrebbe’ (F), *avarea* (C); CONGIUNTIVO PRESENTE: *che mi ghe dighe* ‘che io gli dica’; *che mi me leve* ‘che io mi alzi’ (F); verbo essere: *séché* ‘egli sia’ (B); andare: *che mi vaghe* ‘che io vada’ (F);

- (50) avverbi e preposizioni improprie di particolare interesse: *appressu* ‘dopo’ (F), *avou* ‘adesso’ (B), *contra*

‘contro’ (F), *curi* ‘qui’ (F), *forsa* ‘assai’ (F), *lì* ‘lì’ (F), *longhi, lonzi* ‘lungi’ (F), *nu* ‘non’ (F), *peuy* ‘poi’ (C), *prestu* ‘presto’ (F), *souventi, souvengi* ‘spesso’ (C), *undi* ‘dove’ (F), *za* ‘già’ (F), *darre* ‘dietro’ (A) ;

- (51) congiunzioni di particolare interesse : *alavù* (F) e *alavour* (C) ‘allora’, *ausci* ‘anche’ (F), *coumou* ‘come’ (B), *donca* ‘dunque’ (F), *parse che* ‘perché’ (F), *quandu* ‘quando’ (F) ;
- (52) per quanto riguarda alcune particolarità sintattiche, si constata l’uso dell’articolo davanti all’aggettivo possessivo, che può essere omesso (ma non obbligatoriamente) solo se il possessivo è seguito dai nomi di parentela : *a ra sua granega* ‘al suo porcile’, *tutu ru so ben* ‘tutti i suoi averi’, *u me figliu* ‘il mio figliolo’, *ru vostru figliu* ‘vostro figlio’, *a ru so colu* ‘al suo collo’, *à ri seui valleti* ‘ai suoi servi’, *ra sua primiera roba* ‘le sue prime vesti’, *a ri seui pei* ‘ai suoi piedi’ (F), contro *so par* ‘suo padre’ ripetuto due volte ; *ou me nome l’è Baptista* ‘il mio nome è Battista’ (Db) ; in *perdounaïne nostreï aouffense* ‘perdonate le nostre offese’ (B) si potrà leggere *perdounaïn’e* o vedere un tardivo influsso provenzale ;
- (53) dopo i verbi di movimento, l’uso della preposizione *a* è usuale : *i cumènsan a far festin* ‘cominciano a festeggiare’, *vaghe a truvar* ‘io vada a trovare’, *se ne vegnè a trovar* ‘venne a trovare’, *u commensà a cair* ‘cominciò a cadere’ (F), *van à ver* ‘vanno a vedere’, *gue van à pescar* ‘ci vanno a pescare’ (C), *mi vo a partir* ‘debbo partire’, *andem’a partir* ‘dobbiamo partire’ (Db) ;
- (54) con l’infinito, l’imperativo e il gerundio, nella coniugazione riflessiva i pronomi sono proclitici : *s’enchir a ventre* ‘riempirsi la pancia’, *per ghe gardar ri porchi* ‘per custodirgli i maiali’ (F), *ne nous lacha pas succoumba* ‘non

lasciarci soccombere', *nous délivra* 'liberaci' (B), *en se seguissendou* (A) ;

- (55) si riscontra l'uso della doppia negazione : *nou m'an laschaou pa un choun* 'non mi hanno lasciato nemmeno un chiodo' (E), *nisciun nu ghe ne dasea* 'nessuno gliene dava' (F), *ne nous lacha pas succoumba* 'non lasciarci soccombere' (B) ;
- (56) nell'ambito della formazione delle parole, è rilevante almeno la forma *pichin* 'piccolo' in A, che denuncia l'uso di *-in* per la creazione di diminutivi contro il tipo provenzale (e in parte ligure occidentale) *-un* ;
- (57) sembra presente un uso fossile del pronome possessivo in posizione proclitica col nome di parentela 'cognato' in *cougnàmou* (Da), contro il femminile *cougnà*.

7. Lessico

Il lessico documentato dai testi in *moussenc* è poco rappresentativo per quanto riguarda la componente ligure e appare inficiato di provenzalismi e gallicismi a riprova della costante esposizione del dialetto, in contesto plurilingue, all'influsso occitanico e francese : *misero* (E) e *misèra* (F) 'miseria', *partazu* 'spartizione', *debàucio* 'bisboccia', *famina* 'carestia', *granèga* 'porcilaia', *meme* 'stesso', *valleti* 'servi', *a gagi* 'ingaggiati, a stipendio', *baga* 'anello', *tuè-ru* 'uccidetelo', *scera* 'volto', *parse che* 'perché' (F), *lougissou* e *hôtel* 'albergo', *logeava* 'ospitava', *à grand train* 'signorilmente', *counfiante* 'fiducioso', *remplaçava* 'sostituiva', *giber* 'selvaggina', *meleta* 'frittata' ecc. (C), *santifiaou* 'santificato', *grassa* 'grazia', *entraille* 'viscere' (B), *crouquer* 'campanile', *esclusi* 'lampi', *leou* 'presto' (A) ecc..

Significativi per la storia del dialetto sono adeguamenti morfologici pesanti, come in *lougissou* 'albergo' (< fr. *logis*) e nel nome stesso del paese (*Mounsou*, A), che riflettono il valore

distintivo e di blasone di alcuni tratti fonetici rilevanti, nel caso specifico il mantenimento di [u] atona finale. In altri casi, diversi francesismi e provenzalismi si saranno acclimatati in virtù della loro affinità (e del comune etimo) rispetto alle forme liguri, come nel caso di *ausci* ‘anche’ (F), nato dall’incrocio tra il ligure *asci*, *aisci* e il francese *aussi*; questo tipo di meccanismi spiega anche *naoutri* ‘noialtri’, e specialmente il curioso ibrido *naoutris paouris pecadouis*, sfuggito all’informatore del Sénéquier, in cui i morfemi liguri e provenzali del plurale maschile si sovrappongono, verosimilmente secondo modalità di lapsus linguistico che dovevano diventare frequenti nelle ultime fasi di vita della parlata. Anche l’uso pronominale di *dunde* (avverbio di luogo assai diffuso in Liguria) secondo modalità corrispondenti al francese *dont* (F) dovrà ascriversi a fenomeni di questo tipo.

Per il resto, sono di qualche rilievo per la loro tipicità o per la discussione relativa all’area d’origine della parlata, forme come *asou* ‘asino’ (Da), *bruscou* ‘alveare’ (Da), *cair* ‘cadere’ (F), *choun* ‘chiodo’ (E), *caussai* ‘scarpe’ (F), *darrè* ‘dietro’ (A), *dèscou* ‘spianatoio per impastare’ (Da), e *desquetou*, *dì* ‘giorno’ (F) e *didoumenega* ‘domenica’ (A), *fante* ‘ragazzo’ (usato per ‘figlio’ in F), *giava* ‘biada’, *lagna* ‘lamentela’ (E), *lavèsou* ‘pentola’ (Da), *poula* ‘pollastra’ (Da), *una soma de legne* ‘un carico di legna’ (Db), *touse* ‘ragazze’ (Da), *a ventre* ‘il ventre’ (F).

Interessante è inoltre la notazione di ROUX, 1978 : 97-98) secondo la quale gli informatori locali erano portati ad attribuire a un lessico prettamente *moussenc* voci in realtà comuni al provenzale, come *pèndou* ‘grappolo’, e viceversa a definire come prettamente provenzali voci non riscontrate altrove in area occitanica, come *cesèio* o *cisèio* ‘orbettino’ e *laus* ‘lampo’ (col verbo *laussia* o *lausseia* ‘lampeggiare’), che compare isolatamente solo in Linguadoca³⁰; notevole è pure il caso di *lou*

³⁰ Si è visto come anche Durbec considerasse tra i prestiti provenzali nel dialetto di Biot una voce come *cavagnou* ‘cesta’, che è invece comune all’area ligure e a quella occitanica : nel dialetto *figun* saranno esistite decine di altre voci diffuse nelle due regioni, per le quali

devèsou o *devihou* ‘la scopa’, riferita a Roux come voce del dialetto *moussenc* da un informatore della vicina località di Montauroux, anche se non è da escludere, secondo lo studioso, che

on a pu, par dérision, attribuer au moussenc des termes presque entièrement fabriqués, sur un modèle ligurien ou piémontais. Et il est bien difficile, à l’heure actuelle, de retrouver la vérité (ROUX, 1978 : 98).

Un’analisi del lessico del dialetto provenzale attualmente in uso nella località, sulla base dei dati ALEP e di eventuali inchieste specifiche dalla quale ricavare eventualmente altri residui d’origine ligure resta, come si accennava, ancora da fare ; basandosi sui materiali dell’atlante, CORTELAZZO, 1978 : 18 segnalava a titolo di esempio la presenza a Mons ed Escragnolles del tipo *batudo* ‘falciata’ isolata nell’area di *andain*, e *batüa* in questo significato è di area compattamente ligure occidentale in opposizione al genovese.

8. *Dialetto moussenc e provenzale*

I tratti fonetici e morfosintattici esaminati nei paragrafi 5 e 6 non completano la descrizione del dialetto *moussenc* quale ci appare dalla documentazione superstite, ma sono sufficienti a delineare anzitutto il rapporto di tale parlata coi dialetti provenzali. Il carattere alloglotto del dialetto appare con tutta evidenza dalla mancata condivisione di elementi specificamente occitanici e più genericamente galloromanzi, e per l’insorgere di marcate caratteristiche liguri e italomane in senso lato : basti considerare ad esempio, fra i tratti meglio rappresentati in ambito fonetico,

- la conservazione di -A atona finale (6) e di -u (7),

sarebbe difficile stabilire un’appartenenza al lessico originario del dialetto o l’acquisizione mediante prestito.

- la risoluzione dei nessi BL-, CL-, GL-, PL- iniziali e di FL-interno (10, 11, 14, 17, 26),
- il mantenimento del timbro di [r] in posizione pre- e postconsonantica (28),
- le modalità della rotacizzazione di -L- e -L finale (19, 20, 21),
- l'esito [z] di GE, GI, J (15), il passaggio SJ > [zʃ] (33)
- la palatizzazione S > [sʃ] davanti a [i], [ü] (31)

e per la morfosintassi

- le forme dell'articolo determinativo (37)
- le modalità della formazione del plurale dei sostantivi e aggettivi (39, 41)
- le forme e modalità d'uso dei pronomi personali (47)
- la presenza delle preposizioni *da* e *ente* (48)
- molte forme della coniugazione verbale (49)³¹
- l'uso dell'articolo davanti al pronome possessivo (52)
- l'uso della preposizione *a* davanti ai verbi di movimento (53)
- l'utilizzo del suffisso *-in* con valore di diminutivo (56).

Non sembrano esistere invece tratti costitutivi, comuni al *moussenc* e al provenzale in opposizione al sistema dei dialetti liguri, ma hanno rilievo per la storia dell'interferenza linguistica tra la parlata ligure e il tipo galloromanzo :

- il passaggio -P- > [b] (25), è di dubbia serialità data la compresenza di -P- > [v] ;
- l'uso di MAGIS per il superlativo, che concorre con quello di PLUS (43) e potrebbe essere occasionale ;
- sembrano calchi l'utilizzo di *tutou* e *cada* 'ogni', *dunde* 'dont' (46), l'introduzione del *mi* obbligatorio (47) per influsso francese, il riflessivo con infinito, imperativo e gerundio

³¹ Le forme del passato remoto documentate in F non sono comparabili con la situazione dei dialetti liguri in sincronia, in quanto tale tempo è scomparso dall'uso a partire dalla metà del sec. XIX. Le desinenze risultano comunque analoghe a quelle storicamente documentate per il genovese e per altre varietà.

posposti al pronome dativo (53, comune anche al monegasco), la doppia negazione (55), l'uso dell'articolo in funzione esortativa (38): tutti elementi rappresentativi, come la forte gallicizzazione lessicale esaminata al paragrafo 7, del significativo influsso dell'ambiente dialettale occitanico e del superstrato francese.

Storicamente, il *moussenc* era dunque un dialetto nettamente tipicizzato, tale da conservare fino alle ultime fasi della sua vitalità, al di là dell'evidente influsso francese e provenzale, chiari caratteri contrastivi rispetto alle parlate contermini, e anche quella funzione criptica, di linguaggio « segreto » che come si è visto gli veniva attribuita; la sua estinzione non passò attraverso una lenta trasfusione dei suoi tratti specifici nelle modalità idiomatiche dell'eteroglossia di primo grado, come è avvenuto invece per la lingua di altre isole linguistiche romanze in contesto neolatino³², ma per il venir meno di una funzione comunicativa progressivamente assunta a livello locale dal provenzale marittimo prima e dal francese poi, che ne provocò l'uscita dall'uso senza che si verificassero effettivi fenomeni di convergenza.

Come si è anticipato, il processo di obsolescenza dovette proporsi a un certo punto della storia linguistica delle colonie secondo modalità comuni, e questo malgrado il discrimine rappresentato dal diverso rango sociolinguistico detenuto dal dialetto *bioutenc* e dal maggiore isolamento della varietà di Mons ed Escragnolles; in generale, i documenti della serie raccolta da Sénéquier rivelano comunque la pressione del provenzale e del

³² Valga per tutti il caso (sul quale si dovrà tornare) del gallolucano, le cui varietà « non rappresentano più che semplici varietà di un unico diasistema con i dialetti italoromanzi circostanti: gli stessi parlanti non hanno la sensazione di utilizzare un codice geneticamente diverso » (TELMON, 1994 : 946). L'ultima osservazione introduce un elemento interessante di riflessione sugli aspetti percettivi della parlata. I *Moussenqui*, come si è visto, hanno tuttora una consapevolezza molto precisa della loro origine allogena.

francese, assai più di quanto i dialetti occitanici attuali non denuncino un processo di trasfusione di elementi liguri : il Roux doveva concludere infatti che

la situation particulière (pour notre région tout au moins) des habitants de Mons autrefois, avec leur bilinguisme, [...] s'ajoutant aux conditions géographiques et historiques, a pu donner au provençal utilisé à Mons un caractère conservateur qui surprend les Varois originaires de la Côte ou de l'intérieur du département (ROUX, 1978 : 98)

e nulla più. Di queste considerazioni andrà tenuto conto in via preliminare anche per una valutazione del rapporto che si può ricostruire tra il dialetto *moussenc* e le varietà liguri della Riviera di Ponente.

9. *Il moussenc e le varietà di Biot e Vallauris*

Come si è visto il caso, questa « provvidenza del ricercatore » secondo la pittoresca definizione del Roux, ci ha consegnato una documentazione più consistente proprio per la parlata che dovrebbe risultare la meno « tipica » e la più peculiare tra quelle legate al processo storico degli insediamenti liguri in Provenza. Sulle modalità del popolamento di Mons abbiamo infatti informazioni più frammentarie di quelle relative al trasferimento di rivieraschi a Biot e a Vallauris : per questi ultimi centri sappiamo con precisione la data dell'insediamento (1470 e 1501) e la zona d'origine (rispettivamente la valle d'Oneglia e i dintorni di Porto Maurizio ed Albenga), mentre per Mons i documenti parlano genericamente di una colonizzazione d'origine ligure avvenuta nel 1468, lasciando però trapelare una fase anteriore di popolamento risalente addirittura al 1260. Anche l'anomala collocazione geografica dell'insediamento, non sulla costa o nell'immediato entroterra, ma in una zona più impervia dell'altopiano di Grasse, oltre ad avere accentuato l'isolamento di Mons (ed Escragnolles) potrebbe denunciare modalità originali di colonizzazione e una diversa cronologia : le condizioni di

partenza del *moussenc* potrebbero essere quindi diverse, almeno in parte, rispetto a quelle degli altri centri di dialetto *figun*.

In generale, la tipologia dialettale *attuale* delle valli d'Oneglia e di Porto Maurizio e del contado d'Albenga è relativamente omogenea, come riflesso della comune appartenenza a un'area ligure *centrale*³³, e tale tipologia è abbastanza riconoscibile – pur con tutta la prudenza del caso – nei frammenti dialettali relativi tanto a Mons (come vedremo più in dettaglio) che a Biot e a Vallauris. Prima di ogni altra valutazione, occorrerebbe però capire se le condizioni dei dialetti *figun* siano da considerare il frutto del mantenimento di condizioni originarie, la conseguenza di processi autonomi e convergenti di evoluzione o anche (per

³³ In realtà, non vi è unanimità nella terminologia in uso per definire l'area linguistica compresa tra Taggia e Finale lungo la costa: G. Petracco Sicardi parla di dialetti «centrali» rispetto a un ligure «occidentale» a ovest della valle Argentina, mantenendo la denominazione storica di «genovese» per la varietà centro-orientale (ad esempio nello schizzo descrittivo in VPL: IV, 109-110); W. Forner parla per l'area in questione di ligure occidentale, utilizzando per le parlate dell'estremo ponente la denominazione di dialetti liguri «intemeli» (es. FORNER, 1995), senz'altro suggestiva ma non del tutto pertinente: non è vero anzitutto che la regione corrispondente fu chiamata *Intemelia* dagli antichi (FORNER, 1995: 67), come è facile rilevare dallo spoglio delle FONTES, dove il coronimo non appare (esso è in realtà un conio risalente all'ambiente della citata rivista «A Barma Grande» negli anni Trenta del sec. XX); inoltre, il territorio dell'antica contea e diocesi di Ventimiglia, che si vorrebbe fare coincidere con tale denominazione, non è linguisticamente unitario. La distinzione tra ligure occidentale, ligure centrale, ligure genovese e ligure orientale (TOSO, 2002a: 198-199) si è rivelata utile nella nuova classificazione adottata dal LEI (cfr. PFISTER, 2002), ma nulla vieta di designare in questa sede di chiamare «centro-occidentali» le varietà diffuse nella storica diocesi di Albenga (quelle, cioè, che più ci interessano in questa sede) accentuandone la connotazione geografica rivierasca rispetto al genovese; parleremo invece di varietà occidentali estreme con riferimento ai dialetti della diocesi storica di Ventimiglia (l'«intemelio» di Forner).

Biot e Vallauris) il risultato dei frequenti contatti commerciali intercorsi con la Riviera di Ponente: quest'ultima variabile è estranea alle vicende di Mons ed Escragnolles e potrebbe essersi associata alla diversa cronologia (se questa circostanza risultasse effettiva) come elemento di differenziazione del *bioutenc* (B) e del *vallaurian* (V) rispetto al *moussenc* (M).

Sarebbe quindi importante verificare quali tratti differenziali opponessero il *moussenc* alle altre due parlate documentate, e se tali tratti differenziali possano essere considerati come riflesso di un diverso stadio cronologico di una parlata appartenente allo stesso tipo dialettale. A onor del vero, quel che si può ricavare dalle preghiere trascritte da Sénéquier (tenendo anche conto delle diverse modalità di esposizione al dialetto provenzale e al francese) non è molto rappresentativo. In particolare,

- (a) l'esito delle voci in -TATE (5) è *-ai* a M e B (*volountai*) in corrispondenza con alcuni dialetti conservativi dell'area ligure centro-occidentale (oggi Oneglia e Albenga hanno la chiusura in *-è* come in genovese moderno)³⁴; in questo caso, V ha *vourounta*, che potrebbe del resto essere d'influsso provenzale;
- (b) a B e V la *-r* finale cade costantemente, mentre a M si hanno casi frequentissimi di conservazione;
- (c) a B e V l'esito di *-tr-* in PATRE, MATRE è di tipo ligure comune (V ha *païre* e *maïre*, B ha *pa* e *maïre*) e solo M presenta la variante diffusa, in concorrenza con l'esito comune, nei dialetti del contado d'Albenga e delle valli d'Oneglia e di Porto Maurizio³⁵; è vero però che l'esito

³⁴ Cfr. VPL: II, 31 per 'estate' ed 'età': *estài* a Castelvecchio di Rocca Barbena, *stai* a Pornassio, *stei* a Tovo San Giacomo; *etài* a Pornassio, *etèi* a Giustenice; si ha *-ai* comunque anche ad Alassio.

³⁵ Per 'padre', VPL: III, 20-21 dà il tipo *par~~r~~e* (e varianti fonetiche) a Pieve di Teco, Porto Maurizio, Oneglia, Alassio, Albenga, mentre il resto dell'area centro-occidentale ha *páy~~r~~e* (e varianti).

ligure comune è identico a quello provenzale, e nel caso di B e V potrebbe indicare una sovrapposizione recente ;

- (d) la grafia di B lascia trasparire la conservazione di [tz] e [dz] in *tzé* ‘cielo’ (due volte), *catzé* ‘cadere’, *tentatzioné* ‘tentazioni’, estesa anche alle forme ipercorrette *aüffentzé* ‘offese’, *auffenzaou* ‘offeso’ ;
- (e) a B e V le forme dell’articolo e delle preposizioni articolate sono sempre senza *r-* iniziale, a differenza di M, ove la variante con la liquida conservata si mantenne più a lungo³⁶ ;
- (f) a V l’articolo determinativo femminile plurale *e* passa a *i* (*i nostre aoufensé*, *i frémé*), B ha *è nostré aüffentzé*, ma gli elementi lessicali riferiti da Durbec conoscono solo *i* : *i braghe* ‘le brache’, *i souzené* ‘le susine’ (V ha persino l’estensione a una preposizione articolata : *di vostre tripé*) ; questo fatto fa pensare a una caduta piuttosto precoce di *r-* iniziale dell’articolo, e conferma la diversa cronologia rispetto a M³⁷ ;
- (g) apparentemente, anche se è difficile giudicare dalle trascrizioni del Sénéquier, i plurali di parole tronche sono invariabili a V (*tentatioun* ‘tentazioni’, *pécadou* ‘peccatori’) come a M (dove però ricorre solo *ri tron* ‘i tuoni’, A) ; B avrebbe nel primo caso un plurale in *-e* (*tentatiouné*, *tentatzioné*), a sua volta in corrispondenza con M, nel

³⁶ Inoltre a V, a differenza di B e M l’articolo non è usato davanti al possessivo, ma si tratta evidentemente di un influsso provenzale ininfluente per le valutazioni che si stanno tentando in questa sede.

³⁷ Il legame tra la caduta di *r#-* e il passaggio della forma femminile plurale dell’articolo determinativo a *i* è stato esaminato in prospettiva storica per il tabarchino di Calasetta (TOSO, 2004 : 198-202, al quale si rimanda per ogni considerazione in merito).

secondo in *-i* (riconoscibile in *pecadouis*, evidente in *pécadouï*) ;

- (h) V ha il pronome *aquéli* contro B e M che hanno *échi*, ma potrebbe trattarsi di un provenzalismo ;
- (i) l'uso del pronome personale tonico di prima persona *mi* davanti al verbo non compare a V (*ve saludou*), mentre a B compare la forma arcaica del pronome atono (*a vé saludou*), presente a M nel testo E ;
- (j) a B l'uscita della quarta persona del presente indicativo della prima coniugazione è *-amu* (*l'aperdounamou* 'li perdoniamo') contro *-emu* di M ;
- (k) la quinta persona del presente indicativo di *essere* è due volte *sei* in B, mentre V ha *sei* e *sé* ; M ha *es* e *sé* ma la prima variante è evidentemente un errore di stampa : *sei* è di area genovese, condiviso oggi dall'onegliese (RAMELLA, 1989 : 156) e dal dialetto di Alassio (PEZZUOLO, 1995 : 27), rispetto a *sé* che riflette l'esito ponentino presente ad esempio a Ventimiglia (AZARETTI, 1977 : 217) ;
- (l) contro V e M che hanno *séché*, in B la terza persona del congiuntivo presente è *ségué* (due volte) : si tratta di una irregolare estensione analogica delle forme presenti in altri verbi irregolari, come, in Liguria, *daghe* 'dia', *faghe* 'faccia', *staghe* 'stia', *vaghe* 'vada' : la cronologia dell'analogica generalizzazione di *fagu* al presente indicativo rispetto al regolare *fassu* è piuttosto recente nei dialetti liguri³⁸ ;
- (m) l'avverbio 'adesso' non presenta in B e V l'epentesi di *-v-* presente in M : *aou*, *aïra* contro *avou* ;

³⁸ Cfr. TOSO, 2004 : 192-193 per il tabarchino.

Un'interpretazione di questi dati, sempre che l'analisi corrisponda all'effettiva situazione di parlate in serissimo deficit di documentazione, lascia intravedere condizioni di relativa arcaicità del dialetto di M, per la lunga durata di *-r* finale (b) e della forma piena dell'articolo determinativo (e); la desinenza verbale *-emu* di M (j) rispetto ad *-amu* di B è problematica, ma potrebbe a sua volta risultare, come vedremo, un significativo arcaismo.

M sembra poi condividere tratti « arcaici » con B rispetto a V per l'esito di *-TATE* (a), per l'utilizzo (i) dell'antico pronome *a* (a M sostituito poi da *mi*), nell'esito di *-TR-* (c) e forse per la conservazione di *IPSU* (h), ma M e V rivelano un tratto « arcaico » comune rispetto a B nella forma verbale *sé* (k). Non esistono tuttavia tratti « arcaici » significativi che accomunino B e V rispetto a M, perché la conservazione di [ts] e [dz] (d) è frequente anche a dialetti della Riviera di Ponente (ad esempio Taggia) e del suo entroterra (cfr. solo VPL : III, 164 per l'area di [tsí=k(w)e] 'cinque'). Mentre a B e V si riscontrano innovazioni locali o parzialmente condivise dai dialetti liguri rivieraschi moderni (f, g, k, l), l'unico tratto di M che sembra contrastare con le tipologie più arcaiche dell'area centro-occidentale è (34) la conservazione (o reintegro?) di *-STR-* rispetto alle forme [nòsʒu], [vòsʒu] ecc. (es. VPL : III, 11), condivise anche da Oneglia e da Alassio, che sembrano più genuine³⁹.

In generale, se si è tentati di accreditare l'ipotesi che il dialetto *moussenc* conservasse, dal punto di vista di una valutazione diacronica, alcuni tratti arcaizzanti rispetto al *bioutenc* e al *vallaurian*, resta tuttavia difficile valutare se le cause di questa differenziazione siano state endogene (maggiore antichità dell'impianto della colonia, meno probabilmente una diversa tipologia dialettale in partenza) o esogene (successivo

³⁹ Il reintegro di *-STR-* è però frequente in tutta l'area, e pare legato a condizionamenti di origine dotta. La questione è riassunta in TOSO, 2003b.

adeguamento di B e V ai modelli rivieraschi e concomitante più deciso influsso galloromanzo).

10. *Il moussenc nel contesto ligure*

La condivisione di molti tratti comuni fra le tre parlate non risolve dunque il problema dell'epoca d'impianto del *moussenc*, e ne apre anzi di nuovi: se si ammette che le tre varietà rappresentino sostanzialmente lo stesso tipo dialettale, la maggiore arcaicità di tale parlata dovrebbe fornire indicazioni preziose per la storia delle varietà liguri centro-occidentali, mentre se al *moussenc* si dovesse riconoscere una maggiore autonomia, occorrerebbe allora individuare a quale tipologia dialettale esso corrisponda in sincronia.

Diventa opportuno a questo punto commentare sistematicamente i tratti del dialetto *moussenc* che possano fornirci indicazioni utili alla determinazione dell'area d'origine. Ammesso e comprovato il carattere spiccatamente ligure della parlata, ed escludendo *a priori* un rapporto di derivazione dal tipo genovese (per motivi storici, va da sé, ma anche per tutta una serie di elementi, quali tra gli altri 2, 13, 18, 23, 24, che distanziano nettamente il *moussenc* dalle parlate a est della Piana d'Albenga), resta infatti da riscontrare eventuali affinità con le parlate in sincronia di un territorio esteso almeno dalla val Roia al Finalese, e motivare l'esclusione dell'area occidentale estrema come possibile zona d'origine della parlata. Gli elementi a nostra disposizione sono i seguenti:

- (I) la riduzione a [ò] del dittongo -AU- (1) non arriva in Liguria a ovest della Valle Argentina (PETRACCO SICARDI, 1989 : 36), dove si ha invece l'evoluzione in [òw] ([ròwba], [kòwza]) ;
- (II) il passaggio di -ARIU, -ARIA ad -er, -era (4) è, nel tipo occidentale estremo, limitato ai dialetti della val Roia a contatto col provenzale (dove continua l'esito occitanico -

- ier*, *-iéra* (PETRACCO SICARDI, 1989 : 28 : es. Briga [murtée] ‘mortaio’) ; manca nei dialetti centro-occidentali, ma è normale in quelli dell’Oltregiogo occidentale (Val Bormida) in contiguità col Piemonte e a diretto contatto col retroterra di Albenga : [fervè] ‘febbraio’ a Millesimo, Dego (VPL : II, 49), [dznè] ‘gennaio’ ad Altare e Dego, [dznèr] a Millesimo (VPL : III, 147), [fervè] ‘febbraio’, [maz#lé] ‘macellaio’ a Cairo Montenotte (PARRY, 2001 : 52), ecc. ;
- (III) Le modalità della riduzione del proparossitono (8) sono contraddittorie : se la conservazione di quelli femminili è abbastanza comune in tutta l’area ligure, il tipo *zuve* riprende modalità rivierasche (PETRACCO SICARDI, 1989 : 27), mentre in *asu* si riconosce un trattamento diffuso nei dialetti interni della Liguria occidentale estrema e soprattutto della val Bormida a contatto col Piemonte (PARRY, 2001 : 51) ;
 - (IV) la convergenza dell’esito di -CL- e -LJ- (12, 23) è un tratto che distingue oggi le parlate della Liguria occidentale estrema da Monaco alla valle Argentina da quelle centro-occidentali che hanno -CL- > [gʷ] come a Mons : per ‘occhio’ Ventimiglia ad esempio ha [œyu] (AZARETTI, 1977 : 92) contro Oneglia [œgʷu], condiviso anche dalla val Bormida ([œgʷ], PARRY, 2001 : 48).
 - (V) a Mons anche l’esito -TL- > [gʷ] (12) è di tipo ligure centro-occidentale come frutto della convergenza con l’esito di -CL- ; gli esiti di -TL- e -CL- divergono solo in alcuni dialetti delle vallate, dove affiorano anche tracce di -CL- > [y] : Erli [véyu], Castelvecchio di Rocca Barbena [vé-u] ~ [œgʷu] contrastano dunque con Mons, Oneglia, Alassio, Albenga che hanno [végʷu] = [œgʷu] ;

- (VI) il passaggio -CT- > [cç] (13) è oggi estraneo alle parlate dell'Onegliese⁴⁰, ma riaffiora a macchia di leopardo in diversi punti dell'Albenganese, denunciando spesso la più recente sovrapposizione del tipo ligure comune [yt] ; [cç] è anche l'esito comune ai dialetti della val Bormida : 'latte' è [láccɛ] a Castelvechio di Rocca Barbena, Erli, Giustenice, Calizzano (VPL : II, 110), 'fatto' è [fáccu] a Erli, Casanova Lerrone, Giustenice (VPL : II, 32), 'notte' è [nœccɛ] a Castelvechio e Calizzano, [nœcc] ad Altare, Dego (VPL : III : 11) e Cairo Montenotte (PARRY, 2001 : 49) ecc. ;
- (VII) l'esito -GD- > [gɔ̃] (15) esclude totalmente i dialetti occidentali estremi e in quelli centro-occidentali ricorre solo a Castelvechio di Rocca Barbena ([frègɔ̃u], VPL : II, 48) in continuità con la val Bormida (Calizzano [frœgɔ̃u], Cairo Montenotte [frègɔ̃] : PARRY, 2001 : 49) ;
- (VIII) l'esito di GE-, GI-, J- (16) è normalmente [dz] > [z] nei dialetti liguri, ma in alcune varietà rurali dell'area occidentale estrema si ha ancora [gɔ̃] (PETRACCO SICARDI, 1989 : 21) ; questo dato sarebbe rilevante ove si volessero considerare genuine le forme con [gɔ̃] citate, ma è probabile che si tratti di provenzalismi rispetto alle più significative forme con [z] ;
- (IX) gli esiti di L contemplati in 18-21 sono comuni a tutta l'area ligure occidentale (19-21 all'insieme dei dialetti liguri), ma 16 non copre attualmente la val Bormida, dove AL- > [a-] ; in posizione finale, [rɹ] < -L, -R (29) è caduto ovunque, tranne nelle varietà particolarmente conservative come Pigna e in parte Triora ;

⁴⁰ A Pontedassio nell'immediato retroterra di Oneglia sopravvivono tuttavia le forme isolate [driccɔ̃u] 'furbacchione' e [reskœccɔ̃a] 'ricotta' (Toso, 1994 : 70).

- (X) il suffisso -ELLU (22) è conservato (o meglio, ripristinato) in -*élu* in tutta la Liguria centro-occidentale ma non nella val Bormida e nei dialetti dell'Albenganese interno (es. Castelvechio di Rocca Barbena [marté] 'martello', [rasté] 'rastretto' VPL, II, 150 ; III, 71 : come a Millesimo, Altare, Dego) e neppure nei dialetti della val Nervia alle spalle di Ventimiglia (PETRACCO SICARDI, 1989 : 24)⁴¹ ;
- (XI) l'alterazione di -N- riguarda (con modalità diverse dal genovese) alcuni dialetti interni dell'estrema Liguria occidentale (PETRACCO SICARDI, 1989 : 35-36), mentre le condizioni del *moussenc* (24) sono condivise dal resto dell'area ;
- (XII) il passaggio -P- > [b] di tipo provenzale (25) si limita ad alcuni dialetti della val Roia al confine col Nizzardo (PETRACCO SICARDI, 1989 : 33-34), ma è comunque da escludere che le attestazioni in *moussenc* corrispondano all'esito originale, del quale è spia la forma *savete* con -P- > [v] di tipo ligure comune ;
- (XIII) QUA-, GUA- passano oggi a [ka], [ga] (27) in un'area compatta che va dalla valle Argentina verso ovest, ma tale esito riaffiora con molta frequenza più a est, ad esempio a Prelà (PETRACCO SICARDI, 1989 : 22-23), a Pontedassio nell'immediato entroterra di Oneglia (TOSO, 1994 : 70), e in altri punti centro-occidentali nell'area di conservazione (o reintegro ?) di [kwa], [gwa] ;

⁴¹ A Pontedassio nell'immediato retroterra di Oneglia si riscontra la forma isolata [kavéu] 'capello' (col pl. [kavéi]) che denuncia modalità originali di reintegro (TOSO, 1994 : 70).

- (XIV) La palatizzazione di -S- preconsonantica (30) è fenomeno comunissimo in tutta l'area ligure, al punto da poter essere considerato « normale », soprattutto nella riviera di Ponente, e lo stesso vale per l'influsso di [i], [ü] nel passaggio S > [sʔ] (31); quest'ultimo fenomeno non riguarda però alcuni dialetti occidentali estremi quando [i] è marca morfologica: a Ventimiglia il plurale di *rusu*, *osu* è ad esempio *rusi*, *osi* (AZARETTI, 1977 : 151), a differenza dell'area ligure centro-occidentale (es. [òsʔi] a Casanova Lerrone, VPL : III, 16) e del genovese, che concordano col *moussenc* (40);
- (XV) -STR- (32) si conserva in tutto il Ponente ligure, ma in molti dialetti (compreso quello di Oneglia) si verifica come si è già visto (nota 39) il passaggio a [sʔ];
- (XVI) l'esito di -TR- in PATRE, MATRE (36) si sviluppa a partire da *páyrʔe*, *máyrʔe* in gran parte della Liguria, ma si hanno massicci affioramenti di un diverso sviluppo *párʔe*, *márʔe* che accomuna a occidente la val Bormida e i dialetti della zona di Oneglia e del contado di Albenga (cfr. il punto b del paragrafo precedente);
- (XVII) il pronome *ésu* (45) vige oggi, con valore di 'quello', soltanto nel dialetto di Pigna (entroterra di Ventimiglia) (AZARETTI, 1977 : 172), ma la forma aferetica *su* è più largamente diffusa, soprattutto nei dialetti occidentali estremi e in quelli della val Bormida, e persino ad Arenzano alle porte di Genova (VPL : III, 192): sembra mancare invece nella Liguria centro-occidentale;
- (XVIII) il pronome tonico *er* 'egli' (47) ha esatta corrispondenza nei dialetti occidentali interni di Pigna e Apricale, ma la forma *élu* con reintegro della vocale finale copre tutte le varietà liguri a ovest di Savona, tranne la val Bormida (VPL : II, 28);

- (XIX) il pronome atono *a* < EGO (47) è di uso obbligatorio in molti dialetti liguri centro-occidentali (es. a Oneglia : *mi a sàutu*, esteso anche alla quarta persona, *nui a sautamu* : RAMELLA, 1989 : 158) ; manca in ventimigliese ; per il resto, a quanto si può desumere da una documentazione così frammentaria, l'uso dei clitici in *moussenc* pare corrispondere a modalità attualmente diffuse in tutta la Liguria di Ponente ;
- (XX) la forma avverbiale *avou* 'adesso' (50) è diffusa ad esempio nei dialetti di Ventimiglia e Sanremo, ma la variante senza inserzione di [v] è comune a tutta l'area centro-occidentale (VPL : I, 36 ; anche a Oneglia *ai*, RAMELLA, 1989 : 24) ;
- (XXI) la congiunzione *alavou(r)* (51) trova isolata corrispondenza a Carpasio (*alau*) rispetto alla maggior diffusione dei tipi *alura*, *alantura* (VPL : I,14) ;
- (XXII) l'uso dei pronomi proclitici con l'infinito, l'imperativo e il gerundio, nella coniugazione riflessiva (54) compare tra i dialetti liguri solo in monegasco, ma in questa varietà occidentale estrema, come in *moussenc*, sarà il frutto occasionale di una convergenza dovuta all'esposizione a modelli galloromanzi (TOSO, 2000) ;
- (XXIII) le forme della quarta persona dell'imperativo e del presente indicativo della prima coniugazione in *-emu* (*femu*, *mangemu*, *perdounemo* ecc., 49) non ha apparente corrispondenza nei dialetti liguri occidentali : sia Ventimiglia che Oneglia ed Alassio hanno ad esempio *-amu* (AZARETTI, 1977 : 213, RAMELLA, 1989 : 158, PEZZUOLO, 1995 : 29) : *-emu* si considera storicamente prerogativa del tipo genovese ; poiché pare estremamente difficile immaginare un influsso del tipo urbano limitato al *moussenc*

- o al suo diretto antecedente rivierasco, tenendo conto oltretutto del fatto che Biot ha *-amu* (j) si dovrà supporre che l'uscita *-ému* avesse in passato, in Liguria, un'estensione maggiore verso ovest (in concomitanza con forme storiche del piemontese in *-èm*), come pare testimoniare la desinenza *-ema* di un punto marginale come Garessio (PETRACCO SICARDI, 1992 : 18-19), nella quale la *-a* finale è un reintegro recente per influsso del tipo piemontese attuale *-uma* ; si confronti in proposito anche il brigasco che ha *sém(a)*, *avém(a)*, congiuntivo presente *lavém(a)*, contro *lavàm(a)* 'laviamo' (MASSAJOLI, 1996 : 41) ; se tale ipotesi è valida, viene confermata l'arcaicità del *moussenc* rispetto al *bioutenc* per un aspetto particolarmente significativo ;
- (XXIV) l'uscita *-an* (49) della sesta persona del presente indicativo della prima coniugazione (*i cumensan*, *mountan*, *van*, *fan*), e dell'imperfetto (*mangiavan*, *criavan*, anche *eran*) è a sua volta anomala rispetto alle forme di Ventimiglia (*i canta*, *i cantava*, AZARETTI, 1977 : 213) e di Oneglia (*i lava*, *i lavava*, RAMELLA, 1989 : 158), ma Alassio ad esempio ha *i mangian*, *i mangiòvan* (PEZZUOLO, 1995 : 29) ; dobbiamo considerare le forme ventimigliesi e onegliesi come una seriore estensione della terza persona alla sesta, considerando che Ventimiglia e Oneglia hanno poi per la coniugazione di 'avere' *i l'an*, *i l'averan* (AZARETTI, 1977 : 217-218), *i l'han*, *i l'avean* (RAMELLA, 1989 : 157) ; il *moussenc* concorda poi col ventimigliese e l'onegliese per la sesta persona del futuro di 'essere' (*seran*) ;
 - (XXV) la quinta persona del presente indicativo di 'essere' è *sé* (49) come a Ventimiglia (AZARETTI, 1977 : 217), mentre Oneglia e Alassio hanno *sei* (RAMELLA, 1989 : 156, PEZZUOLO, 1995 : 27), che pare d'influsso genovese (cfr. il punto k al paragrafo precedente) ;

- (XXVI) concordano con l'onegliese le forme (49) *dasea* 'dava' e *pougea* 'poteva' (*daxeua*, *puxeua*, RAMELLA, 1989 : 161-162), mentre in ventimigliese il tipo analogico su *dixeva* 'diceva' si è esteso solo a *puxeua*, e per di più in alternativa a un'altra forma (*pureua* : AZARETTI, 1977 : 202) ;
- (XXVII) la prima persona del presente congiuntivo di 'essere', *seche* (49) coincide con quella di Ventimiglia (*sece*, AZARETTI, 1977 : 218), mentre Oneglia ha *segge* (RAMELLA, 1989 : 157), forse di più recente influsso genovese, come conferma il *seccie* attestato ad esempio ad Alassio (PEZZUOLO, 1995 : 27) ;
- (XXVIII) tra i tipi lessicali documentati in *moussenc*, acquisiscono rilievo per il loro carattere di arcaismi *cair* 'cadere', e *car*, per i quali la documentazione ligure si arresta al sec. XIV⁴², e *caussai* 'scarpe', che, sopravvissuto in genovese fino al sec. XVI, è ancora in uso soltanto nel dialetto di Pigna⁴³ ; *ventre* era femminile in genovese antico e nei dialetti occidentali del passato⁴⁴ ;
- (XXIX) un'accentuata marginalità, secondo una distribuzione che suppone per il passato una diffusione più ampia, riguarda anche il significato attestato a Mons per

⁴² Per *cair* cfr. ad esempio Anonimo Genovese, 34,3, 39,135 (NICOLAS, 1994). *Car* è presente nello stesso autore, ma non è da escludere che in *moussenc* sia d'influsso provenzale.

⁴³ Nelle *Rime* di Paolo Foglietta, in un testo anteriore al 1570, si critica l'introduzione di *scarpe* rispetto a *cazè* (TOSO, 1999-2001 : II, 54) ; per il pignasco si veda *causer* in MERLO, 1941-1957 : 19, 162.

⁴⁴ Così insegnano le *Rime* dell'Anonimo Genovese (14,95, 38,11, 134,20, 144,87, 146,296) ; la voce si mantenne femminile in dialetto taggiasco fino al sec. XVII (le poesie di Stefano Rossi, 1636, hanno *ra ventre*, strofa 18 : PARODI-ROSSI, 1903).

*descou*⁴⁵ e il tipo DIES DOMINICA per ‘domenica’⁴⁶ ; nella Liguria centro-occidentale odierna hanno oggi carattere endemico voci come *tousa* ‘ragazza’⁴⁷, *fante* ‘ragazzo’ (in *moussenc* utilizzato per ‘figlio’)⁴⁸, *giava* ‘biada’ sostituito in gran parte della Liguria da un allomorfo di provenienza settentrionale⁴⁹ ; in *devihou* ‘scopa’ si dovrà individuare una forma occitanizzata del tipo *deviglia* che con le sue varianti fonetiche ricorre oggi a Giustenice, a Sassello (da dove è sceso ad Alpicella frazione di Varazze) e soprattutto in val Bormida⁵⁰ ; le parentele di *laus* ‘lampo’, se è davvero voce genuina del *moussenc*, si riconoscono in *louzu* di Soldano (VPL, II : 128, col verbo *louzà*) e *lonzu* di Apricale, che hanno a loro volta corrispondenza in *lòsna* della val Bormida, forma che, lungi dall’essere un tipo piemontese

⁴⁵ Nella Liguria occidentale la voce indica qua e là « l’asse su cui si posava il pane da infornare » (Carpasio : VPL, II,13 ; Val d’Arroscia : DURAND, 1974) ma altrove è il « tavolo su cui si mangia » (Pigna, Giustenice, Vado : VPL, II : 13) ; in realtà solo in ligure orientale (Pignone) compare lo stesso significato attestato nel *moussenc*, « tavola per impastare » (VPL, II,13).

⁴⁶ Esso pare oggi relegato all’arcaica varietà occidentale di Pigna e a dialetti montani contigui alla val Bormida (Pontinvrea, Sassello : VPL, II : 18).

⁴⁷ Si conserva a Triora, Montalto Ligure e Carpasio secondo VPL, IV : 38.

⁴⁸ Voce dotata di un’ampia tradizione storica (VLSB : II/1, 452) a Ponente nella forma *fante* sopravvive solo a Sanremo, mentre altrove (ad esempio ad Albenga, VPL, II : 34) esiste la variante *fanciu* rifatta su un plurale analogico.

⁴⁹ I testi genovesi del Trecento denunciano l’esito regolare di BL-, sostituito a partire dal sec. XVI dalla forma *biava* (DEST s.v. *biova*) ; la variante genuina sopravvive oggi solo a Carpasio, Pieve di Teco, Stella e a Levanto.

⁵⁰ Cfr. VPL : II, 17 e in particolare HOHNERLEIN-BUCHINGER, 2001 : 80 (da VILIA ‘pula’, REW 9328 : anche in area lombarda).

penetrato in quell'area (PARRY, 2001 : 57), vanta un'illustre tradizione storica in Liguria⁵¹ ;

- (XXX) altre voci meno isolate si richiamano comunque a forme dell'area ligure centro-occidentale : il particolare esito di CLAVU > *choun* (sempre che sia esatta l'interpretazione proposta) rimanda senz'altro a un territorio compreso tra Sanremo e il contado d'Albenga⁵², mentre *lavèsou* 'laveggio, tipo di recipiente', voce di illustre tradizione in area ligure, è attestato per il Ponente a Carpasio, Sanremo ed Erli (VPL, II : 116)⁵³ ; parentele per *cesèio* 'orbettino' si riconoscono in *sezègura* di Alberga, *sezéla* di Castelvechio di Rocca Barbena, *zenzègia* di Loano⁵⁴.

11. *Il moussenc e le condizioni dialettali del Ponente ligure in età tardo-medievale*

Le considerazioni fin qui esposte consentono di intravedere nel dialetto *moussenc* una varietà ligure i cui caratteri risultano confrontabili in sincronia più con le parlate centro-occidentali – diciamo dunque quelle del territorio corrispondente alla diocesi di

⁵¹ Anonimo Genovese, 85,59 : *con troyn, losni, vento ioio* ; anche come soprannome in latino medievale di Albenga (1356, 1359 : VLSB : I/1, 504).

⁵² Cfr. VPL, II : 112, dove *ciòn* con protesi di [=] è attestato a Carpasio, Soldano, Sanremo, Santo Stefano al Mare, Porto Maurizio, Oneglia, Casanova Lerrone, Pieve di Teco.

⁵³ La voce ricorre a Savona già nella *Dichiarazione di Paxia Volpe* (ca. 1180 : TOSO, 1995 : 108-109).

⁵⁴ Cfr. VPL, II : 149, 156. Si tratta di vari alterati di CAECULA, REW 1459, voce riconoscibile già nel *cesaro* di una *Formula di scongiuro* genovese del 1222 (TOSO, 1995 : 113-114). Le voci segnalate per Biot da DURBEC, 1935 sono tutte di area genericamente ligure occidentale ; il tipo *susina* non arriva oggi a est di Taggia (VPL : III, 198).

Albenga, e in particolare dell'Onegliese – che non ai dialetti occidentali estremi a ovest della valle Argentina : non vi sono esiti comuni al dialetto di Mons e a quest'ultimo gruppo che non siano presenti, almeno a livello residuale, anche a est di Taggia, e ciò vale anche per tratti particolarmente vistosi come la riduzione di QUA-, GUA- (XIII) : per le apparenti corrispondenze esclusive col tipo ventimigliese (ad es. XXV, XXVII) è ricostruibile il carattere di fenomeni di conservazione rispetto ai successivi sviluppi nell'area centro-occidentale ; in particolare il *moussenc* presenta (anche in qualche esempio lessicale) condizioni che sono oggi condivise da alcune varietà particolarmente conservative o marginali dell'area centro-occidentale (ad esempio quella di Castelvechio di Rocca Barbena) : non solo gli esiti di -ARIU, -ARIA (II) e di QUA-, GUA- (XIII), ma anche quelli di -CT- (VI) e di -TR- (XVI) ; si tratta quindi di caratteri arcaizzanti, che denunciano con ogni probabilità l'antica estensione dei fenomeni interessati su un'area più vasta, successivamente attratta da modelli prestigiosi normalmente coincidenti con quelli rappresentati dal genovese urbano e di koiné.

Quel che salta all'occhio sono poi alcune convergenze significative con l'area dell'Oltregiogo ligure occidentale rappresentata dalla val Bormida, dall'alta val Tanaro e per certi aspetti dal brigasco : si tratta spesso di fenomeni (anche lessicali) che, presenti anche in qualche parlata conservativa dell'area centro-occidentale, paiono ora meno episodici nel disegnare un'antica continuità tra quest'ultima e il comprensorio valbormidese (II, VI, X, XVI) ; ma anche di tratti oggi assenti o quasi assenti nelle parlate del territorio costiero e delle valli a sud dello spartiacque, come nel caso dell'esito di -GD- (VII), dell'occorrenza del pronome *ésu* (XVII) e, se è plausibile la spiegazione proposta, della desinenza *-ému* (XXIII).

Ammettendo che il *moussenc* corrisponda in linea di massima a un dialetto originario dell'Onegliese, come pare a questo punto di potere sostenere con sostanziale plausibilità, ne risulta un panorama storico caratterizzato - fatti salvi i caratteri costitutivamente liguri rivieraschi dell'area - da un'apertura verso

le condizioni nord-orientali della val Bormida che solo il pesante influsso genovese fu in grado di contrastare efficacemente a partire dal consolidamento delle posizioni di predominio della Repubblica sulla Riviera di Ponente.

La maggiore convergenza che si può ipotizzare per il passato tra area ligure centro-occidentale e Oltregiogo occidentale lascia aperte due diverse ipotesi : che i caratteri « piemontesi » ricorrenti oggi in quell'area siano il frutto di un orientamento successivo⁵⁵ ; oppure che le convergenze che le condizioni del *moussenc* lasciano immaginare tra una vasta area ligure centro-occidentale e l'Oltregiogo valbormidese con caratteri di transizione tra Liguria e settentrione galloitalico, non fossero comunque tali da mettere in sostanziale in discussione, *a posteriori*, il panorama linguistico che si delinea tuttora.

La questione resta aperta e non è certo risolvibile attraverso le considerazioni che si possono ricavare dall'analisi del *moussenc*, per il quale resta oltretutto incerto il periodo d'impianto in Provenza : da questo punto di vista, il confronto con dialetti quali il *bioutenc* e il *vallaurian* il cui trapianto è sicuramente databile, offre purtroppo dati insufficienti per una valutazione attendibile. Ma l'ipotesi di una componente particolarmente arcaica nel dialetto di Mons, anteriore di due secoli alla tipologia tardo-quattrocentesca di quelli di Biot e Vallauris è, oltre che suggestiva, utile a spiegare condizioni che, trattandosi di un dialetto originario del contado albenganese e delle valli d'Oneglia, non sembra agevole posticipare fino all'inizio del Rinascimento (II, VII, X, XVII, soprattutto XXIII) : ci sarebbe da chiedersi, altrimenti, quanto e come il modello genovese possa avere agito in profondità nel corso degli ultimi secoli (soprattutto

⁵⁵ Il carattere relativamente recente di alcuni tratti « piemontesi » particolarmente vistosi nelle parlate dell'alta val Bormida è già stato del resto osservato in TOSO, 2001b : gli esiti specificamente liguri sembrano più antichi, e si associano a concordanze con l'area lombarda (per il tramite dell'anfizona monferrina), rivelando condizioni arcaiche sulle quali la pressione delle varietà basso-piemontesi da nord-est dovette agire più tardivamente.

dopo il passaggio dell'Onegliese al Piemonte), senza contare che la documentazione relativa al volgare albenganese riflette già a partire dalla fine del Trecento una situazione che appare sostanzialmente ricalcata dalle condizioni attuali⁵⁶.

Vi è infine il problema di altri esiti marginali e regressivi nell'area centro-occidentale che *non* paiono condivisi dal *moussenc*, dove sarebbe lecito attenderseli, e di condizioni particolari del *moussenc* stesso che non trovano affatto corrispondenza in area ligure centro-occidentale e nelle zone circostanti : per il primo caso, segnaliamo solo che in *moussenc* non sono documentati l'indebolimento di [r] preconsonantico e la velarizzazione di [a-], fenomeni quasi sicuramente antichi in area centro-occidentale (almeno il primo pare attestato dai documenti trecenteschi albenganesi, TOSO, 1995 : 145)⁵⁷, per il secondo, il sorprendente ma purtroppo isolato *cougnamou*, che se dovesse risultare di maggiore estensione rappresenterebbe un ulteriore elemento di concordanza dell'area ligure (col tramite della Corsica) verso condizioni italiane centro-meridionali.

12. Altri problemi di ricostruzione linguistica

In generale dunque, alcune caratteristiche del *moussenc* (in particolare le peculiari condizioni della sua « arcaicità » e le concordanze nord-orientali rispetto alla realtà sincronica dell'area

⁵⁶ Si vedano in merito alla palatizzazione di [r] i due testi albenganesi editi da LAMBOGLIA, 1947 e ripresi da AZARETTI, 1985, commentati in TOSO, 1995 : 145-146, risalenti al 1382 e al 1384 : vi compare già, oltretutto, una significativa adesione ad alcune modalità tipiche della koiné genovese. La velarizzazione di [a-], a onor del vero, è un tratto che solo di rado trova rappresentazione grafica nei testi letterari e documentari.

⁵⁷ Si vedano in sincronia le condizioni di Casanova Lerrone, che ha ad esempio [már#su] 'marzo' (VPL : II, 151), [sar#vá] 'salvare' (VPL : III, 100) ecc., esito comune anche in val Bormida, mentre a Pontedassio nell'immediato entroterra di Oneglia si ha addirittura [ma—su], [sa—vá] ecc. (TOSO, 1994 : 69).

propriamente onegliese-albenganese), paiono meno sconcertanti se ammettiamo che la documentazione denunci almeno in parte a un impianto tardo-duecentesco della parlata.

Una cronologia di questo tipo confermerebbe da un lato l'antichità di alcune divergenze tra l'area centro-occidentale e quella occidentale estrema (ad esempio per il diverso trattamento di -CL- e -LJ-)⁵⁸, e troverebbe dall'altro corrispondenza nelle ipotesi di ricostruzione linguistica a più riprese proposte da W. Forner per la contigua area « intemelia » (occidentale estrema) ; con l'avvertenza però di evitare generalizzazioni, e soprattutto di non trarne la conclusione che i dialetti del retroterra e le aree laterali (Briga e Mentone per l'estremo Ponente, la val Bormida per l'area centro-occidentale) o di colonizzazione (Mons nel nostro caso) debbano per forza avere mantenuto in tutto e per tutto le condizioni anteriori a una genovesizzazione progressiva e di lunga durata : questa impostazione bartoliana non tiene infatti conto di possibili convergenze seriori che possono avere coinvolto le varietà « conservative » - e il caso dell'Oltregiogo occidentale coi suoi più recenti caratteri « piemontesi » denuncia ampiamente la portata di questi fenomeni - né delle innovazioni che possono essersi sviluppate autonomamente in varietà non meno soggette a processi endogeni di mutamento per il fatto di essersi evolute in condizioni di maggiore isolamento. Dedurre da un semplice esercizio di geografia linguistica che nel contado d'Albenga si parlasse in passato come in val Bormida, o anche che in val Bormida prima dell'adozione dell'infinito in -è, della

⁵⁸ Va tuttavia osservato che affioramenti di -CL- > [y] si riscontrano a livello residuale in alcuni dialetti conservativi dell'area centro-occidentale : ad esempio, per 'specchio' (VPL : III,172) si ha [spéyu] ad Erli, [spé-u] a Castelvechio di Rocca Barbena (confermati da [speyéti], [spe-éti] per 'occhiali'), e si veda anche 'rosicchiare' che è [ruziá] e varianti ad Albenga, Alassio, Pontedassio, Casanova Lerrone, Erli, Castelvechio ecc. (VPL : III,89). Interessante sotto questo aspetto è anche la divergenza di -TL- rispetto a -CL- ancora a Erli e Castelvechio ([véyu], [vé-u] contro [végu] di Oneglia, Alassio, Albenga).

desinenza verbale in *-uma* e dell'indebolimento delle vocali atone, si parlasse come a Mons nell'Ottocento è non meno arrischiato, evidentemente, che immaginare il dialetto di Briga o di Pigna o di Mentone esteso su tutto il contado di Ventimiglia fino alla costa⁵⁹. I singoli casi non dovrebbero lasciare adito a generalizzazioni di questo tipo (per le quali è necessario il supporto di ben altra documentazione rispetto a quella disponibile), e la prudenza è più che mai d'obbligo quando scenari profondamente diversi da quelli attuali si delineano sulla base di riscontri frammentari. Che le condizioni linguistiche del Ponente ligure in epoca medievale fossero complessivamente diverse da quelle attuali è molto più che probabile, e questo, quasi certamente, vale persino per un'area di più intensa genovesizzazione come il distretto savonese⁶⁰: ma fino a che punto e per quali particolari aspetti, è problema più che mai aperto nel momento stesso in cui si acquisiscono ulteriori elementi a suffragio di tale ipotesi.

Del resto, come si è visto, le condizioni del *moussenc*, per quanto possono essere tratteggiate, acquisiscono valore nella ricostruzione della storia linguistica dell'area centro-occidentale solo se messe in rapporto con altre tracce riconoscibili nelle parlate attuali dell'area e in quelle contermini. Ciò vale anche quando alcuni aspetti di questa parlata sollecitano riflessioni in merito ad altre situazioni per le quali, sempre a livello ipotetico, siano state istituite relazioni con l'ambito linguistico e territoriale

⁵⁹ « Se la parlata odierna della striscia costiera intemelica è dovuta all'influsso genovese, bisogna chiedersi quale lingua vi si parlava prima. I *tratti* che man mano aumentano con la distanza dalla costa sono per lo più quelli *alpini*. Mi sembra perciò un'ipotesi plausibile pensare che quel tipo di lingua non si fermasse, un millennio fa, a Olivetta o a Pigna, ma che arrivasse fino alla costa » (FORNER, 1995a : 80).

⁶⁰ Valga in merito quanto osservato in TOSO, 1998, dove si rileva come i testi di area savonese, ancora nel sec. XV, rivelino convergenze con l'area centro-occidentale del tutto assenti nella documentazione successiva: a Savona, il processo di genovesizzazione sembra già concluso alla fine del sec. XVI.

che ragionevolmente si ritiene implicato in una serie di paralleli con la varietà di Mons.

L'ipotesi di un legame particolarmente forte tra l'area di confine occidentale ligure-piemontese rappresentata dalla val Bormida e le varietà « galloitaliche » della Basilicata, recentemente proposta (TOSO, 2002b) ha il conforto di osservazioni formulate da PFISTER, 1991 : 99-100, per il quale l'area ipotetica d'origine dei gruppi gallomeridionali, collocata da PETRACCO SICARDI, 1969, in una zona compresa tra la pianura torinese a nord del Po e lo spartiacque appenninico ligure-piemontese a sud, andava allargata ulteriormente « verso la parte mediterranea della Liguria ».

Se i riscontri a suo tempo proposti restano a mio avviso validi nella definizione di un'area d'origine spostata piuttosto verso l'entroterra montano, gli insegnamenti che si possono trarre dall'analisi delle superstiti testimonianze del dialetto *moussenc* consentono di allargare ulteriormente la portata di alcuni fenomeni verso sud-ovest : l'impronta « valbormidese » del gallolucano sembra quindi uscirne confermata, nel senso che tale area dell'Oltregiogo ligure non rappresenta più il limite meridionale di quelle isoglosse delle quali viene meglio precisata l'antica espansione verso l'Albenganese.

Il tipo rappresentato dal *moussenc* conferma ulteriormente, ad esempio l'antica, massiccia estensione rivierasca di -CT- > [c] condiviso dal gallolucano, e la val Bormida cessa così di apparire come l'estremo avamposto di tale esito verso sud ; attraverso l'insegnamento del *moussenc* trova maggiore consistenza anche il carattere recente di alcuni tratti « piemontesi » presenti oggi in val Bormida ma regolarmente assenti in gallolucano, ove persistono invece condizioni « liguri » che dovevano avere in passato maggiore estensione verso nord, come nei casi dell'uso di *ghe*, dell'infinito in -à e della mancata generalizzazione di -uma, desinenza per la quale sembra ora ancor più probabile il carattere recente rispetto a un -ém(u) non già d'influsso genovese, ma di antico radicamento e significativamente mantenuto dai dialetti gallolucani (mentre il gallosiculo, che oscilla tra -oma ed -ema,

denuncerebbe un impianto più recente : TOSO, 2002b : 418) ; se poi alla serie delle concordanze valbormidesi-gallolucane si volesse aggiungere la resa [gʷ] di -GD- (con [frëgë--u--së] ‘freddoloso’ e altre forme del gallolucano, GRECO, 1991 : 90-91⁶¹), quest’ultima circostanza risulterebbe ancora una volta meno isolata e marginale, per quanto riguarda la val Bormida, attraverso l’estensione sud-occidentale che si può ipotizzare sulla base del *moussenc*. Persino un elemento lessicale come *riví-a* del gallolucano (TOSO, 2002b : 424) cessa ora di concordare soltanto con una propaggine estrema, se il tipo derivato da VILIA fu veramente introdotto in Provenza attraverso il dialetto *figun* ; si capiscono meglio a questo punto anche le concordanze lessicali tra ligure centro-occidentale rivierasco e gallolucano che escludono la val Bormida *attuale* ma non necessariamente quella di un passato caratterizzato da un minore orientamento verso il Piemonte meridionale.

I paralleli qui proposti non implicano come si vede un confronto diretto tra le due aree di colonizzazione, quella lucana e quella provenzale, secondo modalità di comparazione che non avrebbe senso formulare anche per la diversa cronologia : nella migliore delle ipotesi, ammettendo un impianto tardo-duecentesco del *moussenc*, il gallolucano rappresenterebbe comunque una varietà decisamente più arcaica. Valorizzano tuttavia, per quanto possibile, la frammentaria documentazione della parlata ligure-provenzale attribuendole rilievo testimoniale anche al di là delle pur importanti prospettive di ricostruzione del contesto ligure ponentino in età medievale.

Da questo esercizio, condotto con tutta la prudenza che lo stato dei materiali richiede, giungono dunque supporti ulteriori ad alcune ipotesi, non certo conferme decisive : l’unica certezza in questo campo è quella dell’importanza del dialetto *figun* in

⁶¹ La voce ha in realtà il significato apotropaico di ‘gufo’, ma la fraseologia denuncia quello originario di aggettivo. Per ‘freddoloso’, il gallolucano ha anche *freggiolë*.

prospettiva storico-linguistica, tale da far rimpiangere l'assenza almeno di una documentazione più esauriente.

Infine, altro lascito importante dell'antica presenza linguistica ligure in Provenza, i materiali superstiti lasciano ancora aperti spazi interessanti di riflessione da un punto di vista teorico e metodologico : ad esempio, sull'utilità delle informazioni che si possono trarre da casi anche estremi di obsolescenza linguistica, sull'effettivo valore delle aree di colonizzazione per la valutazione delle condizioni dialettali della madrepatria in diacronia, sulla comparabilità tra aree marginali appartenenti a fasi diverse d'impianto.

Fiorenzo Toso
Università di Udine
Centro Internazionale sul Plurilinguismo

Riferimenti bibliografici

- ALEP = J.C. DE BOUVIER – C. MARTEL, *Atlas linguistique et ethnographique de la Provence*, Paris 1975-1986
- BDL = *Bibliografia Dialettale Ligure*, a cura di L. Coveri, G. Petracco Sicardi, W. Piastra, Genova 1980
- DEST = F. TOSO, *Dizionario Etimologico Storico Tabarchino*, I, Recco 2004
- FONTES = *Fontes Ligurum et Liguria Antiquae*, «Atti della Società Ligure di Storia Patria», N.s., 15 (1976), volume monografico
- GRADIT = T. DE MAURO, *Grande Dizionario Italiano dell'Uso*, Torino 1999
- LEI = M. PFISTER, *Lessico Etimologico Italiano*, Wiesbaden, dal 1979
- REW = W. MEYER-LÜBKE, *Romanisches etymologisches Wörterbuch*, Heidelberg 1935³
- VLSB = S. APROSIO, *Vocabolario Ligure Storico-Bibliografico*, Savona 2001-2003

VPL = G. PETRACCO SICARDI, F. TOSO E ALTRI, *Vocabolario delle Parlate Liguri*, Genova 1985-1992

ADELUNG, 1806-1817 = J.C., *Mithridates oder allgemeine Sprachkunde mit dem Vater Unser als Sprachprobe in bey nahe fünfhundert Sprachen und Mundarten*, Berlin 1806-1817

AZARETTI, 1977 = E. Azaretti, *L'evoluzione dei dialetti liguri esaminata attraverso la grammatica storica del Ventimigliese*, Sanremo 1977

AZARETTI, 1985 = E. Azaretti, *Tre testi trecenteschi in volgare ligure*, «Rivista di Studi Liguri», 51 (1985), 1-4, pp. 202-218

BARATIER, 1969 = E. Baratier (cur.), *Histoire de Provence*, Toulouse 1969

BARTOLI, 1927 = M. Bartoli, *Introduzione a W. Meyer-Lübke, Grammatica storica della lingua italiana e dei dialetti toscani*, Roma 1927³

BIONDELLI, 1853 = B. Biondelli, *Saggio sui dialetti gallo-italici*, Milano 1853

BUSQUET, 1954 = R. Busquet, *Histoire de la Provence des origines à la Révolution Française*, Monaco 1954

CORTELAZZO, 1978 = M. Cortelazzo, *La posizione delle estinte colonie liguri in Provenza*, «3^{me} Colloque de langues dialectales organisé par le Comité National des Traditions Monégasques (1-2 avril 1978)», Monaco 1978, pp. 15-19

DALBERA, 1985-1986 = J.P. Dalbera, *Alpes-Maritimes dialectales. Essai d'aréologie*, «Travaux du Cercle Linguistique de Nice», 7-8 (1985-1986), pp. 3-24

DALBERA, 1994 = *Les parlers des Alpes-Maritimes. Étude comparative. Essai de reconstruction*, London 1994

DURAND, 1974 = F. Durand, *Termini tipici o rari, modi di dire e proverbi usati nella valle dell'Arroscia*, «Archivio per le Tradizioni Popolari della Liguria», 3 (1974), 2, pp. 7-74

DURBEC, 1935 = J.A. Durbec, *Monographie de Biot. Histoire et Géographie humaine (Documentation inédite)*, s.l. s.a. (ma 1935)

FORNER, 1985-1986 = W. Forner, *À propos du ligurien intémélien. La côte, l'arrière-pays*, «Travaux du Cercle Linguistique de Nice», 7-8 (1985-1986), pp. 29-62

- FORNER, 1989 = W. Forner, *Géographie linguistique et reconstruction à l'exemple du ligurien intémélien*, in J. Nicolas (cur.), *Actes du colloque sur l'ancien provençal, l'ancien français et l'ancien ligurien (Nice, septembre 1986)*, « Bulletin du Centre de Romanistique et de Latinité Tardive », 4-5 (1989), pp. 125-140
- FORNER, 1993a = W. Forner, *Le mentonnais dialecte 'alpin'. Aspects de la morphologie verbale*, in R. Lorenzo (cur.), *Actas do XIX Congreso Internacional de Lingüística e Filoloxía Románicas, Sección IV*, Santiago de Compostela 1993, pp. 233-252
- FORNER, 1993b = W. Forner, *La composante alpine du mentonnais*, in G. Gasca Queirazza (cur.), *Atti del II congresso dell'Association d'Estudis Occitans (Torino 1987)*, Torino 1993, vol. II, pp. 653-678
- FORNER, 1995a = W. Forner, *L'Intemelia linguistica*, « Intemelion », 1 (1995), pp. 67-82
- FORNER, 1995b = W. Forner, *La fumée et le feu. À propos des tentatives de délimitation de l'aire occitane sud-orientale*, « Mélanges dédiés à la mémoire du professeur Paul Roux (1921-1991) », Nice 1995, pp. 155-180
- FRANCESCATO, 1988 = G. Francescato, *Atteggiamenti e comportamenti degli abitanti delle isole culturali e minoritarie*, in N. Perini (cur.), *Isole linguistiche e culturali. Atti del 24° Convegno dell'AIMAV (Udine, 13-16 maggio 1987) : Isole linguistiche e culturali all'interno di culture minoritarie : problemi psico-linguistici, socio-linguistici, educativi*, Udine 1988, pp. 115-123
- GERMAIN, 2002 = A. Germain, *Le pays de Fayence*, Saint-Cyr-sur-Loire, 2002
- GRECO, 1991 = *Dizionario dei dialetti di Picerno e Tito*, Napoli 1991
- HOHNERLEIN-BUCHINGER, 2001 = T. Hohnerlein-Buchinger, *Spigolature lessicali in un'area di transizione. Concorde lessicali dell'alta Val bormida con i dialetti dell'Italia settentrionale*, in TOSO, 2001a : 71-106
- JOURDAN, 1901 = Jourdan, *Sarva-terra*, conte de M. le Conseiller Jourdan, in *Felibrejado de l'Ascensien a l'ounour d'òu majourau Gantèume d'Ille*, Ais-de-Prouvenço 1901, pp. 44-47
- LAMBOGLIA, 1947 = N. Lamboglia, *Un documento in volgare albenganese del 1384*, « Rivista Ingauna e Intemelia », N.s., 2 (1947), pp. 13-14

- LETRAIT, 1965 = J.J. Letrait, *Les actes d'habitation en Provence, 1460-1560*, «Bulletin philologique et historique», 1965, pp. 183-226
- MASSAJOLI, 1996 = P.L. Massajoli, *Dizionario della cultura brigasca. II, Grammatica*, Aessandria 1996
- MASSAJOLI-MORIANI, 1991 = P.L. Massajoli – R. Moriani, *Dizionario della cultura brigasca. I, Lessico*, Alessandria 1991
- MERLO, 1938-1957 = C. Merlo, *Contributi alla conoscenza dei dialetti della Liguria odierna. Lessico etimologico del dialetto di Pigna*, «L'Italia Dialettale», 17 (1941), pp. 1-16 ; 18 (1942), pp. 1-32 ; 19 (1954), pp. 143-176 ; 20 (1956), pp. 1-28 ; 21 (1957), pp. 1-47
- MISTRAL, 1878 = F. Mistral, *Lou trésor d'òu Félibrige*, Paris 1878
- NICOLAS, 1994 = J. Nicolas (cur.), Anonimo Genovese, *Rime e ritmi latini*, Bologna, 1994
- ORIOLES, 2003 = V. Orioles, *Le minoranze linguistiche. Profili sociolinguistici e quadro dei documenti di tutela*, Roma 2003
- PAPON, 1780 = J.P. Papon, *Voyage littéraire de Provence*, Paris 1780
- PARODI-ROSSI, 1903 = E.G. Parodi e G. Rossi, *Poesie in dialetto tabbiese del secolo XVII*, in «Giornale Storico e Letterario della Liguria», 4 (1903), pp. 329-362
- PARRY, 2001 = M. Parry, *La classificazione del cairese fra le varietà italo-romanze*, in TOSO, 2001a : 47-67
- PETRACCO SICARDI, 1969 = G. Petracco Sicari, *Gli elementi fonetici e morfologici « settentrionali » nelle parlate gallo-italiche del Mezzogiorno*, « Bollettino del Centro di Studi Filologici e Linguistici Siciliani », 10 (1969), pp. 326-358
- PETRACCO SICARDI, 1989 = G. Petracco Sicardi, *Contributo alla definizione dell'anfizona Liguria-Provenza*, in G. Petracco Sicardi – E. Azaretti, *Studi linguistici sull'anfizona Liguria-Provenza*, Alessandria 1989, pp. 12-62
- PETRACCO SICARDI, 1992 = G. Petracco Sicardi, *Per la definizione dell'anfizona ligure-padana*, in L. Massobrio e G. Petracco Sicari (cur.), *Studi linguistici sull'anfizonav ligure-padana*, Alessandria 1992, pp. 13-25
- PEZZUOLO, 1995 = S.B. Pezzuolo, *Appunti per una grammatica della parlata alassina*, Albenga 1995

- PFISTER, 1991 = M. Pfister, *Gerhard Rohlfs e le colonie gallo-italiche nella Basilicata*, in N. De Blasi, P. Di Giovine, F. Fanciullo (cur.), *Le parlate lucane e la dialettologia italiana (Studi in memoria di Gerhard Rohlfs). Atti del Convegno (Potenza-Picerno, 2-3 dicembre 1988)*, Galatina 1991, pp. 93-106
- PFISTER, 2002 = M. Pfister, *LEI. Supplemento bibliografico*, Wiesbaden 2002
- PONS, 1874 = R. Pons, *La Stagne, poème lyrique par R.P., cultivateur*, Notre Dame de Lérins, 1874
- RAMELLA, 1989 = L. Ramella, *Dizionario onegliese*, Imperia 1989
- RAVERA, 1985 = S. Ravera, *T i veu scrive in dialetto ?*, Savona s.a. (ma 1985)
- RONJAT, 1930-1941 = J. Ronjat, *Grammaire Istorique des Parlers Provençaux Modernes*, Montpellier, 1930-1941
- ROUX, 1957 = P. Roux, *À propos du moussenc ou figoun*, «Annales Universitatis Saraviensis» (*Mélanges de linguistique et de littérature romanes à la memoire d'István Frank*), 6 (1957), pp. 589-594
- ROUX, 1978 = P. Roux, *Parler monégasque et «Moussenc»*, «3^e Colloque de langues dialectales organisé par le Comité National des Traditions Monégasques (1-2 avril 1978)», Monaco 1978, pp. 89-98
- ROUX, 1980 = P. Roux, *A proposito di Mons e del Moussenc*, «A Compagna», N.s., 12 (1980), 2, p. 5
- SALVIONI, 1918 = C. Salvioni, *Versioni alessandro-monferrine e liguri della parabola del figliuol prodigo tratte dalle carte di Bernardino Biondelli*, «Accademia Nazionale dei Lincei. Classe di Scienze morali, storiche e filologiche. Memorie», serie V, 15 (1918), pp. 729-792
- SCARSI, 1993 = P. Scarsi, *Il dialetto ligure di Ventimiglia e l'area provenzale. Glossario etimologico comparato*, Ventimiglia 1993
- SENEQUIER, 1879 = P. Sénéquier, *Les patois de Biot, Vallauris, Mons et Escragnolles*, «Annales de la Société des Lettres, Sciences et Arts del Alpes-Maritimes», 16 (1879), pp. 357-366
- SENEQUIER, 1880 = P. Sénéquier, *Les patois de Biot, Vallauris, Mons et Escragnolles*, «Revue de linguistique et de philologie comparée», 13 (1880), pp. 308-314

- TAGLIAVINI, 1982⁶ = C. Tagliavini, *Le origini delle lingue neolatine*, Bologna 1982⁶
- TELMON, 1994 = T. Telmon, *Aspetti sociolinguistici delle eteroglossie in Italia*, in L. Serianni – P. Trifone, *Storia della lingua italiana*. III, *Le altre lingue*, Torino 1994, pp. 923-950
- TOSO, 1994 = F. Toso, *Appunti sul dialetto di Pontedassio*, in *Pontedassio e la Valle Impero: la storia, i profumi, l'arte e la pietra*, Imperia 1994, pp. 67-72
- TOSO, 1995a = F. Toso, *Appunti per una storia della parola figùn*, « Intemelion », 1 (1995), pp. 83-96
- TOSO, 1995b = F. Toso, *Storia linguistica della Liguria*, I. *Dalle origini al 1528*, Recco
- TOSO, 1996 = F. Toso, *Frammenti d'Europa. Guida alle minoranze etnico-linguistiche e ai fermenti autonomisti*, Milano 1996
- TOSO, 1998 = F. Toso, *Nota linguistica*, in R. Giannini e A. Barbini (cur.), A. Traversagni, *Legenda de Sancta Elizabet*, Recco 1998, pp. 15-20
- TOSO, 1999-2001 = F. Toso, *La letteratura in genovese. Ottocento anni di storia, cultura, letteratura e lingua in Liguria*, Recco 1999-2001
- TOSO, 2000 = F. Toso, *Nota sul monegasco*, « Plurilinguismo. Contatti di lingue e culture », 7 (2000), pp. 239-249
- TOSO, 2001a = F. Toso (cur.), *Studi e ricerche sui dialetti dell'alta val Bormida*, Millesimo 2001
- TOSO, 2001b = F. Toso, *Stratigrafie linguistiche in un'area di confine*, in Toso, 2001a : 15-25
- TOSO, 2002a = F. Toso, *Liguria*, in M. Cortelazzo, C. Marcato, N. De Blasi, G.P. Clivio (cur.), *I dialetti italiani. Storia, struttura, uso*, Torino 2002, pp. 196-225
- TOSO, 2002b = F. Toso, *Il galloitalico di Lucania: contributo alla precisazione dell'area d'origine*, in G. Holtus – J. Kramer (cur.), *Ex traditione innovatio. Miscellanea in honorem Max Pfister septuagenarii oblata*. II, *Miscellanea sociorum operis in honorem magistri conscripta*, Darmstadt 2002, pp. 413-432.
- TOSO, 2003a = F. Toso, *Da Monaco a Gibilterra. Storia, lingua e cultura di villaggi e città-stato genovesi verso Occidente*, Genova.

- TOSO, 2003b = F. Toso, *Un continuatore toponimico di prelat. *ALASTRA*, in R. Caprini (cur.), *Toponomastica ligure e preromana*, Recco 2003, pp. 209-220.
- TOSO, 2004 = F. Toso, *Il tabarchino. Strutture, evoluzione storica, aspetti sociolinguistici*, in A. Carli (cur.), *Il bilinguismo fra conservazione e minaccia*, Milano 2004, pp. 21-232.
- VALENTE, 1964 = A. Valente, *Pour la petite histoire du Haut-Var, Mons vous conte la sienne*, Saint-Raphaël 1964.

LE PRIX MISTRAL UN JALON DANS L'HISTOIRE LITTÉRAIRE ET IDENTITAIRE DE LA PROVENCE

Créé en 1946, le Prix Mistral commémorera l'année prochaine le soixantième anniversaire de sa fondation. Après avoir couronné la plupart des grands noms de la littérature provençale contemporaine, il est devenu la plus ancienne et la plus prestigieuse distinction littéraire attribuée en ce domaine¹. Au moment où le Prix Mistral va entamer une nouvelle étape de son histoire - son jury est appelé à être en grande part renouvelé - l'histoire de cette institution peut commencer à être ébauchée. Réalisé grâce à des documents inédits ou peu connus², cet examen sera intéressant à plus d'un titre. Dans quel contexte le Prix Mistral a-t-il été fondé ? Quelles furent les raisons qui poussèrent à sa création ? Un tel événement et ses conséquences jusqu'à nos jours sont-ils caractéristiques de l'évolution que connut parallèlement la littérature provençale et plus généralement le monde littéraire d'oc ?

LE CONTEXTE : CONFLIT ENTRE PROVENÇALISME ET OCCITANISME

La création du prix Mistral ne peut se comprendre que si l'on connaît l'histoire de la littérature provençale moderne, replacée

¹ Trois autres distinctions littéraires importantes existent par ailleurs. La plus ancienne est le Grand Prix des Jeux Floraux Septénaires, attribuée depuis 1878 par le Félibrige. Il s'agit toutefois d'un prix ouvert à tous les parlers d'oc et au catalan, sans distinction de graphie. Au niveau provençal, il y a aussi le Grand Prix Littéraire de Provence, attribué par l'association provençale de Ventabren, ainsi que le Grand Prix de *L'Astrado Prouvençalo*.

² Nous avons eu recours aux archives de Sully-André Peyre, déposées à la bibliothèque municipale de Nîmes. Monsieur Lucien Perret, neveu du regretté Charles Galtier, nous a par ailleurs communiqué les papiers inédits de son oncle et en particulier sa correspondance. Qu'il trouve ici l'expression de toute notre reconnaissance.

dans l'ensemble des pays d'oc. C'est la raison pour laquelle il nous semble indispensable d'évoquer ce contexte général avant d'aborder notre sujet proprement dit.

Grande diversité des pays d'oc

On sait que la littérature provençale telle qu'elle existe depuis le milieu du XIX^e siècle a pour origine la création du Félibrige, qui a fêté son cent cinquantième anniversaire en 2004. Le mouvement félibréen ne constitue pourtant ici qu'un épiphénomène. Derrière l'histoire événementielle du fameux 21 mai 1854 et de ses suites, il y a surtout le début de la Renaissance provençale ainsi que celle des autres pays d'oc. Toutes procèdent en effet du Félibrige et en sont issues. Cela ne s'est toutefois pas réalisé sans conflits. C'est précisément ce qui explique en premier lieu la création du prix Mistral.

On rappellera tout d'abord que les pays d'oc ne constituent pas un ensemble cohérent, pas plus d'un point de vue géographique qu'historique ou humain. Plusieurs exemples le montrent de manière éloquente. Même si certains voudraient le faire croire en l'affirmant de manière péremptoire, le domaine d'oc est très composite. Il n'a jamais été uni et n'a jamais eu vocation à l'être. Il n'y a par exemple guère de rapports entre la Provence et la Gascogne³. En plus de la parenté linguistique, les seuls points communs des pays d'oc sont d'être entrés tour à tour dans le giron parisien. Ainsi constituent-ils les seules régions françaises dont les caractères communs se retrouvent aussi dans les autres pays du Sud - tuiles romanes, droit écrit, etc., alors que le reste du pays est moins latinisé et pour le moins étranger au monde méditerranéen. Les occitanistes revendiquent avec complaisance ces traits comme autant de « signes évidents de l'identité occitane ». On retrouvera pourtant les mêmes en Espagne, au

³ Dans son étude sur ce qu'il appelle les « Baroques occitans » parue en 1974 chez Aubanel, Robert Lafont lui-même reconnaît que les trois mouvements littéraires qui coexistaient dans les pays d'oc au XVII^e s. - Provence, Toulouse et Béarn - n'avaient aucun lien entre eux et étaient totalement indépendants les uns des autres !

Portugal ou en l'Italie sans que ces pays soient pour autant des pays d'oc !

Le Félibrige : un mouvement provençal

La réalité pluraliste des pays d'oc se vérifie lorsqu'on étudie la création du Félibrige proprement dit. Même si Mistral et ses amis ont pu faire allusion à des auteurs extérieurs à la Provence - en particulier à Jasmin - leur groupement n'est avant tout que provençal. Son histoire, sa symbolique, ou son recrutement l'attestent de manière claire. Que signifient donc les paroles de *La Coupo Santo* pour un Limousin ou un Béarnais ? Si elle touche à l'universel, l'œuvre de Mistral se réfère elle aussi avant tout à l'identité provençale stricto sensu. Cela est vrai autant d'un point de vue littéraire qu'idéologique, historique, voire même muséographique. On évoquera par exemple la plaque commémorative que Mistral fit apposer au bas de l'escalier du Museon Arlaten. Dédiée aux Rois d'Arles et aux Comtes de Provence de ses grandes dynasties - Bosonides, Catalans et Angevins - , cette dernière n'évoque pas les comtes de Toulouse ni encore moins les autres grands princes ou feudataires méridionaux.

« Panprovençalisme » de Mistral et du Félibrige

N'en déplaise à certains, il n'y a donc jamais eu chez Mistral une quelconque vision « panoccitane ». Bien au contraire, le Maillanais et le Félibrige ont plutôt eu des tendances que l'on peut qualifier de « panprovençales ». Ainsi ont-ils voulu tenter de diffuser dans tout le Midi les seuls traits identitaires de la Provence historique, linguistique, et en un mot culturelle. Même si cela nous paraît aujourd'hui discutable, une telle conduite est compréhensible si on la replace dans son contexte. Cela est d'autant plus vrai qu'elle ne fut jamais réellement revendiquée comme telle. Elle constituait plutôt la simple conséquence d'une évolution que subit le Félibrige lors de son extension. Au fur et à mesure que ce mouvement prit de l'importance, les écrivains des

régions situées à l'ouest du Rhône - ou du Vidourle - ne pouvaient qu'être attirés par l'exemple mistralien. Aussi se sont-ils contentés tout d'abord de s'intégrer au Félibrige provençal proprement dit. Une telle évolution a été facilitée par une autre réalité incontournable des parlers d'oc. Il existe bien plusieurs entités distinctes et très fortes au sein d'un vaste territoire méridional composite. Mais l'on ne passe de l'une à l'autre que peu à peu, grâce à des parlers romans qui ne se différencient que de manière progressive, au fur et à mesure que l'on s'éloigne d'un centre donné. Initiée dans le bas Languedoc rhodanien, très provençalisé et donc intermédiaire entre la Provence et le cœur du Languedoc, l'extension du Félibrige sur tous les pays d'oc s'est ainsi réalisée petit à petit alors que ce mouvement restait avant tout *provençal*. Sans plus évoquer la symbolique ou l'histoire de cette association proprement dite, on remarquera que les 3/4 de ses membres ont toujours été issus de la Provence. La même réalité se retrouve dans la composition du Consistoire, l'académie des majoraux. Et bien évidemment, le Capoulié est toujours Provençal. Mistral et ses amis trouvèrent facilement des arguments pour justifier a posteriori une telle hégémonie de leur terre natale. Au moyen âge, le terme de « Provence », héritière de l'antique *Provincia Romana*, pouvait désigner une bonne partie des pays d'Oc⁴. Il y a surtout ce que l'on peut bien appeler le « chauvinisme » de Mistral et de ses amis. Provençaux eux-mêmes, tous se plaisaient à croire que le Midi tout entier se verrait volontiers assimilés à une « Grande Provence » idéale allant des Alpes aux Pyrénées, et dans laquelle on parlerait la langue de Mireille, porterait le costume d'Arles, danserait la farandole au

⁴ Je dis à bel escient « une partie », car la Gascogne, l'Auvergne ou le Limousin n'ont que très rarement été qualifiés de « Provençaux ». A contrario, on remarquera aussi que seule la Provence stricto sensu n'a jamais reçu que la seule appellation identitaire de « Provence ». S'il faisait aussi partie de l'antique *Provincia Romana*, le Languedoc s'est vite vu attribué d'autres noms dès le haut moyen âge : Gothie, Septimanie, Comté de Toulouse, « *Occitania* », néologisme latin qui donna naissance à l'appellation de « *Languedoc* ».

son du tambourin tout en évoquant les mânes la Reine Jeanne⁵. Le témoignage de Marie Gasquet, publié dans son recueil de souvenirs *Gai Savoir*, est à cet égard révélateur. Il l'est d'autant plus que l'ouvrage en question a été rédigé à la fin des années 1930, c'est-à-dire à un moment où l'occitanisme n'avait que très peu touché la Provence proprement dite. Mistral aurait ainsi parlé à celle qu'il considérait comme sa filleule en Félibrige :

« ... Depuis, oh ! depuis, la Provence, simplement parce qu'elle a un beau nom ! continue de séduire. Quel mot doux, et bien fait pour désigner une terre de choix ! Que tu le prononces en latin : *Provincia*, en français : Provence, en provençal : *Prouvènço*, il est également caressant et sonore. Avoir un beau nom, quelle chance ! (...) Quel atout offert à la gloire ! Le mot *Provence* est l'un de ces mots fortunés. Remarque que les comtes de Toulouse ne se sont jamais fait appeler comte de Languedoc : comte de Provence avait vraiment une autre allure ! Dire « je suis Provençal » sonne mieux que « je suis Languedocien » (...). Il y a des mots de luxe dont on est quasi amoureux. Provence en était encore ces dernières années. Provence signifiait soleil, azur, bonne humeur. Un Périgourdin, un Catalan, un Auvergnat souriaient gentiment quand on les nommait Provençaux. »⁶.

⁵ Voir par exemple ces paroles de l'opéra *Mireille*, œuvre du librettiste Michel Carré mais bien dans cet esprit « panprovençaliste » mistralien : « *La farandole/ Joyeuse et folle/ Entraîne filles et garçons/ De Nîmes à Tarascon/ Et d'Arles au pays gascon* » (début de l'acte II).

⁶ Cf. Marie Gasquet.- *Gai Savoir*- Paris: Flammarion, 1941, p. 173 à 175.

Et Mistral d'ajouter à ces propos : « *De soi-disant savants sont en train d'y mettre bon ordre. Pour rendre à chacun son dû, ils ont tiré d'un grimoire le mot Occitanie et l'ont offert à Montpellier sur un plat d'or. Bien sûr, ça ne fait de mal à personne - et encore !.. Je constate seulement que le mot Occitanie n'a aucune réalité historique, pour la bonne raison qu'il ne s'est jamais rattaché à une notion de patrie, et qu'en fait de tradition dont il puisse se réclamer, on ne le rencontre qu'à l'état de barbarisme dans quelques actes notariés* ».

Pour Mistral, donc, « le » pays d'Oc par excellence - dont la Catalogne elle-même devait faire partie au début du Félibrige⁷ - c'était la Provence historique et identitaire. Et « la » langue d'Oc par excellence, le provençal littéraire rhodanien illustré par *Mirèio*. C'est ainsi que s'explique le titre du *Tresor dóu Felibrige*, que les occitanistes citent pour faire à nouveau de Mistral un « Occitan ». Ne leur en déplaise, il y est bien spécifié qu'il s'agit d'un « *dictionnaire provençal-français* », même s'il est précisé que le livre « *embrasse tous les dialectes de la langue d'Oc moderne* »⁸. La prééminence du provençal mistralien est ainsi bel est bien affirmée, tout comme elle l'est dans de nombreuses

⁷ On rappellera que Mistral a d'abord considéré le catalan comme un simple dialecte provençal. C'est dans ce contexte qu'il faut remettre ces vers de l'ode *I troubaire catalan* que les occitanistes ou leurs « compagnons de route » citent souvent pour « prouver » le « panoccitanisme » mistralien : « *Dis Aup i Pirenèu, e la man dis la man,/ Troubaire, aubouren dounc lou vièi parla rouman !/ Acò 's lou signe de famiho* ». Le terme des « Alpes aux Pyrénées » inclut de fait la zone catalane dans une « Grande Provence » mistralienne, et plus encore que la Gascogne ou l'Auvergne ! Cette hégémonie provençale est la cause qui explique le départ rapide des Catalans du mouvement félibréen. Si le catalan n'est assurément plus classé comme « provençal » ou « occitan », le Félibrige possède toujours une Maintenance de Catalogne, d'ailleurs plus symbolique que réelle. Reconnaître aujourd'hui l'existence « des » langues d'Oc ne serait qu'aller dans le sens de la même évolution, et cela au sein même du Félibrige. À moins que le fait de considérer le catalan comme une langue distincte ne soit là aussi vu comme une trahison de « l'esprit mistralien » original ...

⁸ Après avoir critiqué et dévalorisé Mistral, les occitanistes veulent récupérer le poète à leur profit en faisant de lui un « grand écrivain occitan ». Le fait que Mistral était pour « une » langue d'oc est ainsi présenté comme un argument en faveur de l'idéologie occitane. On voit bien que les positions mistraliennes doivent être replacées dans un contexte qui n'a rien à voir avec cette présentation fallacieuse. Pour être de véritables « mistraliens », les occitanistes devraient tous écrire, « des Alpes aux Pyrénées », en provençal rhodanien orthographié dans sa graphie historique et naturelle depuis 1855.

notices du dictionnaire. Mistral était toutefois suffisamment subtil pour laisser la porte ouverte à la conservation des dialectes et des autres identités régionales des pays d'Oc. Il a même encouragé ces dernières lorsque le besoin s'en faisait sentir. Mais quand des Languedociens comme Joseph Loubet, Léon Teissier ou Jules Boissière écrivaient en pur provençal rhodanien au même titre que le Dauphinois Pierre Devoluy, il ne les a pas découragés.

Parachèvement de l'idée panprovençaliste : la doctrine du « droit de chef d'œuvre »

Disant peut-être tout haut ce que le Maître lui-même pensait tout bas, les disciples du Maillanais développeront par la suite le panprovençalisme mistralien. Le premier grand théoricien de cette idéologie sera Pierre Devoluy, qui succéda à Félix Gras comme Capoulié en 1901. Le passage à la tête du Félibrige de celui que l'on appellera le « Capoulié de l'Action » sera à bien des égards une coupure dans l'histoire du mouvement félibréen. Coupure tout d'abord parce que Devoluy voudra transformer le Félibrige en un vaste mouvement populaire. Coupure aussi car l'échec de cette tentative de réforme, parachevée en 1909 par la démission de Devoluy, marque pour le Félibrige le début du déclin. À partir de cette époque, l'association ne fera plus l'unanimité autour d'elle, tant en Provence que dans les autres pays d'Oc. Jusqu'à cette date, tout intellectuel régionaliste provençal ou du Midi était en effet lié au Félibrige. Ainsi ce mouvement était-il fidèle au but de ses créateurs : être une sorte de vitrine présentant les œuvres et travaux de ses membres. À partir de 1909, ce sera de moins en moins le cas. Examinons par exemple la liste des écrivains provençaux de la fin du XIX^e siècle. Tous étaient majoraux, ou pour le moins félibres. Comparons ce fait avec le palmarès du Prix Mistral. On trouve dans ce dernier la quasi-totalité des écrivains provençaux de la seconde moitié du XX^e siècle. Mais dès les années 1960, les félibres - et les majoraux - y sont de moins en moins nombreux⁹. Un tel processus de désertion n'a fait

⁹ Il s'agit de Charles Galtier (récompensé en 1946 et élu majoral en 1952), Marie Mauron (récompensée en 1950 et élue en 1969), Joseph d'Arbaud

que s'aggraver dans les années 1990-2000. Aujourd'hui, la quasi totalité des derniers lauréats n'ont jamais été félibres ou ont quitté le mouvement depuis les années 1990¹⁰. Et le Félibrige est si pauvre en écrivains que son dernier Grand Lauréat des Jeux Floraux Septénaires, couronné en 2004 sur sollicitation du Capoulié lui-même, n'est pas félibre !

Parmi ceux qui quittent le Félibrige dès 1909, il y a le devoluiste Sully-André Peyre. Il s'agit du second grand théoricien du panprovençalisme, qui mettra au point de manière définitive la doctrine du « droit de chef d'œuvre » au moment même où elle était encore moins réalisable suite au décès de Mistral. De manière formelle le provençal y est ainsi considéré comme « la » langue d'Oc par excellence. Dans son livre *La Branco dis aucèu* dont nous reparlerons, et qui obtiendra le prix Mistral lors de sa deuxième attribution, Peyre exposera ses idées sur la prédominance du provençal sur les autres parlers d'oc. Afin d'illustrer brièvement les idées de Peyre, voici ce que ce dernier écrit au jeune Charles Galtier le 26 octobre 1941 :

« ... Es que se vai ensigna dins lis escolo lou picard, lou morvandiau, lou nourmand, etc. etc. ? Li dialeite d'o, au regard dóu mistralen o prouvençau de Mistral (coume diriéu emé l'Italian de Dante), soun gaire mai que ço que soun lou picard etc. au francés. E apela lou prouvençau « roudanian », es un pau coume s'apelavias lou francés lou « tourangeau ».

Réaction des Languedociens : création de l'occitanisme

(élu majoral en 1919, il reçut le prix à titre posthume en 1952), François Jouve (élu en 1931, et prix Mistral en 1954), Pierre Millet (prix Mistral en 1955, majoral en 1958), André Chamson (prix Mistral en 1956 et majoral en 1957), René Jouveau (majoral en 1943, prix Mistral en 1959), Marcel Bonnet (couronné en 1960, majoral en 1962), Jean-Pierre Tennevin (prix Mistral en 1965 et majoral en 1970), Pierre Rouquette (majoral en 1951, Prix Mistral en 1968), René Méjean (Prix Mistral en 1972, Majoral en 1979).

¹⁰ Depuis 1979, seuls deux lauréat du prix ont été élus majoraux : Bernard Giély, Prix Mistral et élu majoral la même année en 1988, et nous-même, élu majoral en 1999 et Prix Mistral en 1998.

Au nom du « droit de chef d'œuvre », Peyre aurait donc trouvé normal que l'on enseignât le provençal mistralien à des petits Landais ou à des petits Auvergnats comme s'il s'agissait de leur langue régionale. Dès la fin du XIX^e siècle et encore au XX^e selon Peyre, les pays d'oc étaient ainsi invités à se fondre sous la bannière linguistique et identitaire provençale. On s'en doute, un tel projet fut refusé avec vigueur, et de plus en plus au fur et à mesure que les mouvements régionalistes des autres pays d'oc affirmaient leurs identités respectives. Cela a entraîné des réactions hostiles à la Provence, et même radicalisées par rapport à cette dernière.

C'est de l'autre grande région identitaire d'oc, concurrente de la Provence depuis le moyen âge, que provient l'idéologie concurrente au « panprovençalisme » mistralien. Ce sera ce que l'on appelle « l'occitanisme ». Alors que les Provençaux ne revendiquaient leur hégémonie qu'avec des poèmes et des vœux pieux, les occitanistes vont forger une véritable idéologie conquérante, forte et dure. Prenant au mot les Provençaux, cette dernière ne retient des idées félibréennes et mistraliennes que ce qui l'arrange : l'unification littéraire, linguistique et identitaire des pays d'oc. Mais elle propose de réaliser cela non plus autour de la Provence, mais au bénéfice du seul Languedoc. Ainsi remplace-t-on le panprovençalisme par ce qui deviendra le « panoccitanisme ». De manière subtile pour ne pas mettre trop en avant le Languedoc, on valorise le nom archaïque et initial donné à ce dernier par les scribes médiévaux, le fameux terme d'« Occitanie ». S'appuyant sur l'étymologie du mot, on décide qu'il s'appliquera désormais à tous les pays d'oc - on fait même croire qu'il en a toujours été ainsi. Les tenants de ce nouveau courant élaborent aussi une graphie étymologique. Il s'agit d'un outil idéal pour mieux unifier les parlers d'oc grâce à un « occitan standard » à base de languedocien - voire de catalan ! - et destiné à devenir une sorte de « koinè » unifiant tout le Midi. Les occitanistes veulent enfin imposer un corpus identitaire unique réalisé à partir de l'histoire languedocienne, et dans lequel devront se reconnaître tous les pays d'oc : croisade albigeoise,

catharisme, comtes de Toulouse, drapeau à croix languedocienne, hymne languedocien. Les initiateurs de l'idéologie panoccitane ont tout d'abord été les Languedociens Antonin Perbosc (1861-1944) et Proper Estieu (1860-1939), suivis par le compatriote Louis Alibert (1884-1959), condamné pour collaboration à la Libération. On doit aussi évoquer l'idéologie fascisante d'un François Fontan, personnage toujours revendiqué comme l'un des « Pères de l'Occitanie », et fondateur du groupusculaire Parti Nationaliste Occitan. Inutile de préciser que tous ces aspects gênants sont soigneusement gommés de l'historiographie panoccitaniste officielle. Bien au contraire, cette dernière affirme que tout provençaliste qui se respecte ne peut être que « réactionnaire » voire « d'extrême droite ». À l'opposé de « l'ouverture » et du « progressisme » autoproclamés des occitanistes ...

On a souvent opposé occitanisme et Félibrige, surtout en Provence. Il s'agit d'une grossière erreur¹¹. L'occitanisme est avant tout un phénomène d'origine purement félibréenne. Il a été créé au sein de ce mouvement, en réaction à la prédominance qu'y exerçaient les Provençaux. Ses deux fondateurs sont tous deux des majoraux - Perbosc l'a été dès 1892, et Estieu en 1900. Correspondant mieux à son identité régionale que le provençalisme, l'occitanisme s'est néanmoins peu à peu développé dans le Félibrige languedocien, au point d'en prendre la tête à partir des années 1945. Peu attirés par une identité trop provençale au fur et à mesure que le souvenir de Mistral s'estompait¹², les écrivains languedociens se sont vite ralliés à l'occitanisme quitte à sortir ensuite du Félibrige proprement dit. Dès le début, l'idéologie occitaniste ne cacha pas son ambition de revendiquer à son tour la Provence, appelée à se fondre dans la

¹¹ Cette idée reçue vient du fait qu'en Provence, c'est en réaction au Félibrige qu'un petit nombre de jeunes s'est rallié à l'occitanisme dans les années 1950.

¹² Voir par exemple l'œuvre révélatrice du Rouergat Jean Boudou. *La Santa Estella dau Centenàri* dans laquelle il décrit les fêtes commémorant le centième anniversaire du Félibrige. On y voit bien que les rites félibréens lui sont complètement étrangers.

nouvelle « Grande Occitanie ». Les Provençaux et Mistral lui-même avaient parlé de « langue d'oc unique » ? On la leur fournissait sur un plateau, pavoisée de croix occitanes et habillée d'une graphie étymologique et archaïsante que Sully-André Peyre n'hésita pas à surnommer le « Gai Sabir ». Si l'occitanisme prend aujourd'hui une importance non négligeable en Provence - grâce à l'appui objectif du Félibrige, de plus en plus gagné par cette idéologie - ce processus a commencé à voir le jour dès les années 1950.

Le Prix Mistral : un outil anti-occitan

C'est dans un tel contexte qu'il faut mettre la création du Prix Mistral. Ce n'est pas un hasard si ce dernier date précisément de la période au cours de laquelle l'occitanisme commence à devenir prédominant au sein du Félibrige, étant désormais majoritaire dans la zone languedocienne du mouvement. La seule grande distinction littéraire d'oc avant le Prix Mistral était le Grand Prix des Jeux Floraux Septénaires du Félibrige. À titre d'exemple révélateur, on remarquera que ce prix est attribué dès 1948 à un écrivain languedocien, Henri Mouly, qui rallie tout le Rouergue à l'occitanisme dès les années 1950 - il sera élu majoral en 1949. Les escarmouches entre provençalistes et occitanistes se poursuivront par la suite de manière récurrente dans un Félibrige de plus en plus affaibli par ces querelles¹³. Les partisans de l'occitanisme parviendront peu à peu à diriger toutes les Mainténances à l'ouest du Rhône à partir de leur bastion languedocien. Phase terminale de ce processus, ils en arrivent même aujourd'hui à s'attaquer à la Provence elle-même et à la direction du mouvement félibréen. Cela est facilité par la théorie fallacieuse de « l'unité de la langue d'Oc » et d'une prétendue « fidélité à Mistral ». Cet alibi commode permet de propager la graphie occitane en Provence, première étape vers l'occitanisation totale de l'ancien comté. Toute cette évolution avait été pressentie

¹³ Voir par exemple la triste affaire de *L'Armana Prouvençau* qui fit s'entredéchirer les félibres provençaux dans les années 1950 au moment même où les occitanistes prenaient pied en Provence.

par certains provençalistes et mistraliens dès les années 1945. C'est précisément cela qui les amena à créer le prix Mistral.

RAPPELS BIOGRAPHIQUES

Pierre Julian - Le grand artisan de la fondation du Prix Mistral est Pierre Julian. Né au Thor en 1896, ce dernier était magistrat. Il termina sa carrière comme président du tribunal civil de Clermont-Ferrand. Auteur de nombreux ouvrages consacrés à la culture provençale¹⁴, Julian était aussi membre du Comité du *Museon Arlaten*. Sa place y était si estimée qu'il succéda à Madame Mistral à la tête de l'institution. On verra que c'est dès sa nomination à ce poste qu'il créera le Prix Mistral. Élu majoral du Félibrige en 1953, c'est-à-dire en pleine crise occitane au sein de ce mouvement, Julian sera enfin à l'origine d'un Comité de Défense Mistralienne fondé en 1954. Il s'agissait alors de répondre aux attaques occitanistes et en particulier à la publication du livre de Robert Lafont *Mistral ou l'Illusion*, paru la même année. Pierre Julian est décédé le 20 octobre 1957.

Sully-André Peyre - Dès les débuts du Prix, Pierre Julian travaillera en étroite collaboration avec Sully-André Peyre. Il s'agit d'un personnage attachant dont l'œuvre et le souvenir mériteraient une plus grande place dans le grand public face aux grands noms que sont Mistral, d'Arbaud ou Delavouët. Né au Caylar en 1890, Peyre était issu d'une vieille et grande famille protestante d'origine Baussenque et établie à Mouriès. C'est dans les Alpilles qu'il vécut son enfance, avant de suivre sa mère dans le Gard d'où cette dernière était originaire. Intéressé par la littérature provençale dès son plus jeune âge, Peyre y consacra sa vie, tout en composant aussi des poèmes en français et en anglais,

¹⁴ On citera son *Anthologie du Félibrige provençal* publiée en 1921 chez Delagrave en collaboration avec Pierre Fontan, ou ses travaux d'éditeur intellectuel des œuvres d'Anselme Mathieu et de Jean-Henri Fabre.

signe d'une grande ouverture¹⁵. Dès 1921, Peyre fait paraître *Marsyas*, revue poétique et littéraire dans laquelle il fera connaître ses idées, et où il fera la promotion de la jeune poésie provençale. Son importance sera si grande que l'on parlera même d'une « école de *Marsyas* », même si Peyre lui-même ainsi que ses jeunes amis poètes refuseront ce terme.

CRÉATION DU PRIX MISTRAL ET CONSTITUTION DU JURY

Dans les milieux littéraires provençaux, on a beaucoup dit que Peyre était le « deux ex machina » du Prix Mistral. Celui que l'on surnommait « l'ermite de Mûrevignes » est soupçonné d'avoir toujours « tiré les ficelles » d'un jury qu'il aurait créé à sa convenance. Si l'on en croit les partisans de cette idée, Pierre Julian n'aurait en fait été qu'un prête-nom et une sorte de paravent. L'examen des documents que nous avons consultés infirment de manière catégorique et définitive une telle hypothèse.

Une initiative de Pierre Julian

Le véritable créateur du Prix est bel et bien Pierre Julian. Le document suivant, conservé à la BM de Nîmes, le prouve de manière incontestable. De Riom où il est alors en fonction, Pierre Julian écrit ceci à Sully-André Peyre le 5 mai 1946 :

« ... Vos oreilles ne vous ont-elles pas sifflé ces temps-ci ?

Il a été beaucoup parlé de vous au museon où je suis descendu présider une réunion importante du Comité d'organisation. Car apprenez-le si vous ne le savez, j'ai succédé au maître et à sa veuve à la tête de l'incomparable maison qui est le légataire de la moitié de la propriété littéraire du Maillanais. Avec Frédéric Mistral neveu que j'ai fait entrer au Comité pour y perpétuer le nom de Mistral et qui représente, lui, l'hoirie, héritière naturelle de la deuxième moitié des droits par nullité du legs fait au félibrige (nullité due au fait qu'à la mort du poète le Félibrige n'était pas une personne morale)

¹⁵ Il maîtrisait cette langue pour avoir travaillé durant toute sa vie professionnelle à Vergèze aux eaux Perrier, qui appartenaient alors à des Anglais.

j'administre cette propriété littéraire, grosse affaire, mais passionnante. La collaboration est sympathique et tombe ad majorem poetæ. À ce titre, je crée avec mes amis du Comité, Gilles¹⁶, M^e Tramier¹⁷, Férigoule¹⁸, Fernand Benoît¹⁹ et Mistral Neveu²⁰ le Prix Frédéric Mistral du Museon Arlaten, destiné à récompenser chaque année l'œuvre inédite de langue rhodanienne qui sera couronné par ce jury. D'autorité, nous adjoignons au jury Marius Jouveau²¹. Acceptez-vous d'en faire partie aussi (Julian, Mistral, Benoît, Tramier, Gilles, Jouveau).

Le prix variera selon les disponibilités du Museon chaque année. Pour 1946-47, il est de dix mille francs. C'est moi qui ai eu cette idée pour attirer au rhodanien les générations nouvelles trop enclines à suivre les appels de l'entreprise de démolition mistraliennes qu'est au vrai le Félibrige-consistoire, à part quelques fidèles. De la sorte, la volonté du poète sera respectée ... Et ce n'est pas le vrai Félibrige de Mistral, le culte de la langue de Mirèio ? »²².

Le Félibrige, et plus particulièrement le Consistoire, subissaient dès cette époque l'influence de plus en plus grande des

¹⁶ Jacques Gilles (1884-1962), Arlésien et président de *L'Escolo Mistralenco*, élu majoral en 1942.

¹⁷ Maître Élie Tramier, avocat et administrateur de la propriété littéraire de Mistral.

¹⁸ Né en 1863, Claude-André Férigoule était le dernier membre du Comité nommé par Mistral encore vivant. Sculpteur, c'est lui qui réalisa les dioramas du *Museon*. Il est mort quelques mois après cette lettre, le 6 août 1946.

¹⁹ Conservateur de la bibliothèque d'Arles et du *Museon Arlaten* avant la guerre et nommé par la suite au Musée Borély, Fernand Benoît (1892-1969) était aussi archéologue. En ce qui concerne notre sujet, il est surtout connu pour son magistral ouvrage *La Provence et le Comtat Venaissin*, paru en 1949 et réédité en 1978 chez Aubanel (Avignon).

²⁰ Frédéric Mistral neveu (1894-1968), majoral en 1934 et capoulié du Félibrige de 1941 à 1956.

²¹ Marius Jouveau (1878-1949), majoral en 1913 et Capoulié de 1922 à 1941.

²² B.M. de Nîmes, Ms 828/29.

occitanistes²³. C'est cette raison qu'évoque donc Julian pour justifier la création de son nouveau prix.

Le refus de Peyre

Sully-André Peyre, toutefois, refuse l'offre faite par son correspondant. Cela fait réagir ainsi Julian dans une réponse rédigée le 3 juin 1946 :

« Mon cher ami,

J'ai au moins votre réponse - après votre télégramme. Je ne vous cacherai pas que je suis bien déçu de votre refus. Mistral et moi-même tenions beaucoup à vous avoir - à cause de votre forte personnalité et de votre sens poétique hors de pair. Le Prix Mistral du Museon Arlaten, argent de Mistral, laissé par Mistral pour les buts mistraliens, ne peut être distribué que par les gens de la maison. D'où la nécessité désignée ou morale pour moi de garder au prix un aspect Museon au premier chef.

Mais à côté de cet esprit Museon où le précaire figure sans pouvoir obtenir majorité, je tenais et tiens à avoir deux personnalités indiscutables et par leurs compétences et par leur intelligence et leur dévouement à la langue de Mirèio. C'est à vous que j'ai songé en premier lieu. Vous possédez ces qualités - si rares en Provence.

Je ne chercherai pas à vous faire revenir sur votre décision vous assurant qu'il n'y a pas à craindre des fautes de goût avec Mistral, Tramier, Benoît et moi. Cela fait un bloc de quatre. Vous auriez fait le cinquième. Sans compter, je crois, Jouveau moins prisonnier des conventions et des convenances dont vous parlez. Il n'y a qu'un argument qui me paraît sérieux : c'est que vous avez Marsyas, un groupe de poètes que je voudrais bien voir concourir et sans doute eussiez-vous été gêné pour donner votre avis (...).

Il s'agit d'un prix destiné à perpétuer l'usage de la graphie de Mirèio, et récompenser le poète ou le prosateur qui usera de la

²³ Dans une note dactylographiée envoyée à Galtier en 1953, Peyre dénombre 27 majoraux qu'il qualifie de « mistraliens », 12 occitanistes, et sept « douteux ». Sans même parler d'un jugement de valeur sur les actuels majoraux, que dirait Peyre s'il voyait la composition actuelle du Consistoire !

langue de Mistral, d'Aubanel, de Roumanille et de Charloun. Pour 1946, le prix sera de 10 000 F. date ultime d'envoi des ms. (sic) au Museon Arlaten, 1^{er} septembre 1946. C'est contre l'Occitanie que j'agis en créant ce prix. Quel dommage que vous ne soyez pas des nôtres, n'en parlons plus ...

PS. Soyez assuré que le Museon Arlaten ne récompensera pas de rimailleries imbéciles. Le prix sera réservé lorsque la pâture ne dépassera pas le niveau souhaité indispensable ».

Le refus de Peyre inquiète par ailleurs beaucoup les jeunes poètes provençaux qu'il commençait de publier dans *Marsyas*. Tous ambitionnaient en effet de recevoir le prix Mistral et comptaient sur le soutien de leur mentor. Ainsi, Charles Galtier écrit-il à Peyre, le 29 juillet 1946 :

« ... Calendau²⁴ e Delavouët²⁵ m'an parla dóu pres dóu Museon. Parèis qu'avès refusa de faire partido dóu « jury ». Es grandamen dóumage. Aurié ansin pouscu faire agué aquéu pres à Reboul²⁶ o à l'un de nàutri tres, e aurian publica lou libre is edicioun Marsyas. Liogo d'acò vai èstre quaucun dóu calibre d'Ougèni Martin²⁷ que l'aura. Es ansin qu'aquéu pres qu'aurié pouscu èstre un Goncourt prouvençau, sara, i'a de chanço, qu'un jo flourau – coumprene pas vòsti resoun... »²⁸.

Quelque temps plus tard, le 15 août 1946 Galtier insiste encore. Faisant allusion au projet de publier son recueil poétique *La Dicho dóu Caraco*, il ajoute :

²⁴ Jan-Calendau Vianès (1913-1990), poète provençal.

²⁵ Max-Philippe Delavouët (1920-1990), poète provençal.

²⁶ Georges Reboul (1901-1993), poète marseillais, le premier encouragé par Peyre et connu pour son caractère provocateur. Il se rallia par la suite à l'occitanisme, même si son faire-part de décès, rédigé en provençal, portait la seule mention de « Pouèto prouvençau ».

²⁷ Eugène Martin (1907-1983), poète paysan originaire de Drôme.

²⁸ B.M. Nîmes, Ms 828/21.

« ... Es marrit d'èstre paure e d'agué tout à faire ! Li 10 000 F dóu museon aurién bèn ajuda. Voste refus erias toujours à tèms de (pas) lou douna en pas baïant vosto vouès à-n-un Trouette-Valadon o autre rimejaire, e voste avejaire aurié segur influença vòsti coulègo. Tant pis. Es verai que crese pas aquéli jurado bèn sensiblo à de trobo de Reboul, Calendau, Delavouët o miéuno ... ».

On voit donc que pour les jeunes poètes, la participation de Peyre au jury du Prix Mistral était un gage de sérieux. Il en était de même pour Pierre Julian qui regrettait encore le refus signifié par le responsable de *Marsyas*. Galtier s'en fait lui-même l'écho dans une lettre écrite à Peyre le 15 septembre 1946 :

« ...Lou 8, siéu ana à Maiano. I'avié forço mounde. En Julian qu'ai vist, es esta, a di, persounalamen pertouca de voste refus de faire partido de la jurado dóu Pres Mistral. Vous racountarai miés acò ... ».

LES DEUX PREMIERS LAURÉATS

Charles Galtier premier lauréat

Le choix du premier lauréat ne semble pourtant n'avoir posé aucun problème. Il s'agit assurément de Charles Galtier. Même s'il ne fait pas partie du jury, Julian fait des confidences à Peyre quant aux délibérations. Voici par exemple un extrait de sa lettre du 28 décembre 1946 :

« À l'unanimité, le premier Prix Mistral a été décerné ces jours-ci à Charles Galtier. J'ai fait une expérience : les manuscrits ont été lus en premier lieu par Jacques Gilles. Il a le premier fourni des notes sur les dix concurrents. Gilles a supérieurement noté l'envoi Galtier et fourni sur sa valeur de judicieuses remarques. Marius Jouveau a fait de même. L'unanimité a été parfaite entre les sept juges et sur tous les candidats, dont trois se distinguent nettement. Tout ceci pour vous assurer que le jury, composé de modestes mistraliens du nombre desquels je n'ai pas la prétention d'émerger, saura malgré tout discerner, sans bêtises ni parti pris, de quel côté souffle la poésie. Nous avons eu un réel plaisir à couronner Charles

Galtier. L'argent du poète sera bien placé dans ses mains. La création de ce prix Mistral sera la fierté de mon administration du museon ».

Ce qui fait répondre à Peyre le 17 janvier suivant la missive que voici :

« Je n'ai jamais douté de votre jugement ni de celui de Mistral neveu. Je suis heureux que les autres membres du jury vous aient suivi et que Jacques Gilles se soit révélé si compréhensif pour Charles Galtier. Je ne m'y attendais pas, car il avait tenu à Max-Philippe Delavouët, sur la poésie, des propos peu encourageants. Je suppose qu'il s'agissait surtout d'une taquinerie de sa part. Je suis heureux pour mon ami Charles Galtier, mais voyez combien j'aurais été gêné si j'avais fait partie du jury, puisque le prix va à l'un des poètes de Marsyas. J'aurais eu l'air d'être juge et partie ... ».

Réactions félibréennes et occitanistes

Les milieux félibréens, dans lesquels les occitanistes avaient désormais une influence de plus en plus grande, ne pouvaient que réagir de façon mitigée à la création du Prix Mistral. René Jouveau s'en fait l'écho ainsi dans son *Histoire du Félibrige* :

« À vrai dire, ce prix ne sera pas bien accueilli par tout le monde. La clause qui en ferme l'accès aux autres dialectes que celui écrit par Mistral, paraîtra antifélibréenne à des félibres comme Pierre Azéma qui prit la défense des dialectes dans *Fe*. Son article était d'ailleurs la réponse à un article de M.-P. Delavouët paru dans le N° 251 de *Marsyas*, grand pourfendeur des dialectes qui n'étaient pas celui de Mistral. Azéma concluait son article: « lou tèms di « coulouniò » a passa »²⁹.

La création du Prix Mistral était en effet vue par ses détracteurs comme une nouvelle application de la théorie du « droit de chef

²⁹ René Jouveau, *Histoire du Félibrige*, Aix-en-Provence, chez l'auteur, t. IV, p. 70.

d'œuvre », voulant imposer le seul provençal mistralien à tous les pays d'Oc. Il faut bien avouer que leurs griefs étaient bel et bien fondés. Si le prix était fermé aux autres dialectes - sans même parler de la graphie - ce n'est pas parce qu'il s'agissait d'un prix « provençal » au sens identitaire du terme comme c'est de fait le cas aujourd'hui. Ses fondateurs considéraient plus que jamais le provençal mistralien comme « la » seule langue d'oc par excellence. Même si cela n'a jamais eu lieu - et pour cause ! - on peut penser que Julian et Peyre auraient été ravis de couronner un écrivain languedocien, gascon ou limousin pour peu qu'il écrivît en pur provençal mistralien³⁰. Ainsi peut-on mieux comprendre l'attitude du Languedocien Pierre Azéma. S'il écrivait encore en graphie mistralienne, il finira d'ailleurs très vite par se rallier à l'occitanisme, plus proche de son identité d'origine³¹. Mais même certains dignitaires provençaux du Félibrige, par exemple Marcelle Drutel³², critiquèrent toujours le Prix Mistral considéré par eux comme « anti félibréen ». Les occitanistes et leurs proches ne purent qu'être renforcés dans leur méfiance vis-à-vis du prix quand ils connurent le nom de son second lauréat. Après Galtier, il s'agissait en effet de Sully-André Peyre lui-même. Le poète s'était porté candidat pour son essai *La Branco dis Aucèu* qu'il définit ainsi à Julian avant même qu'il n'eût envisagé de postuler au prix :

« ... Il est (...) de plus en plus urgent d'asséner ce document massue sur les occitans, qui deviennent de plus en plus outrecuidants et insultants pour Mistral et qui, ayant des moyens de

³⁰ Les seuls cas de non Provençaux couronnés par le Prix sont ceux d'André Chamson et de René Méjean. Mais ils sont issus du Gard rhodanien ou des Cévennes, territoires proches de la Provence et très influencés par elle.

³¹ Azéma sera même président de l'I.E.O. entre 1957 et 1959 ...

³² Auteur de nombreux recueils de poèmes, dont *Li Desiranço* qui firent scandale en 1934, Marcelle Drutel (1897-1985) fut élue majorale en 1950 au siège de d'Arbaud. Elle partagea la dernière partie de sa vie avec le majoral occitaniste Pierre Miremont (1901-1979).

propagande qui manquent au Félibrige (et entre nous, parmi toutes leurs aberrations, une culture et un élan qui manquent à beaucoup trop de félibres), causent beaucoup de confusion dans les esprits »³³.

Il n'est dès lors pas étonnant que les occitanistes et leurs « compagnons de route » aient essayé de réagir à la création du Prix Mistral, et tout particulièrement dans le domaine provençal stricto sensu qu'ils commençaient à revendiquer. Ainsi tentèrent-ils de créer une distinction littéraire concurrente et parallèle, en fondant à Avignon un éphémère Prix Aubanel à l'occasion centenaire du Félibrige. Assurément, ce prix était « ouvert aux deux graphies », une telle prise de position étant dès cette époque en Provence un ralliement camouflé aux thèses occitanes. Récupérant à leur profit la brouille qui avait jadis éloigné Aubanel et Roumanille, les occitanistes faisaient ainsi alliance avec les héritiers du poète avignonnais qui acceptaient de voir les œuvres d'Aubanel traduites en graphie occitane³⁴. Et l'on put lire dans *Le Provençal* de cette époque, sous la plume L.-G. Gros : « *Son petit-fils et ses admirateurs assurent à T. Aubanel une éclatante revanche* »³⁵.

Sully-André Peyre deuxième lauréat

Quoi qu'il en soit, Pierre Julian avait réagit lorsqu'il apprit que Peyre acceptait de se porter candidat au prix Mistral :

³³ Lettre du 17 janvier 1947 déjà citée.

³⁴ Cf. la brochure *Hommage à Théodore Aubanel, Avignon 30 mai 1954*.- Avignon, Aubanel, 1954. On y trouve les textes des discours prononcés à cette occasion, parmi lesquels figure la fine fleur de l'occitanisme et de leurs « compagnons de route » provençaux.

³⁵ Une telle saillie et les événements auxquels cette dernière se rapporte paraissent aujourd'hui savoureux. L'étude de Claude Julian sur la genèse du Félibrige et de la graphie mistralienne publiée récemment prouve bien qu'Aubanel était l'un des adversaires les plus résolus d'une graphie étymologique appliquée au provençal ! (Cf. C. Julian - *Genèse littéraire de Font-Ségugne* - Pernes : MG imprimerie, 2004).

« ... Vous avez bien fait d'envoyer votre manuscrit. Vous avez à cette heure la voix de Fernand Benoît, Tramier et la mienne. Vous ferez l'unanimité. Le deuxième Prix Mistral frappera haut et fort. Je verrai mes collègues du jury avant la rentrée, de façon à nous fixer définitivement le plus tôt possible mais vous l'êtes déjà. Au reste, on sait que vous êtes candidat, et j'ai idée qu'on s'abstient d'envoyer quoi que ce soit en compétition. Je hausse les épaules aux (...) au sujet de l'exclusion par le Prix Mistral des autres dialectes et graphies (...). C'est René Jouveau qui m'en a parlé (...). J'ai d'autres chats à fouetter ... ».

Daté du 4 août 1947, ce document montre bien que S.-A. Peyre n'est pas pour Julian un candidat ordinaire. Il n'hésite pas à enfreindre la confidentialité du jury pour lui dire qui votera pour lui. Peyre aura d'ailleurs le prix à l'unanimité.

LA PÉRENNISATION DU PRIX

Attribué deux fois, il restait à pérenniser le prix Mistral en constituant un palmarès digne de ses deux premiers lauréats. C'est ce à quoi travailleront désormais Pierre Julian et Sully-André Peyre.

La collaboration Peyre/Julian

Il ne faudrait pas croire toutefois que Sully-André Peyre avait la haute main sur un jury auquel il pouvait dicter ses lois. L'obtention du prix suivant en donne une bonne preuve. Certes, Peyre ne se prive pas de donner son avis. La lettre qu'il écrit à Julian le 19 mai 1948 le montre de manière évidente :

« Quant au Prix Mistral 1948, je vois qu'il doit revenir à une œuvre de poésie, quatre excellents candidats : Jòrgi Reboul a un recueil tout prêt (Lindau), Jean-Calendal Vianès, qui doit aussi pouvoir réunir un recueil, Max-Philippe Delavouët, qui a déjà

matière de plusieurs recueils, Émile Bonnel, qui doit avoir la matière au moins pour une plaquette. Je crois comprendre par certaines rumeurs qui sont venues jusqu'à moi que Reboul, à cause de ses sottises d'enfant terrible, aurait contre lui Marius Jouveau et Jacques Gilles, qui seraient assez mesquins pour ne pas voir le mérite de l'œuvre, à cause des défauts de l'auteur. Je ne sais s'ils seraient capables d'en trouver avec eux deux ou trois autres membres, et je ne sais pas non plus si la composition du jury est la même que l'an dernier. Il paraîtrait que la candidature d'Émile Bonnel serait patronnée par Marius Jouveau, à tel point que Delavouët qui aurait volontiers tenté sa chance, quitte à partager le prix ex-æquo avec Jean-Calendal Vianès, se retirerait pour ne pas handicaper Bonnel qui est aussi son ami. Je trouve cet effacement absurde, et absurde, et quoique tous les quatre soient mes amis, je crois pouvoir parler impartialement. À talent égal, le prix reviendrait certainement à Reboul par droit d'aînesse, et quand je dis droit d'aînesse je pense non seulement à l'âge, mais je pense surtout au précurseur qu'a été Jòrgi Reboul, il y a une douzaine d'année pour ouvrir un chemin à la poésie. Bonnel commence à peine et il y a encore assez de déchet dans son œuvre, mais il nous a surpris, il y a un an environ, par des œuvres remarquables, notamment sa Prière de Noël parue dans Marsyas. Il m'a apporté l'autre jour quelques nouveaux poèmes que je trouve également très beaux. Il a passé chez nous, en compagnie de Reboul, deux jours de Pentecôte, et je n'ai pas caché ni à l'un ni à l'autre que je voyais très bien les quatre candidats ci-dessus se mettre sur les rangs. En fait, Delavouët m'avait demandé de ne rien faire contre la candidature plus ou moins exclusive de Bonnel, mais je ne veux pas tenir compte de cette demande, car j'estime que, des quatre candidats, c'est Bonnel qui a le moindre bagage, et qu'il devrait attendre, et si Reboul n'est pas possible, à cause de l'esprit mesquin de deux ou trois membres du jury, le prix ex-æquo à Jean-Calendal Vianès et à Max-Philippe Delavouët serait la meilleure solution. De toute façon, il faudrait que le prix ne soit pas indigne des deux précédents (toute fausse modestie écartée !) et montre au jury des Jeux Floraux septénaires que le Prix Mistral n'a que faire des médiocres. Personnellement, si j'étais membre du jury (ce dont Dieu me garde !) je voterais pour Reboul, où à défaut, pour Calendal et Delavouët. Bonnel pourrait alors être lauréat en 1949 ou 1950. Bien entendu, tout ce que je vous dis doit rester entre nous, car j'ai de

l'amitié pour tous les quatre, et je ne voudrais pas que Bonnel interprète mon avis pour de l'animosité ou un défaut d'admiration pour lui, et que Delavouët m'en veuille d'être intervenu alors qu'il m'a demandé de ne pas bouger. Mon seul souci, c'est de voir le Prix Mistral se maintenir, et de voir ce prix attribué d'une façon à la fois équitable et non prématurée ... ».

Le 2 juin 1948, Julian répond sans aucune équivoque :

« Le prix Mistral 1948 ? Mais je ne connais aucune candidature. J'ai lu avec attention vos suggestions, mais à part le premier - qui est en effet impossible - les autres, surtout Bonnel » (les deux derniers mots rajoutés entre les deux lignes), « me paraissent jeunes ... Quant à leurs œuvres j'entends qu'ils n'ont pas assez produit. Mais croyez que je suis tout disposé pour Delavouët (...). Quant à partager le prix, le règlement ne le prévoit pas et je n'y incite guère. Cela aurait l'air d'un palmarès bien félibréen. Je vais surveiller les candidatures. On m'avait annoncé celle de Brice Peyre, professeur agrégé ... ».

Tout en persistant à défendre Reboul, Peyre n'insiste pas outre mesure pour ce dernier. Dans sa lettre du 15 juillet suivant, il préfère appuyer ses autres poulains :

« En ce qui concerne le prix Mistral 1948, ne pensez-vous pas que la question d'âge est secondaire, la question primordiale étant celle de la valeur de l'œuvre ? Georges Reboul n'avait que trente ans lorsque j'ai publié son premier recueil qui apportait vraiment quelque chose de nouveau à la poésie provençale. Galtier qui a été le premier lauréat, est encore jeune, et Jean-Calendal Vianès et Max-Philippe Delavouët, qui le sont aussi, ont déjà donné des œuvres dignes d'être mises à côté de celles de Georges Reboul et de Galtier. Puisque Reboul est impossible pour des raisons extralittéraires, certains membres du jury étant sans doute rancuniers ou ne voulant pas distinguer entre l'agité et le poète, et Émile Bonnel ayant encore un bagage trop mince, chose que l'on peut aussi dire, à la rigueur, de Jean-Calendal Vianès, Delavouët me paraît être le meilleur candidat, puisque, me dites-vous, et je comprends, il ne peut être question de partager le prix entre lui et Calendal Vianès ».

Deux jours plus tard, le 17 juillet, Julian répond :

« ... rien ne s'oppose à ce que Delavouët fasse acte de candidature » ... (aucun engagement n'a été pris vis-à-vis de Brice Peyre, un Vauclusien recommandé par Tramier). Si Delavouët échouait, cela ne serait qu'un retard, car j'estime qu'il est digne du prix. J'espère bien que Louis Bayle sera primé aussi pour la prose l'an prochain. En somme, je vois dans Vianès, Delavouët, Bayle de futurs prix à échéance prochaine ou plus lointaine. Même pour Georges Reboul - qui peut-être finira par renoncer à ces coups d'arbalète qui pour l'instant indisposent contre lui la moitié au moins du jury ».

Le 7 août, Peyre écrit à Julian ceci :

« Voulez-vous me dire quelle est la date extrême fixée pour l'envoi des manuscrits pour le Prix Mistral ? Je tâcherai de convaincre Delavouët qui doit se présenter cette année, puisque le prix 1948 doit revenir à un poète ; et si tous les membres du jury ne se laissent pas influencés par d'autres considérations que la beauté de l'œuvre il me semble, de tous les candidats positifs que je connais, que c'est Delavouët qui devrait l'emporter. Je sais par ailleurs qu'il est affreusement susceptible et qu'il ne s'inclinera que devant un poète au moins égal à lui. Tout cela est bien délicat. Je vous ai donné mes raisons personnelles en faveur de Delavouët et je ne saurais insister. Je vois très bien ensuite les années suivantes le prix de prose à Louis Bayle et ensuite le prix de poésie à Vianès, Bonnel et Reboul, tout en regrettant que celui-ci ne puisse rien espérer pour cette année à cause de ses habitudes extravagantes, que je suis le premier à déplorer et au sujet duquel je ne manquerai jamais une occasion de lui exprimer ma réprobation ».

Deux dernières lettres prouvent bien l'étroite collaboration existant entre Peyre et Julian. Le premier est le « recruteur » - on dirait aujourd'hui une sorte de « chasseur de tête ». Le second est le président d'un jury qui sait aller frapper à la bonne porte pour avoir de bons candidats. Mais le choix ultime et définitif

n'appartient qu'à lui seul ainsi qu'à ses collègues. Pierre Julian écrit ceci à S.-A. Peyre le octobre 1948 :

« ...J'ai demandé à Jacques Gilles - que je n'ai pu voir avant de repartir - les envois pour le Prix Mistral. Car je n'ai rien, je n'ai rien lu, rien vu encore. Si Delavouët a envoyé son manuscrit, il est probable qu'il sera mon candidat. La faute que j'ai commise de ne pas prendre en mai le prix dès le printemps handicaperait mon effort en sa faveur, car je suis seul, ou plutôt je pressens que mes collègues ont déjà leurs candidats. Les intrigues sont inévitables. J'essayerai de mettre ordre à tout cela. Si Delavouët n'a pas envoyé son manuscrit dans les délais, on préparera son prix pour l'avenir en s'y prenant à temps, vous, moi et lui ... ».

Peyre répondra ceci à Julian.

« Pour le Prix Mistral, Delavouët y a renoncé pour cette année. Il a tellement entendu dire que notre ami Émile Bonnel était le grand favori qu'il n'a pas voulu aller sur ses brisées et aussi risquer un échec. Je tâcherai de le décider suffisamment à l'avance pour l'année prochaine. Il est regrettable que certains membres du jury ne soient pas assez discrets sur leurs préférences, car si rien n'avait transpiré, Delavouët se serait peut-être mis sur les rangs, et la supériorité de son œuvre, comme qualité et aussi comme quantité, vous aurait sans doute permis d'emporter la majorité, sinon l'unanimité en sa faveur. Quant à Bayle, je sais que c'est de la prose qu'il présente ; mais je ne connais pas le manuscrit. Bayle a fait un grand effort en faveur de la prose provençale, domaine jusqu'ici moins fécond que le domaine de la poésie et qui aurait besoin d'être encouragé. Il apporte aussi quelque chose de nouveau, si j'en juge par d'autres manuscrits qu'il m'a remis et sans doute serait-il bon qu'il soit aussi encouragé ».

D'une manière qui peut à elle seule résumer l'histoire des premiers temps du Prix Mistral, Peyre conclut ainsi :

« Je suis heureux et fier de voir que vous considérez *Marsyas* comme le pourvoyeur possible du prix Mistral pendant longtemps. Cela consacre les efforts que je fais depuis bientôt trente ans pour le

maintien et la propagation de la renaissance mistralienne, en dehors du félibrige, et souvent sinon avec son hostilité, mais au moins son indifférence, et comme je l'écrivais l'autre jour à Frédéric Mistral neveu, je considère le prix du Museon Arlaten plutôt mistralien que félibréen ».

Cette évocation du Prix Mistral et de son histoire s'arrêtera là. Nous nous contenterons de préciser que le prix 1949 sera décerné à Louis Bayle après que l'on a envisagé de ne pas attribuer la distinction - elle aurait dû être réservée cette année-là à la poésie. Et tous les auteurs évoqués dans notre étude seront tour à tour couronnés par la suite. Comme Sully-André Peyre l'avait bel et bien prédit, ils figurent aujourd'hui parmi les grands noms de la littérature provençale. Peyre acceptera finalement d'entrer dans le jury du Prix. De manière significative et symbolique, il le fera pour prendre la place laissée vide par le décès prématuré de Pierre Julian. Peyre continuera par ailleurs à avoir des rapports privilégiés avec le fils de son ami défunt, Claude Julian. Ce dernier sera à son tour membre du jury à partir de 1984, avant d'en assumer de manière éphémère la présidence en 2004. Décédé en 1961, Sully-André Peyre sera remplacé par Charles Galtier qui gardera la présidence du jury jusqu'à sa mort. On peut dès lors parler d'une transmission de relais entre les deux personnages, Galtier exerçant désormais peu à peu la même influence que celle qu'avait auparavant « l'Ermite de Mûrevigne ». Charles Galtier décèdera à son tour au tout début de l'année 2004, quelques mois à peine avant la mort tragique et prématurée de Claude Julian. Le Prix Mistral se trouve donc aujourd'hui au début d'une nouvelle période, car son jury se trouve appelé à être renouvelé dans sa quasi-totalité³⁶. S'il est difficile de dire comment le prix évoluera

³⁶ Il faut en effet tenir compte aussi des décès successifs du manadier Marcel Mailhan et du Capitaine de la *Nacioun Gardiano* André Dupuis, tous deux membres du jury représentant le Comité du *Museon Arlaten*. En 2004, le jury était donc composé ainsi : Président, Claude Julian, succédant à Charles Galtier - après son décès, Julian ne sera pas remplacé, le Président du Comité, Jean-Maurice Rouquette

dans l'avenir, gageons que la ligne directrice laissée par ses fondateurs sera conservée. Il s'agit d'une fidélité absolue à l'idée mistralienne, le tout au service d'une authentique et ambitieuse littérature provençale. Mais cette dernière se recentre désormais sur son véritable et authentique territoire identitaire, c'est-à-dire la Provence historique et culturelle. Il n'est désormais plus question de vouloir imposer le provençal mistralien aux autres pays d'oc au nom du « droit de chef d'œuvre. Julian et Peyre auraient sans aucun doute couronné très volontiers un bon écrivain issu d'un autre pays d'oc pour peu qu'il employât le provençal mistralien. Une telle éventualité ne s'est assurément jamais produite, montrant la limite d'une telle ambition. Discutable quand on voulait l'élargir à l'ensemble des pays d'oc, la théorie du « droit de chef d'œuvre » n'en garde pas moins une légitimité incontestable dans son véritable territoire. Il existe bel et bien une langue provençale attestée comme telle - dans laquelle les dialectes ont aujourd'hui leur place légitime - et qui est l'un des principaux référents de l'identité provençale. Elle est définie par le nom de *provençal* qu'on lui donne depuis plusieurs siècles au moins³⁷. Par une graphie moderne, inchangée depuis 150 ans, connue et pratiquée comme telle par l'écrasante majorité des Provençaux. Le tout est enfin illustré par une riche littérature dont le Prix Mistral constitue la vitrine depuis près de soixante ans. Répondant aux mistraliens « pan-provençalistes », Pierre Azéma avait écrit que « lou tèms di coulouniò a passa ». S'il avait assurément raison quand on voulait imposer le provençal dans

assumant son remplacement protocolaire. Membres du jury : Odyle Rio, Michel Courty, Émile Bonnel, René Moucadel - remplaçant Marcel Malhan - et nous-même - remplaçant Charles Galtier. Par tradition, le jury est à la fois composé de membres du Comité du *Museon* - en l'occurrence ici Claude Julian, Odyle Rio, et nous-même, et d'ancien lauréat du prix - Courty, Bonnel et Moucadel. Également ancien lauréat, nous n'y figurons pas en cette qualité mais en tant que membre du Comité.

³⁷ Ce n'est pas pour rien que le premier livre imprimé à Marseille en 1595 est l'ouvrage bien connu de Louis Bellaud de la Bellaudière, qui porte le titre évocateur de *Obros et rimos prouvençalos*.

l'ensemble des terres d'Oc, pourquoi faudrait-il aujourd'hui à l'inverse accepter que la Provence soit à son tour absorbée par une « Grande Occitanie » artificielle ? Bruno Durand - qui remplaça S.-A. Peyre dans le premier jury du Prix Mistral - l'avait déjà pressenti dès 1955 quand il écrivait :

« le temps ne semble pas éloigné où s'imposera le choix de la scission brutale - qui serait fâcheux à tous points de vue - et la reconnaissance à chaque région d'une entière autonomie linguistique, administrative et financière (...). En un mot, charbonnier serait maître chez lui »³⁸.

Un tel constat correspond entièrement à ce que demandent aujourd'hui la plupart des mouvements provençalistes, de *L'Astrado* et *L'Unioun Prouvençalo* au *Collectif Prouvènço*. Ainsi que le pressentaient déjà il y a 50 ans Pierre Julian Sully-André Peyre ou Bruno Durand lorsqu'ils fondèrent le Prix Mistral, seul le Félibrige reste englué dans le conflit fatal qu'il a lui-même contribué à créer en son sein et dont il a favorisé de manière notable le développement. Le vieux mouvement fondé en 1854 semble même connaître aujourd'hui la « phase terminale » d'un processus qui pourrait être irréversible et qui menace son existence même.

Au moment où il s'apprête à fêter le soixantième anniversaire de sa fondation, le Prix Mistral peut être fier de son histoire, ainsi que du palmarès constitué par tous ses lauréats, de Charles Galtier à Claude Mauron, primé en 2004. L'initiative de Pierre Julian constitue même un jalon révélateur dans l'histoire de la littérature provençale, de sa renaissance au XIX^e siècle jusqu'à nos jours. Un tel constat n'aurait pas déplu à Pierre Julian qui affirmait ainsi dans une des lettres que nous avons déjà citée que : « La création de ce prix Mistral sera la fierté de mon administration du Museon ». C'est à nous de poursuivre la route³⁹.

³⁸ Correspondance de F. Mistral et Léon de Berluc-Pérussis - Gap, 1955, p. 204.

³⁹ Se posera aussi le problème de l'ouverture du Prix aux dialectes provençaux. En bon héritier de Peyre et de son père, Claude Julian n'y

Remi Venture

était pas favorable. Mais sans aucun doute faudra-t-il y venir un jour prochain.

DU BERGER DE PROVENCE AU PATRE DES CARPATES ROUMAINES

Je lis dans une revue roumaine (*Formula AS*, du 7-14 oct. 2002) un reportage publié sous le titre « Avec les moutons parmi les étoiles ». Le personnage du reportage est un pâtre, âgé de 70 ans, de « Ma^orginimea Ardealului », dans les Carpates Méridionales roumaines.

Un berger et des étoiles ... Ça m'a fait penser tout de suite à un autre berger et à des étoiles dans une autre région de la Romania : en Provence, dont parle Alphonse Daudet dans sa « lettre » intitulée *Les étoiles - Récit d'un berger provençal*. Vous vous en souvenez : Stéphanette, la fille du maître d'un jeune berger, lui porte des vivres dans la montagne. Sur son chemin de retour, elle s'égare et doit passer la nuit dans la cabane du pâtre. Il fait noir, elle a froid et peur et ne peut pas s'endormir. Elle sort de la cabane et va s'asseoir près du jeune berger. Le ciel est plein d'étoiles : « Que c'est beau ! s'exclame-t-elle. Jamais je n'en avais tant vu ... Est-ce que tu sais leurs noms, berger ? » Bien sûr qu'il les sait, et le jeune homme les nomme une à une tout en les montrant dans le ciel. « Voyez-vous tout autour cette pluie d'étoiles qui tombent ? ce sont les âmes dont le bon Dieu ne veut pas chez lui ... Un peu plus bas, voici le *Râteau* ou les *Trois rois* (Orion). C'est ce qui nous sert d'horloge, à nous autres. Rien qu'en les regardant, je sais maintenant qu'il est minuit passé. » (Le reste du récit je n'ai pas besoin de le rappeler.)

Et là-dessus revenons au pâtre des Carpates, à l'autre bout du continent. Nitu (recte Mitiu) lui S^tef a passé la moitié de sa vie dans la montagne et a couché sous le ciel plein d'étoiles, tout comme le(s) berger(s) provençal(aux). Il connaît lui aussi les « secrets » de la nature. « Il y a beaucoup de choses, dit-il, que d'habitude les gens ne connaissent pas, ou connaissent mal. Par exemple, pour eux l'année a douze mois, mais dans le ciel il y en a

treize, indiqués par la lune. (En roumain, le mot luna⁹ nomme aussi bien l'astre que l'unité de temps, « mois »). Le temps s'oriente d'après la lune du ciel et non pas d'après « le mois » du calendrier. Si la lune se montre dans le ciel par un beau temps, celui-ci continuera jusqu'à ce qu'elle termine son cycle. Le temps change si autour de la lune apparaît un gros halo. Si le halo est plus mince, il va pleuvoir ou neiger. Si la lune est très lumineuse, on peut dormir tranquillement, il fera beau temps.

« Moi, je ne regarde jamais le calendrier, mais le seul ciel. S'il y a pleine lune et qu'elle commence à décroître, le temps va changer et le vent se mettra à souffler. Le temps changera également lorsque la lune ne montrera que sa moitié. Quant aux étoiles, si elles sont très nombreuses dans le ciel, le beau temps ne durera pas longtemps, il va pleuvoir. Si les étoiles sont plus petites et serrées, le beau temps ne changera pas ... Il y a d'autres signes qui indiquent l'évolution du temps. En hiver je regarde les moineaux : s'ils se rassemblent dans de petits groupes, on aura de gros vents dans deux ou trois jours. Lorsque les araignées sortent et se promènent sur les arbres du bois, le temps s'améliorera.

- Des fois je regarde la nuit le ciel et vois comment les étoiles se déplacent tels des moutons dispersés dans une clairière. Le bon Dieu a Lui aussi son troupeau, celui des étoiles qu'Il fait paître chaque soir. Qui pourra dire ce que sont ces champs avec des fleurs et de mauvaises herbes aussi ? ... Plusieurs fois j'ai entendu passer au-dessus de moi comme une musique très belle. Elle flotte doucement comme un voile diaphane emporté par le vent. J'ai compris que c'étaient les Bonnes Fées que Dieu m'a envoyées pour que je ne sente pas ma solitude ... »

Deux pâtres, si éloignés dans l'espace, et pourtant si ressemblants à plus d'un point de vue.

De simples coïncidences ? Le philologue roumain O. Densusianu ne le croit pas. Il soutient qu'au Moyen Âge, les

pâtres de l'Est et de l'Ouest de l'Europe ont entretenu des relations continues grâce au phénomène des migrations de la montagne à la plaine (certains *pa^ostori* roumains ayant migré jusqu'au Caucase où ils se sont établis parfois définitivement (v. son étude *Pa^ostoritul la popoarele romanice*, où il parle des ressemblances linguistiques et ethnographiques entre le roumain et divers parlers de la Romania de l'Ouest : prothèse de *a* initial de mots, rhotacisme de *n* et *l* intervocaliques, e.a. - Bucarest, 1913).

Eugène Tanase
Timisoara - Roumanie

P.S. Nous constatons une ressemblance folklorique même entre le roumain et l'espagnol, au sujet justement des migrations en question. En effet une chanson espagnole dit : « Ya se van los pastores a la Estremadura, / Ya se queda la sierra triste y oscura ». En roumain (nous traduisons) : « Pauvres sapins au feuillage vert, / Pourquoi bercez-vous vos cimes ?/ - Pourquoi ne les bercerions-nous pas / Puisque nous demeurons seuls. / Des sources sans brebis, / Des sentes sans bergers / Et des cabanes sans maîtres ? »

LE CAPES D'OCCITAN-LANGUE D'OC SESSIONS 2005 ET 2006

Comme chaque pour notre numéro d'hiver, nous proposons à nos lecteurs un dossier sur le CAPES d'occitan-langue d'oc. Les épreuves d'admissibilité, écrites, de l'édition 2005 de ce concours de recrutement de professeurs du second degré (collèges et lycées), sont reproduites ci-dessous, ainsi que le programmes du concours pour 2006. Les années 2005 et probablement les prochaines, sont marquées par une réduction drastique du nombre de poste offerts (4 postes au concours externe + 1 poste au CAFEP en 2004, pas davantage en 2005). Nous annoncions dans notre n° 139 (2004) que nous consacrerions un dossier détaillé à l'épreuve de dissertation littéraire, après celui consacré au thème (n° 137, 2003). L'actualité de la recherche en études d'oc et l'indisponibilité des collaborateurs prévus nous contraignent à repousser ce dossier à un autre numéro.

Philippe Blanchet

1. Les épreuves du CAPES 2005

-Sujet de dissertation :

« Per definir Guilhem IX d'Aquitània, P. Rajua emplega l'expression 'trovatore bifronte' (trobador de doas caras). Que n'en pensatz ? ».

-Version :

Tant ai mon cor ple de joya
tot me desnatura :
flor blancha, vermelh'e groya
me par la frejura,
c'ab lo ven et ab la ploya
me creis l'aventura,
perque mos pretz mont'e poya

e mos chans melhura.
 Tan ai la cor d'amor,
 de joi e de doussor,
 perque'l gels me sembla flor
 e la neus verdura.

Anar posc ses vestidura,
 nutz en ma chamiza,
 car fin'amor m'assegura
 de la freja biza.
 Mas es fols qu'is desmezura
 e no's te de guiza
 per qu'eu ai pres de me cura
 deis c'agui enquiza
 la plus bela d'amor
 don aten tan d'onor,
 car en loc de sa ricor
 no volh aver Piza.

[...]

Eu n'ai la bon'esperansa,
 mas petit m'aonda,
 c'atressi m ten en balansa
 com la naus en l'onda.
 De mal pes que'm desenansa,
 non sai on m'esconda.
 Tota noih me vir'e m lansa
 desobre l'esponda :
 plus trac pena d'amor
 de Tristan l'amador,
 qu'en sofri manhta dolor
 per Izeut la Blonda.

Ai, Deus, car no sui ironda
 que voles per l'aire

e vengues de noih prionda
lai dins son repaire !
Bona domna jauzionda,
mor se'l vostr'amaire !
Paor ai que'l cors me fonda
s'aissi'm dura gaire.
Domna, per vostyr'amor
jonh las mas e ador !
Gens cors ab frescha color,
gran mal me faitz traire !

[...]

Messatgers, vai e cor,
e dïm a la gensor
la pena e la dolor
qu'en trac e'l martire.

Bernart de Ventadorn

Thème :

« Je suis allée vers l'océan, cet inconnu. J'ai pris pension dans un petit hôtel, presque vide en cette saison. Pendant deux semaines, j'ai inversé les rôles, je jouais à l'hôte. Mais j'ai réduit ce rôle à celui de figurante ; je me levais de bonne heure, sortais, et ne rentrais que le soir. Je passais mes journées face à la mer, quel que fût le temps. Cette étendue visqueuse, parfois plombée de gris sourd, parfois parcourues de moires tilleul ou ardoisées, m'inspirait au début de l'effroi. Je sentais la menace enclose dans sa masse d'eau sombre inlassablement lancée à l'assaut de la terre et s'y brisant en rouleaux écumant de colère de ne pouvoir la conquérir, de ne pouvoir l'engloutir pour la dissoudre dans ses entrailles glacées. Si en montagne je mesurais ma petitesse, mais avec un sentiment de sérénité, au bord de l'océan je mesurais ma vanité, mon peu de consistance, avec une angoisse confuse. Je n'étais qu'un fétu de chair égaré sur le sable, d'aussi nulle

importance que les algues, les bouts de bois, les fragments de coquillages et autres débris rejetés par la mer. par avance, j'étais repoussée par elle, reléguée sur ses rives. Je ne savais plus nager, mais même si je l'avais su, je n'aurais pas pu m'approcher d'elle plus que je ne le faisais alors, tant ses vagues étaient hautes, brutales. Des claques géantes qui frappaient l'air, le rivage avec véhémence, suivies de remous naufrageurs.

Néanmoins je revenais chaque matin, m'astreignant à regarder la mer, à supporter sa clameur de courroux et ses crachats d'écume. Je voulais dompter la peur qu'elle instillait en moi, apprendre à l'écouter, à la voir autrement, elle, l'intouchable, la défiante.

Sylvie Germain, *Chanson des mal-aimants*, 2002.

2. Programmes des concours externes du capes, du capeps et cafep correspondants - session 2006 : occitan-langue d'oc (B.O. spécial n°5 du 19 mai 2005 n.s. n° 2005-072 du 28-4-2005)¹

A - Dissertation et présentation critique

-*Le genre lyrique de l' "alba" occitane au Moyen Âge*

-Gérard Gouiran, *E ades sera l'alba - Angoisse de l'aube*. Recueil de chansons d'aube des troubadours, coll. Lo gat ros, publications Montpellier III, 2005.

-Auger Gaillard : « Lou banquet » dans Auger Gaillard, *Œuvres complètes*, publiées, traduites et annotées par Ernest Nègre, PUF, 1970, pp. 234 à 461.

-Teodor Aubanèu (Théodore Aubanel), *La Miougrano entreduberto (La Grenade entr'ouverte)*, Avignon, J.Roumanille, 1860 (nombreuses rééditions). On consultera aussi Teodòr Aubanèu, *La Miugrana entre-dubèrta*. Nòva edicion en grafia

¹ Les modalités de citation bibliographique sont celles du BO. Seules les autres coquilles ont été ici corrigées

occitana. Introduction de Claude Liprandi, Avignon, E. Aubanel, 1955.

Aspèctes del teatre occitan al sègle XX

-Francis Gag, *Lou Vin dei padre*, comédie en quatre actes, in Francis Gag, *Théâtre niçois : l'intégrale*, Nice, Serre, 1998.

-Charles Galtier, *Li Quatre sèt, dramo en tres ate / Carré de sept*, drame en trois actes, Toulon, L 'Astrado, 1973.

-Max Roqueta, « La pastorala dels volurs » (La pastorale des voleurs) in *Auteurs en scène*, n° 1, déc. 1996.

-Miquèu Camelat, *Gaston Febus, pèça dramatica en tres hèitas e en vèrs*, Biarritz, Atlantica, 2000. On consultera aussi Miquèu de Camelat *Gastou-Febus : pèce dramatic en tres hèytes e en bers*, Pau, Marrimpouey Youen, 1936, ainsi que Miquèu de Camelat *Gaston Febus, pièce en cinq estanques en bèrs*, Pau, Ediciou de la Bouts de la terre, 1914.

B -Civilisation

Entre hérésie et orthodoxie : la vie religieuse en pays d 'oc au Moyen Âge (XI^e-XV^e s.). Si l'on songe immédiatement au catharisme et à son destin, il faut aussi tenir compte de l'évolution de l'Église catholique elle-même, entre Réforme grégorienne du XI^e et Grand Schisme de la fin du XIV^e. Se pose aussi le problème des autres dissidences, vaudoise entre XII^e et XV^e, ou déviance d'origine franciscaine (les Béguins) au XIV^e. La superstition et la sorcellerie font aussi partie du paysage.

Bibliographie sommaire

Généralités :

-J. Le Goff et R. Rémond, dir. « Histoire de la France religieuse », t. 1, Paris, Seuil, 1988.

-La collection des *Cahiers de Fanjeaux* (une quarantaine de volumes parus) aborde tous les points de l'histoire religieuse de la France Méridionale.

-Voir aussi la revue *Heresis* (Carcassonne, Centre National d'Études Cathares).

Sur le catharisme et les cathares :

- Michel Roquebert, *L'Épopée cathare*, Toulouse, Privat, 1970-1995, 5 vol.
 - Anne Brenon, *Les archipels cathares*, Cahors, Dire édition, 2000.
 - Jacques Berlioz, dir. *Le Pays Cathare. Les religions médiévales et leurs expressions méridionales*, Paris, Seuil, 2000.
 - Jean Duvernoy, *L'Histoire des Cathares*, 2 vol., Toulouse, Privat, 1992.
 - Monique Zerner, dir. « Inventer l'hérésie ? » Nice, Centre d'Études médiévales, 1998
- Sur les autres aspects de la vie religieuse :
- Jean Duvernoy, *Cathares, Vaudois et Béguins, dissidents du pays d'oc*, Toulouse, Privat, 1994.
 - Gabriel Audisio, *Les Vaudois, Histoire d'une dissidence, XII^e-XVI^e siècles*, Paris, Fayard, 1998.

3. Les rapports du jurys

Au moment où nous bouclons ce numéro, le rapport du concours 2005 n'est pas publié (rappelons que les rapports des jurys de concours sont désormais mis en ligne sur le site internet <http://www.education.gouv.fr/siac/siac2/jury/default.htm>). Le rapport 2004 n'appelle que peu de commentaires particuliers par rapport aux analyses des rapports des années précédentes et notamment aux évolutions positives constatées depuis 2002 (cf. notre dossier du numéro 137, 2003). On relèvera notamment l'évolution de l'intitulé du concours au moins dans celui de ce rapport : « CAPES. Occitan *ou* Langue d'oc » [c'est moi qui souligne].

Les mêmes réserves restent d'ailleurs d'actualité, notamment en ce qui concerne l'action de politique linguistique volontariste et les choix normatifs menés au travers de ce concours, toujours discutables puisque ne partant pas de la situation sociolinguistique effective mais cherchant à la transformer (est-ce bien la mission dévolue à un concours et à son jury ?) : insistance sur une certaine vision unifiante du domaine d'oc avec exigence d'une

connaissance de l'ensemble de ses variétés géographiques et diachroniques par les candidats (cf. par exemple le point « traitement de la variation linguistique » p. 35²), persistance d'une approche traditionnelle de la langue et de son enseignement (cf. l'épreuve de version d'un texte médiéval³ et la grammaire dans l'explication de texte à l'oral ou le fait que les questions didactiques soient posées à contresens⁴) d'ailleurs largement répandue dans les concours apparentés (Lettres et Langues), voire questions et attentes aux présupposés relevant d'une certaine militance :

-le rapporteur de l'épreuve de thème demande que l'on traduise les prénoms français (en l'occurrence celui du « Jacques » de Diderot) sous des formes « autonomes » d'oc, c'est-à-dire sans francisme (p. 26), alors même que, souvent, les formes historiques d'oc ont disparu de l'usage (en provençal par exemple on dit *Jaque* et plus jamais *Jaume* depuis plus d'un siècle) et que

² Voir également le présupposé posé par cette question de l'épreuve orale : « Vous êtes nommé(e) dans une académie où la variété d'occitan parlée n'est pas celle qui vous est la plus familière. Quelles difficultés pensez-vous rencontrer ? Quels choix de langue ferez-vous ? Comment vous adapterez-vous ? Pensez-vous impliquer les élèves dans cette question linguistique, à quel degré et de quelle façon ? ». On sait que de telles situations existent, même si elles sont pédagogiquement aberrantes et d'ailleurs déjà dénoncées dès les premières années du concours par le président de jury de l'époque. On sait aussi qu'elles sont soutenues voire voulues par certains pour « unifier » ainsi l'ensemble d'oc. Dans tous les cas on imagine l'embarras du candidat, sauf s'il est un militant occitaniste convaincu, pour ne pas déplaire au jury ...

³ Avec cette justification du président du jury : « un exercice de philologie, dont l'intérêt est pourtant grand pour quiconque se soucie du langage, de son fonctionnement, de sa vie. » (p. 10).

⁴ On demande aux candidats de construire une séquence didactique à partir de supports alors qu'en bonne méthode pédagogique (moderne) on choisit évidemment les supports en fonction de la séquence, c'est-à-dire des objectifs d'apprentissage.

cette « occitanisation » d'un prénom français n'est pas indispensable et peut apparaître abusive (s'il s'appelait « William », « Yannick » ou « Youssouf » en ferait-on un *Guilhem*, *Joanet* ou *Josèp* (formes anciennes des actuels *Guihaume*, *Janet*, *Jousè* en Provence) ?

-exemple des questions posées à l'oral : « Vous apprenez, en cours d'année, que l'option LV3 au lycée où vous enseignez risque de ne plus figurer dans la carte scolaire de l'établissement l'année suivante. Quelles démarches entreprenez-vous, à quel niveau, pour essayer de maintenir l'offre de langue régionale ? ». On peut comprendre qu'un enseignant (bivalent ne l'oublions pas) soit attaché au développement de l'une de ses disciplines, y compris et surtout en période de difficulté (par exemple quand les postes diminuent au concours). Mais de là à en faire une question évaluative (plusieurs fois posées sous des formes diverses) pour le recrutement des enseignants ...

Philippe Blanchet

UNO FÈSTO DE FAMIHO

POUESIO ACAMPADO

PÈR

LOUIS ROUMIEUX

(DE NIMES)

AVIGNOUN

LI FRAIRE AUBANEL, EDITOUR

PLAÇO SANT-PÈIRE, 9

1877

PRESENTATION

Louis Roumieux (1827-1894)

Louis Roumieux, né et mort à Nîmes, poète et humoriste, auteur de comédies aujourd'hui bien oubliées, reste dans les mémoires de nos contemporains le chantre du *Mazet de Mèste Roumiéu*. Pourtant *La bisco*, pièce de 1883, *La Jarjaiado*, poème héroï-comique de 1878, ou *Li couquiho d'un Roumiéu*, poèmes publiés entre 1890 et 1894, sont pleins d'une charmante gaîté, écrits dans une belle langue.

Sa vie, intimement liée au Félibrige, connut bien des vicissitudes, qui le menèrent d'Algérie en Argentine¹. Il fut le fondateur à Nîmes en 1876 du journal hebdomadaire *Dominique*².

Nous avons choisi d'offrir aux lecteurs un souvenir de la vie de Roumieux qui illustre ses relations avec les félibres et fait aussi revivre la coutume des couronnes poétiques tressées lors de certains moments importants, notamment pour les fiançailles ou les mariages.

¹ Voir la très bonne biographie d'Ivan Gaussen, « La vie de Louis Roumieux », dans les *Mélanges Jean Boutière*, Liège, 1971, t. 2, p. 705-723 ; on consultera aussi Léon Inard, *Louis Roumieux en Algérie et en Argentine d'après sa correspondance et ses souvenirs*, Aix-en-Provence, La Pensée Universitaire, 1976 [plaquette de 37 pages] ; voir également la notice de Jean Fourié dans son *Dictionnaire des auteurs de langue d'oc (de 1800 à nos jours)*, Paris, Collection des Amis de la langue d'Oc, 1994, p. 296-297. Nous renvoyons systématiquement au travail remarquable de Jean Fourié pour tous les éléments bibliographiques complémentaires.

² Pour l'histoire de ce journal, voir Georges Bonifassi, *La presse régionale de Provence en langue d'Oc des origines à 1914*, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, collection du Ceroc n° 12, 2003, p. 168-169, 273, 309 ; on y apprend que *Dominique* parut à peine un an, de septembre 1876 à avril 1877, avant de continuer sous le nom de *La Cigalo d'or* jusqu'en septembre 1877.

Justement, Roumieux avait épousé, à 21 ans, une jeune Nîmoise, Delphine Ribière, le 25 septembre 1850. Même si, à partir de 1878, le ménage cessa d'être harmonieux puis se sépara, ses amis fêtèrent en vers leurs vingt-six ans de vie commune, ainsi que le baptême de leur petit-fils, Louis Sauné³.

La fête eut lieu à Beaucaire en 1876. Ce fut notamment l'occasion pour la jeune épouse de Mistral - ils étaient mariés depuis deux mois - de prononcer un petit discours en provençal, sans doute le premier depuis son nouveau statut d'épouse !

Des félibres rassemblés, seuls, semble-t-il, Anselme Mathieu⁴ et Henri Villeneuve Esclapon, qui deviendrait plus tard député de la Corse⁵, n'ont rien composé pour la circonstance.

En revanche, outre les contributions de Mistral et d'Aubanel, ont participé à la couronne poétique :

- Albert Arnavielle, fondateur de l'*Escolo de la Tarbo* en 1877⁶,
- l'homme politique Maurice Faure, qui était cette même année 1876 l'un des fondateurs de la société *La Cigale*⁷,
- Jacques Ernest Roussel, le collaborateur de *Dominique*⁸,

³ Louis était le fils d'Anaïs Roumieux et d'Alfred Sauné, secrétaire général de la Banque d'Algérie ; mariés en 1872, leur bonheur fut de courte durée, le père de Louis et de Delphinette mourant deux ans plus tard, soit en 1878, à Alger ; voir Ivan Gaussen, *op. cit.*, p. 713.

⁴ Voir Guy de Canolle, *Le félibre des baisers (Anselme Mathieu)*, Marseille, 1907 [plaquette de 14 pages] ; cf. J. Fourié, *op. cit.*, p. 226 ; voir surtout la thèse de Martin Hirsch, *Anselme Mathieu. Ein Beitrag zur Charakteristik des ältesten Felebrige*, Niemeyer, Halle, 1939, 189 p.

⁵ Jean Fourié, *op. cit.*, p. 342 ; ajoutons qu'il avait épousé Jeanne Bonaparte.

⁶ *Ibid.*, p. 12-13 ; on peut aussi consulter l'ancien travail d'Edmond Lefèvre, *Catalogue félibréen et du Midi de la France*, Marseille, Paul Ruat, 1901, p. 11 ; voir G. Bonifassi, *op. cit.*, p. 223.

⁷ *Ibid.*, p. 137 ; G. Bonifassi, *op. cit.*, p. 141, 223.

⁸ *Ibid.*, p. 300 ; E. Lefèvre, *op. cit.*, p. 41.

- Paul Gaussen, journaliste et bibliothécaire⁹,
- Célestin Malignon, prêtre et l'un des fondateurs du *Cacho-fiò*¹⁰,
- le grand Catalan Victor Balaguer, homme politique et poète¹¹,
- Achille Mir, qui devint cette même année majoral du Félibrige et serait ultérieurement co-fondateur de l'*Escolo audenco*¹²,
- Léontine Goirand, la seule poétesse de cette couronne et collaboratrice, elle aussi, de *Dominique*¹³,
- Gratien Charvet, archéologue historien, membre de l'Académie de Nîmes¹⁴.

C'est cet ensemble de poèmes dédiés à Roumieux et à son épouse que nous sortons de l'oubli, tels qu'ils parurent en 1877 chez Aubanel.

Suzanne Thiolier-Méjean

⁹ *Ibid.*, p. 156 ; E. Lefèvre, *op. cit.*, p. 22.

¹⁰ *Ibid.*, p. 219 ; pour le *Cacho-fió*, voir G. Bonifassi, *op. cit.*, p. 315 et reproduction de sa couverture p. 263.

¹¹ Cf. ses *Poesías completas (versión castellana)*, Madrid, 1874, précédées d'une biographie détaillée.

¹² Cf. J. Fourié, *op. cit.*, p. 236-237 ; E. Lefèvre, *op. cit.*, p. 30.

¹³ *Ibid.*, p. 165.

¹⁴ *Ibid.*, p. 89 : lire « né à Remoulins (Gard) en 1826 » (et non 1926).

UNO FÈSTO DE FAMIHO

Fèsto dóu cor e de l'esperit, la reünion de famiho que, lou 23 de novèmbre, s'es dounado à Bèu-caire, à l'estiganso di noço d'argènt dóu Cancelié dóu Felibrige e dóu bateja de soun fihòu, es uno d'aquéli causo que podon gaire se recounta. N'en diren pamens quàuqui mot, avans de vous semoundre li cansoun galoio e li coumplimen fignoula que se soun debana, durant aquelo journado, tant amistadousamen e poueticamen emplido.

A vounge ouro dóu matin, la ceremounié religiouso s'es coumplido dins la glèiso de Nosto-Damo. Es Moussu lou curat Nicolas qu'a bateja lou felen dóu Felibre de la Tourmagno, Louis Sauné, fiéu dóu secretàri-generau de la Banco d'Argié ; pièi, l'abat C. Malignon a di la Messo e prounòncia un discours di mies alisca, qu'a degu faire trefouli lou cor di re-nòvi : se cresien, dóumaci, au bèu tèms de soun mariage, i'a deja mai de vint-e-cinq an.

La glèiso èro pleno coume i jour de gràndi fèsto. Pèr se rèndre au Grand-Jardin, ounte aguè lio la Felibrejado, fauguè travessa uno longo e espesso sebisso de curious ; car, fau bèn lou dire, noste ami Louis Roumiéux e sa famiho soun ama e ounoura de touti dins l'endré.

Li brinde fuguèron noumbrous. Es En Ernest Roussel que pourtè lou bèu proumié e, coume lou diguè fort bèn eu-meme, acò ie revenié de dre. Vièi e eicelènt ami de l'autour de la *Rampelado*, mies que res poudié parla de sa persouno e de sis obro. Dire coume se n'en tirè, noun es necite pèr quau counèis l'elouquènt e fin parauli dóu Felibre de la Font, dóu galant counferencié di Troubadour mouderne.

En Maurise Faure, secretàri foundatour de la *Cigalo de Paris*, beguè à Frederi Mistral, e, avans de s'asseta, recità li poulit vers francés que M. de Bornier avié adreissa à l'ilustre autour de

Mirèio, en gramaci dóu brinde qu'aquest i'avié pourta à la granda Felibrejado dóu 21 de Mai, en Avignoun.

Madamo Frederi Mistral, la jouino e poulido dono de noste capoulié, la gènto Dijounenco que tóuti li felibre an tant armouniousamen cantado, à l'óucasioun de soun mariage, i'a tout-bèu-just dous mes, s'aubourè pièi, e dins uno lengo puro e encantarello, - se vèi que lou Mèstre es ... soun Mèstre ! - souvetè, sèns bretouneja, joio e bonur i dous nòvi em' au nistoun que venien de faire crestian. Es de mèu que sourtié de vòsti bouqueto, Madamo ! Tambèn, lou Felibre di Poutoun, lou brave, lou fin, lou melicous Ansèume Mathiéu, respoundeguè bravamen, finamen e melicousamen, à nosto nouvello e gènto Prouvençalo, dins uno agradivo improuvisacioun que regretan bèn de noun poudé vous repeti.

Lou celebre sauvaire Jaque Fosso pourtè peréu soun pichot brinde à l'assemblado. N'en fuguè gramacia pèr En Ernest Roussel dins quàuqui mot parti dóu cor.

Vous diren rèn di cant ni di coumplimen que cadun à soun tour apoundié, coume autant de floureto, à la garbo pouetico trenado is eros de la fèsto. Li legirés un pau pu liuen ; vous dounaran uno pichoto idèio de l'estrambord desparaula que durè tout lou tèms dóu festin.

La vesprado se passè dins lou saloun - un musèu, pourrian dire - de noste counfraire Louis Roumiéux ; sa Dóufino e si dos chato, Naïs e Mirèio, n'en faguèron graciosamen lis ounour.

La noço s'esperlounguè fin-qu'à miejo-niue. Èro lou Felibre de la Font, Ernest Roussel qu'avié acoumença la tiero di brinde ; es pèr un brinde de gramaci au brave Ernest Roussel, au futur majourau dóu Felibrige, que noste oste terminè la fèsto.

Li counvive èron, aprouchant, uno cinquanteno ; à despart li Felibre Mistral, Aubanèl, Mathiéu, Arnavielo, lou jouine comte Crestian de Vilo-novo-d'Esclapoun, Faure, Roussel, Gaussen, Doze, i'avié quàuqui noutabileta coumerçanto e aministrativo dóu

païs, e, courouno graciouso de touti li festin, un bèu roudelet de damo e de felibresso que fasié gau de vèire.

Legissès aro, brave Leitour, e cantas, se lou cor vous n'en dis, li bèlli pouësô e li poulidi cansoun que lou renos de Louis Roumiéux a ispirado à sis ami.

(Tira dóu journau *Dominique*, dóu 3 de desèmbre de 1876).

PANTAI D'AUTOOUNO

Letro dóu Felibre dóu Pont-dou-Gard à la Felibresso d'Areno

Gènto Felibresso d'Areno,
Devrias bèn me tira-de peno :
Aquesto niue, dins un pantai,
Ai vist, au mitan de Bèu-caire,
Li gai Felibre, nòsti fraire,
Galoï e countènt mai que mai.

Aqui i'avié, divino flamo,
A cousta de sa jouino damo,
Dous e siau dins soun estrambord,
MISTRAL, lou sublime cantaire,
Noun soulamen un grand troubaire,
Mai subre-tout un noble cor.

E noste brave ROUMANIHO, *
Envirouna de sa famiho :
Car, lou sabès, sian sis enfant ;
E TEODOR, l'estello ardènto
D'Avignoun, amo trelusènto,
Lou pintre di Fabre gigant ;

* La mort de soun sogre, paire de noste ami e counfraire Fèli Gras, es causo que ni l'un ni l'autre an pouscu veni.

E lou jouine MAURISE, e FÈLI,
 A l'iue franc e pur coume l'èli,
 Que Trencavèu fai revassa ;
 Vous tambèn i'erias, LEOUNTINO,
 E MIREIETO, la lutino,
 Que vous fasié touti dansa.

MATHIÉU, lou fin poutounejaire,
 Escound lou soulèu eigrejaire
 Que l'engardo de trachela ;
 Èro, l'autro niue, dins la luno,
 Quand, pèr ma marrido fourtuno,
 Lou gusas me leissè jala !...

Dins soun alegresso infantino,
 LOUVIS poutounavo DÓUFINO ;
 ALFRED poutounavo NAÏS,
 E JOUANÈN, gai coume soun paire,
 Poutounavo LEOUN, son fraire,
 Qu'arribo d'estrane païs.

E lou tèndre ami de TELDETO *
 Cantavo de sa voues clareto
 Lou Maset de Mèste Roumiéu ;
 Pièi, aubourant soun vèire linde,
 Voste paire ** pourtavo un brinde
 A sis ami, que soun li miéu.

E, coume uno ouchro palinello,
 Bloundo chato i l'ongui trenello,
 Emé lis iue plen de regrèt,
 Apielado sus sa maneto,

* A. Arnavielo, felibre de l'Aubo.

** M. J.-P. Goirand, avoucat en Alès.

Sourrisié la pauro ANTOUNIETO *
Eilalin darrié li ciprè.

O vous, la sorre di troubaire,
LEOUNTINO, de nòsti fraire
D'abord qu'avès sarra la man,
Demandas-ie ço que se passo ?
- Aquéu pantai, vè, me tracasso !
E pièi me lou dirés deman.

D'aguedre vist aquelo fèsto,
Acò me trepo pèr la tèsto ;
Me vèn e revèn milo fes.
Dóu moumen que sias à Bèu-caire,
Tiras au clar aquel afaire :
E de retour, me lou dirés.

MANDADIS

Gènto Felibresso d'Areno,
O douço fado di Ceveno,
Vous mande eiçò tout flame-nòu :
En passant pèr vòsti bouqueto,
M'es avis que fara lingueto
Lou pantai d'un vièi roussignòu.

G. CHARVET,
Felibre dóu Pont-dóu-Gard.

* Antounieto de Bèu-caire, morto lou 27 de janvié de 1865.

CANSOUN DE F. MISTRAL

Noste cancelié Roumiéu
Emé Dóufino,
Sa perlo fino,
Noste cancelié Roumiéu
Se remarido vuei : tant miéu !

Se plaiseguèron
E se prenguèron
I'a deja bèn vint-e-cinq an,
E vuei se plaison
E s'entre-baison
Coume dous nòvi belugant.

Noste cancelié Roumiéu
Emé Dóufino,
Sa perlo fino,
Noste cancelié Roumiéu
Se remarido vuei : tant miéu !

La nòvio bello
Dins sa garbello
A couva'n nis d'enfant bloundin ;
Lou gai Felibre
A fa de libre
Ounte la joio fai din-din.

Noste cancelié Roumiéu
Emé Dóufino,
Sa perlo fino,
Noste cancelié Roumiéu
Se remarido vuei : tant miéu !

Lou Felibrige
Morgo l'aurige

E tóuti li sicut-et-nos ;
La Rampelado,
Flour estelado,
Triounflo dins aquest renos.

Noste cancelié Roumiéu
Emé Dóufino,
Sa perlo fino,
Noste cancelié Roumiéu
Se remarido vuei : tant miéu !

Li vigno moron,
Mai nous demoron
Damo poulido e roussignòu :
Crèbe l'envejo !
Zòu ! vejo, vejo
D'aquéu bon vin de Castèu-nòu !

Noste cancelié Roumiéu
Emé Doufino,
Sa perlo fino,
Noste cancelié Roumiéu
Se remarido vuei : tant miéu !

Conse d'Espagno,
A ta coumpagno
Pourten un brinde majourau :
O Felibresso,
Nosto alegresso
A ta santa béurié lou Grau !

Noste cancelié Roumiéu
Emé Dóufino,
Sa perlo fino,
Noste cancelié Roumiéu
Se remarido vuei : tant miéu !

A si chatouno
Tant galantouno,
A soun fihat, à si felen,
A si dous drole,
Béure iéu vole,
Iéu vole béure à perdre alen !

Noste cancelié Roumiéu
Emé Dóufino,
Sa perlo fino,
Noste cancelié Roumiéu
Se remarido vuei : tant miéu !

Enfin desire
Que voste cire
Vint-e-cinq an au candelié
Mantègue encaro
Sa bello caro...
E vivo noste cancelié !

Noste cancelié Roumiéu
Emé Dóufino,
Sa perlo fino,
Noste cancelié Roumiéu
Se remarido vuei : tant miéu !

F. MISTRAL,
Capoulié dóu Felibrige.

CANSOUN DE T. AUBANEL

Rampela di quatre caire,
Soun arriba dins Bèu-caire
Vòsti bon e vièis ami.
O la bello rampelado !
E la galoio taulado,
Festant un dous souveni !

Di planuro e di mountagno,
De Prouvènço, Africo, Espagno,
E dóu Nord au fre soulèu,
Soun vengu, tout fio tout flamo,
Li que porton dins soun amo
L'amista coume un flambèu.

Pèr vous sonon li campano.
Lou tèms, que toujours debano,
Pèr vous s'arrèsto un moumen,
Nòvi, e vosto jouventuro,
Emé de lagremo puro,
Vous countemplo tendramen.

A-de-matin, à la messo,
Avès mai fa la proumesso,
En vous tenènt pèr la man,
De vous ama de plus bello,
Causo douço e noun nouvello
Pèr vòsti cor bèn amant.

Tourna dounc canten li noço !
Certo, se n'en vèi pas foço
De paréu tant jouine e gai,
Qu'après vint-e-cinq annado
An sa vido courounado
D'un eterne mes de Mai.

Bon coume n'es pas de dire,
 Lou bon Diéu, pèr vous sourrire
 Dóu rire lou mai divin,
 Mando un fiéu à vosto fiho :
 Se vèi, quand l'ange soumiho,
 Que sounjo encaro d'alin.
 Iuei, es coumplido la fèsto,
 E de bonur n'i'a de rèsto...
 Parai, moun brave Roumiéu ?
 Dau ! faguen dinda li vèire :
 Brinde à la santa di rèire,
 Di fiéu e di pichot-fiéu !

Ma cansoun l'ai facho en viage,
 Dins un galant pantaïage,
 De Valènço à Tarascoun.
 Urous nòvi, nòvio astrado,
 Se ma cansoun vous agrado,
 Vous demande qu'un poutoun.

T. AUBANEL,
 Sendi de la Mantenènço de Prouvènço.

CANSOUN D'ARNAVIELO

Balin, balan, la campano
 A Nosto-Damo a souna,
 E Bèu-caire s'enpampano,
 E lou pople a tresana.

Isso ! d'aut ! campanié, tiro,
 Tiro, tiro, e bagno pèu !
 Ah ! raramen pèr tu viro
 Un jour coume acò tant bèu.

Isso ! la campano vibre
E l'ecò n'en siegue rout !
Iuei maridan un Felibre,
Batejan un Felibrou ;

E lou Felibrige en fèsto
A Bèu-caire tèn acamp,
Cigalo d'or à la vèsto,
Bandissènt soun pu bèu cant.

Mai, chut ! que lou mounde crido,
En ausènt lou canta miéu :
- « Coussi ! lou que se marido
Es Louviset de Roumiéu ?

Ah ! la besougno es plasènto !
El, Roumiéu, lou crespina,
Qu'a 'no fenno bono e gènto,
Gènto coume dingus n'a ;

El, qu'a 'no nisado gaio
De chatos e de droulas
Qu'à paire e maire cascaio
Soun riéu-chiéu-chiéu jamai las :

Mirèiouno, que tout l'aimo ;
E soun einado Anaïs,
Que de soun parfum embaimo
Tout lou mouresque païs ;

Jouanèn, bravas ansindo
Que sa bravo caro hou dis ;
Leon tant luen dins lis Indo ;
Alfred qu'en Argié languis ...

El, Roumiéu, que iuei batejo

Soun felen e soun fihòu,
Poulit droulet qu'arpatejo,
Urous de sourti de l'iòu ;

El Roumiéu, la Muso alerto
Que, i'a noun sai quand de tèms,
Lou front courouna de nèrto
E de las flous dau printèms,
A toujour pèr sa Dóufino,
Sous efants, tout ço qu'es siéu,
Uno cansouneto fino,
Un cor coumoul d'afeciéu ;

El, Roumiéu, pourrié se faire
- Tout lou mounde a mai crida -
Que sieguèsse (oh ! quante afaire !)
Pas encaro marida ? ... »

O, la causo es vertadieiro ;
Gerquen pas de disculpa
Lou qu a fa la fauto entieiro :
O, Roumiéu nous a troumpa !

Fourbiant dounc lou coumun rode,
Vint-e-cinq ans toutes dous
An fringa, foro lou Code,
Lou fringage lou mai dous...

Arresten lou fignoulage ;
Parlen pau, mai canten franc
Noços d'argènt, fihoulage,
E lou nòvi emai lou grand !

Malapèino ! de lou vèire,
De lou vèire, aquel parel,
Digas se n'i'a pas pèr crèire

Que n'en soun qu'au proumié grell !

Veici lou mot de la causo :
Noste poulit couble amant,
S'a vougu iuei faire pauso,
Es pèr miel courre deman...

O, Roumiéu, iéu te countèmple
E vole te dire eici :
Das Felibres sies l'eisèmple,
Sies Felibre benesi.

Toun trouba jamai s'abeno ;
Sèmpre gisclo toun esprit
D'esperel e sènso peno.
Vai, toun noum pot pas mouri ;

Car, à chasco obro nouvello
Que de ta Muso agafan,
Anaïs, ta fiho bello,
Te dono un nouvèl enfant.

N'auren mai de batejados
De Roumiéu e de Saunés !
N'auren de felibrejados !
N'en viraren de sounets !

As re-nòvis, flame couble,
Amis, beguen e brinden !
Canten lus mariage double ;
Cadun, pièi, lous imiten !

Car, cepouns dau Felibrige,
Se voulèn lou manteni
A travès tempèri, aurige,
E ie larga l'aveni,

Nous fau faire d'omes libres ;
E l'amour nous es baia,
Felibressos e Felibres,
Pèr de-longo coungreia !

A. ARNAVIELO,
Felibre de l'Aubo.

COUPLIMEN

DÓU FELIBRE DIS ESPELUÇO

Emé li roussignòu àa la voues pouderausou,
Que iuei fan mounta jusqu'au cèu
Sis èer amistadous, si gamo armouniousou,
De-que vas faire, paure aucèu ?

De lis ausi canta devriés te faire fèsto ;
Devriés t'escoundre douçamen,
Pèr li pas destourba, pas boulega la tèsto...
E, tout galoi, cantes pamen !...

O, canto, l'auceloun, canto sa cansouneto ;
Canto, canto lou noum de Diéu.
Noun, l'empacharés pas : aubourant sis aleto,
Dira de-longo soun piéu-piéu.

E vejaqui perqué davans vautre, Felibre,
Iéu cante, e res me n'en voudra :
Ma voues es pas poulido, e n'ai ges fa de libre ;
Mai es moun cor que cantara.

E lou cor avenènt, jamai s'es ausi dire
Qu'emaï cantèsse mau, seguèsse mau vengu.

D'aquéu biais siéu segur d'avé voste sourrire,
Quand bresihe tout esmóugu.

Tambèn, lausarai pas ta douço pouësio ;
Lou bèn que n'en diriéu, Roumiéu, lou pensarai.
Dirai pas que ta damo es uno meraviho
De gràci, de pieta ; - dirai :

Longo-mai, longo-mai vosto estello lusigue !
Longo-mai, longo-mai, ami, visqués d'acord !
Que Diéu vous garde, e que sa man vous benesigue
Jusqu'au grand jour di noço d'or !

C. MALIGNON,

Felibre dis Espeluco.

SOUNET MIGNOUNET

DE MAURISE FAURE

A l'enfantoun
Tant bravounet,
Mai galantoun
Qu'un anjounet,

Iéu, cigaloun,
En un sounet
Coume un nistoun
Bèn mignounet,

Dirai, urous :
- « Grandis, courous
Coume Naïs,

Pèr canta lèu
Lou parla bèu
De toun païs ! »

M. FAURE,
Felibre de la Cigalo.

CANSOUN DE P. GAUSSEN

En toun ounour, bèu nistoun,
Ma Muso paloto
Sourtis de soun recantoun
Pèr faire riboto.
Plus tard, quand me legiras,
De moun saupre-faire
Bèn segur te trufaras ...
Es pas moun afaire.

Es pas acò que me mor :
Mai que sus ta vido
Lou bonur veje à desbord
Sa corno flourido !
Subre-tout, quand saras grand,
Dins toun iuel amaire
Vegon l'esprit de toun grand ...
Vaqui moun afaire.

Lou mounde vai de guingoi
E plen de magagno.
Tu, de jour long e galoi
Debano l'escagno.
Marcho dre dins toun draïou,
Coume fai toun paire ;
Es ansindo que Diéu vòu ...

Vaqui moun afaire.

Aro, vènt, endourmis-te
Entre li genèsse :
Fau que lou bèl enfantet
Sus la mar se bresse.
Grand mar, porto douçamen
Lou fiéu e la maire,
E dirai, d'aquel moumen :
Vaqui moun afaire.

P. GAUSSEN,
Felibre de l'Estello

COUPLIMEN

DE LA FELIBRESSO D'ARENO

De roussignòu n i'a jamai proun
N'i'a jamai proun de bèu cantaire ;
E se saup que i'a dins Bèu-caire
Un nis qu'eigrejo li cansoun.

Tambèn, se iuei n'avèn en tèsto
Que refrin courous e galoi,
Es que tóuti, lou cor revoi,
A-n-un gènt nistoun fasèn fèsto.

Pèr l'anjounèu que souveta ?
Se noun que sèmble à sa famiho
E qu'enfant de la pouèsio
Ague lou bèu dolm d'encanta !

Mignot, vau gaire ma floureto ;

Mai te la porge emé bonur,
Pèr qu'alin, souto un cèu d'azur,
L'aduse en Argié ta meireto ! ...

Leountino GOIRAND,
Felibresso d'Areno.

LI CHATOUNO DE ROUMIÉU

CANSOUNETO

Lou Cèu, au jour que soun nascudo,
Gènto Nàïs, sa sorre emai,
Pèr enlusi sa bèn-vengudo,
Li faguè bello que-noun-sai !

Oh ! boudiéu !
Vivo e culido,
Emé si grands iue pensatiéu ;
Oh ! boudiéu !
Que soun poulido
Li dos chatouno de Roumiéu !

Piéi, quand Naïs fuguè grandeto,
La mariderian en Argié ;
I flour d'alin faguè lingueto,
Au dous païs dis arangié.

Oh ! boudiéu !
Vivo e culido,
Emé si grands iue pensatiéu ;
Oh ! boudiéu !
Que soun poulido
Li dos chatouno de Roumiéu !

Aro que l'ainado es cabido,
A Mireieto pensaren ;
Que tout-bèu-just fugue abarido,
Un Vincenet ie troubaren.

Oh ! boudiéu !
Vivo e culido,
Emé si grands iue pensatiéu ;
Oh ! boudiéu !
Que soun poulido
Li dos chatouno de Roumiéu !

MANDADIS

A DÓUFINO EM' A LOUUISET

Segur, Diéu m'a pas fa cantaire,
E pamens m'a faugu canta !
Rigués pas dóu vièi musicaire
Que vòsti chato an espanta.

Emai bate pas que d'uno alo,
Encaro ai dóu mau di cigalo ;
Un bèu soulèu me fai canta :
Vòsti chato m'an espanta !...

Ernest ROUSSEL,
Felibre de la Font.

LA CANSOUN DOU MATIN

L'auro douço, que s'envolo
 Di cresten de l'auto colo,
 Vèn poutouneja li flour
 Que tout-de-long di draiolo
 Esparpaion si coulour.
 Escoundudo dins l'oumbrino
 Di bouscage, l'aucelino
 Canto l'inne dóu matin.
 Que sa voues es argentino
 E que dous èi soun refrin !

Emé li dóuci boufado
 Que nous vènon d'eilamount,
 Sènte moun amo embaumado...
 Ah ! li frésqui matinado
 De Bèu-caire e Tarascoun !

Di branqueto mouvedisso
 De la ramudo sebisso
 Part uno tèndro rumour,
 Qu'es la gènto cantadisso
 Di souspir e dis amour.

L'aigo dóu flume s'escoulo
 Tout plan-plan, e rèn treboulo
 Ni soun mirau pur e clar,
 Ni soun erso que brandoulo
 En davalant a la mar.

Ah ! l'auro ferigoulado,
 E li cant dis auceloun,
 E lis oundo abounassado !
 Ah ! li frésqui matinado
 De Bèu-caire e Tarascoun !

Qu'ame iéu, au clar de l'aubo,
M'espassa souto lis aubo,
E pièi vèire lou soulèu
Qu'enmantello de sa raubo
La naturo e soun tablèu !
Qu'ame iéu dins la ramiho
Aproufoundi ma vediho,
Bouscant moun negre destin,
E pensant à ma patriò,
A ma patriò eilalin !

L'auro es puro e regalado
Coume s'èro de poutoun,
E douço la souloumbrado...
Ah ! li frésqui matinado
De Bèu-caire e Tarascoun !

MANDADIS

A MADAMO DÓUFINO ROUMÉU

Tèndro dindouleto - que voles pèr l'aire,
Cercant l'infini,
A la gènto damo - qu'abito Bèu-caire
Porto un souveni !

Ie diras : « Madamo, - perlo dóu terraire,
Caro de poutoun
E soulèu de roso, - d'un paure troubaire
Vaqui la cansoun ! »

Victor BALAGUER,
Felibre de Mount-serrat.

A M. ROUMIÉU E A SA DAMO

A L'OUCASIU DE LA FÈSTO DE FAMIHO QUE BÈN
D'ABÉ LOC

As vist aperamount de causo bén poulido,
Tendre agnèu, tout-bèu-just vengu dóu Paradis ;
Mai de bonur egau au miéune, n'i'as ges vist.

L. ROUMIEUX.

Paure rèi, qu'as roudat e cercat, dins tout caire,
La camiso d'un ome urous,
Soul remèdi per tas doulous,
Sèns poudé trouba toun afaire !
Anen, as debrembat de passa pèr Bèu-caire.

Es aqui justamen que s'abrigo lou nits
Dal roussignol de la Tourmagno,
Gai, jouious amé sa coumpagno
E sous roussignoulets poulits
Que risoun en cantant dins lou clèsc espelits.

Countùnie lou bounur de raja sus ta tèsto !
Que fenno, efans, pichots-efans
Te poutounejoun dins cent ans,
Amic ! que cado jour siò fésto
Coumo dijòus passat !... Te pagarèi l'ourquèsto.

Bési que m'as deja mes à countribuciu
Per lou Menut * ; car l'as plumado
Ma Lausetto per toun Intrado.
Es penible, crèi-bo, Roumiéu,
De founsa de fricot sèns tira sa pourciu.

Sion à cap de païs : bibi coumo un salbatge,

Aici, soulet, abandounat,
Amé moun jargou mespresat ;
Abal, fasèts bostre ramatge
En famiho, e cadun bous i fa boun bisatge.

Anats, ne cal abé de boulountat al cor
E de braso dins la cerbèlo

* Vèire lou Menut à la fin dóu libre.
Per daissa pas barcot e bèlo
Sus un estang embrumat d'or
Qu'a la fraugno en dejoust mesclado al salicor.

Mès ount diànsi ! m'enbau guimba, roulla la bosso ?
Tournen à tu, bèl Cancelié,
Dous cops juntat à ta moulié.
Prègui per la tresenco noço :
S'ei de bido e d'escuts, i'arribi 'n grand carosso.

Desìri de tout cor que calgue d'ajustous
Pèr doubla, tripla la taulado :
Amics de la fèsto passado,
E Felibres, Felibrihous,
Qu'auran flourit, en chor, cantaren de cansous.

A MIR,
Felibre de la Lausetto.

AU FELIBRE DOU PONT-DOU-GARD

En responso à soun *Pantai d'Autouno*

Vai, la Felibresso d'Areno,
Vèire de vous tira de peno,

D'abord que dins de vers gracious
 Ie disès que devrié lou faire,
 Pèr metre au clar aquel afaire
 Qu'es un pantai meravihous.

Aprenès que la bello fèsto
 Que vous trepavo pèr la tèsto,
 Enterin que soumihavias,
 S'es passado, causo requisto,
 Talo qu'en sounge l'avès visto...
 Ah ! pèr-de-que ie mancavias ?

Aurias vist, ensèn dins Bèu-caire,
 Vòstis ami, li gai troubaire,
 Au parauli meloudious :
 Mistral emé sa gènto damo,
 Aubanel qu'es tout cor, tout amo,
 E Mathiéu tant fin e tant dous.

L'avie d'àutri Felibre encaro,
 Qu'emé sourrire sus la caro
 E santo flamo dins lou cor,
 Èron vengu d'uno escourrido
 A-n-uno famiho escarido
 Dire si parauleto d'or.

L'encauso d'aquelo sesiho
 D'amistanço e de pouësio
 S'atrouvè bello doublamen :
 Èro à la fes un mariage
 Emai un galoi fihoulage,
 Fihoulage e noço d'argènt.

Fuguè dins aquelo journado
 Que l'autour de la Rampelado,
 Noste car e brave Roumiéu,

Reçaupè tourna la maneto
De sa Dóufino, sa bruneto,
E batejè soun pichot-fiéu.

Tambèn, queto felibrejado !
Queto magnifico taulado !
Quétis oureto de bonur !
Ah ! se n'en pourtè de bèu brinde !
Quand lou cor es gai, fau que dinde,
Plen de l'estrambord lou mai pur !
Se n'en cantè de cansouneto,
Tóuti galanto e bravouneto !
Se n'en diguè de coumplime
I nòvi emai à la meirino ;
A l'enfantoun, perleto fino,
Que risié tant poulidamen !

Co que vous aurié faugu vèire
Es li bouco, es li front risèire
Di dono ; es lou biais angeli
De Naïs, la jouino meireto,
Eme sa sorre Mireieto
Cantant à faire trefouli.

De la maire e di dos jouvènto
Se saup pas la mai avenènto :
Li vesian, chascuno à soun tour,
Em'un èr que se pòu pas rèndre,
Em'uno voues que fau entendre,
Dou saloun faire lis ounour.

Felibre, vène de vous dire
Tout ço que sabe ; aro, desire
Que souvènt de parié pantai
Dins voste esprit anon se traire ;
Car aquéu viage de Bèu-caire

Emé grand cor lou fariéu mai !...

MANDADIS

S'aquesto journado coumplido,
Amistadouso e tant poulido,
Au mié d'un galoi paradis,
Dise mau coume s'es passado,
Me n'en counsole à la pensado
Que Dominique vous la dis.

Leountino GOIRAND,
Felibresso d'Areno.

MENU

di Noço d'argènt dóu Felibre de la Tourmagno
emé dóu
Bateja de soun felen Louis SAUNÉ

PITANCO

Burre di Ceveno. - Rabe dóu Jardin-de-la-Vilo. - Saucissot de
Bèu-caire. - Flourentino e Car-salado. - Cascagnòu dóu Rose. -
Galantino felibrenco. - Cousteleto à la Jasmin.

INTRADO

Solo dijounenco. - Lausetto de Mir. - Filet de biòu à la Jarjaio.

ENTRE-PLAT

Rampau de chambre. - Crèmo à la Dominique. - Pan dous de la
Santo-Baumo.

LIÉUME

Ourtoulaiò mescladisso. - Pese groumandoun.

ROUSTIT

Pluvié di palun. - Grivo d'Areno. - Voulaio dóu Mas-de-Leco.

DESSERT

Castèu en Espagno.- Unguibus et Rostro. - Rampelado de
Bonbon.

BEVÈNDO

Vin dóu Maset de Mèste Roumiéu. - Langlado. - Costo dóu
Rose.
- Bourdèu. - Champagno de la Cigalo.

Bèu-caire, 23 de Novèmbre de 1876.

COMPTES RENDUS ET NOTES DE LECTURE

Mauron, Charles, *Poèmes français et provençaux. Evocations*, réunis et édités par Claude Mauron, Saint-Rémy de Provence, CREM, 2005, 400 pages, 36 € franco de port¹.

Charles Mauron est surtout connu comme universitaire français, professeur à l'Université de Provence, créateur de la méthode psychocritique d'analyse littéraire qu'il a appliquée à de grands auteurs, de Molière à Mallarmé, en passant par Mistral. Car Ch. Mauron était aussi un grand Provençal. Personnalité politique de la région, maire de Saint Rémy, grand connaisseur de la langue et de la culture provençales, il fut également, plus discrètement mais avec constance, un poète d'expression française et provençale.

Beaucoup de ses textes, et notamment ceux en provençal, sont parus dans des revues aujourd'hui difficiles à trouver. Claude Mauron, professeur de littérature française puis de langue et littérature provençales à l'Université de Provence, s'est fait un devoir intellectuel et filial de réunir et de publier avec grand soin l'ensemble de ces œuvres.

Ce beau volume comprend ainsi les poésies en français (p. 7-140) publiées dans des recueils entre 1930 et 1945 ou inédites. Les poèmes en prose y alternent avec des formes plus classiques ou, à l'inverse, tout à fait modernes et audacieuses.

La deuxième section de l'ouvrage comprend les poèmes en provençal (p. 141-218), qui retiendront bien sûr au premier chef l'attention des lecteurs de notre revue. Là aussi alternent des poèmes en prose (peu nombreux), des formes populaires (nombreuses « chansons »), et des textes plus personnels, parmi lesquels des joyaux comme la *Flamado* de la page 214. Tout cela n'est pas sans rappeler Mistral, que Ch. Mauron avait beaucoup lu

¹ CREM, Chemin de Roussan et Cornud, 13210 St Rémy-de-Provence.

et dont il partageait, quelques années plus tard, la culture provençale populaire et littéraire des Alpilles.

La troisième partie présente 36 textes (p. 219-338, dont 5 en provençal) issus d'une chronique du journal *Le Provençal* ou de discours. Ces *évolutions* de son enfance, de son pays, des écrivains fréquentés, des goûts artistiques de l'auteur, permettent de mieux en comprendre la personnalité et de mieux en saisir la création poétique.

Enfin, des notes importantes (p. 339-382) dues à Claude Mauron, avec la rigueur, la précision et la verve qu'on lui connaît, fournissent des références historiques et littéraires, des éclaircissements sur les personnages, les œuvres et les lieux cités, la vie de Ch. Mauron.

Des illustrations achèvent de donner à ce livre tout son attrait : portraits de l'auteur, manuscrit, partitions des chansons provençales - dont la musique est souvent composée par Ch. Mauron lui-même ...

Le CREM et son animateur Cl. Mauron (qui diffusent notamment l'ensemble de l'œuvre de Mas-Felipe Delavouët) poursuivent, avec cet ouvrage précieux, leur rôle essentiel dans la vie littéraire provençale.

Ph. B.

Vouland, Pierre, *Du provençal rhodanien parlé à l'écrit mistralien*, Aix, Edisud, 2005 (2004, en librairie). Préface de Jean-Philippe Dalbera.

Cet ouvrage a pour objectif de comparer le provençal parlé dans la vallée du Rhône avec le provençal « rhodanien » littéraire diffusé à la suite de Mistral, par le Félibrige et divers mouvements provençaux jusqu'à aujourd'hui. Bien que présenté comme « un ouvrage de vulgarisation », celui-ci s'avère plutôt technique, comme le laisse présager son sous-titre : *Précis d'analyse structurale et comparée*.

Après avoir posé quelques principes terminologiques (p. 5-16), l'auteur indique ses sources et notamment quel est son matériel oral (bien qu'il ne le cite que de façon allusive et sans fournir son *corpus* en annexe pour vérification). Puis vient la présentation de l'API avec des exemples en provençal (p. 16), suivie par une première partie (« La phrase et ses constituants », p. 21-32) qui ressemble en fait surtout à une (bonne) initiation à l'analyse linguistique structurale avec des exemples en provençal.

C'est surtout avec la présentation longue et très détaillée des phénomènes phonétiques et phonologiques (p. 33-144 !), que P. Vouland en vient à son sujet précis, démontrant sans grande difficulté qu'il y a un écart entre le rhodanien parlé hérité et le provençal écrit réputé rhodanien qui s'est répandu et quelque peu figé depuis la renaissance du XIX^e siècle et dans les milieux intellectuels et militants. Il explicite du reste les raisons de ces transformations (p. 145-162), notamment à propos du passage de l'oral à l'écrit, ce qui n'est pas un « scoop » mais qui mériterait d'être approfondi et nuancé (il y a plusieurs sortes de passage à l'écrit).

Il identifie alors, voire dénonce (?), les phénomènes de *dérhodanisation* qui touchent ces écrits, avec l'idée que, du coup, ce sont les parlers rhodaniens authentiques qui, dans l'ensemble provençal, font l'objet d'une moindre attention malgré la menace d'extinction qui pèse sur eux comme sur beaucoup de variétés régionales de France, puisqu'on les croit mis en avant sous une forme écrite réputée prestigieuse qui, en fait, ne les recouvre que partiellement. C'est notamment dans cette perspective qu'est rédigée la conclusion (p. 181-191).

P. Vouland est un bon connaisseur du provençal, usager spontané du « rhodanien », écrivain en provençal, enseignant et auteur d'une méthode de provençal : son expérience est riche et solide. Son analyse et son plaidoyer sont bien menés. Reste que quelques points sont peu convaincants ou, à tout le moins, méritent de poursuivre la discussion. Ainsi sa linguistique date un peu, soit dit sans offense. L'essentiel de ses sources théoriques relèvent de la dialectologie et de la linguistique structurale des

années 1970. Un certain nombre d'apports récents auraient permis de nuancer, d'enrichir, voir de repenser les analyses. Ainsi, par exemple, la variation diaphasique est oubliée (p. 12), c'est-à-dire la dimension situationnelle et conversationnelle de la variation, comme si les formes employées dépendaient uniquement de déterminismes macro-sociolinguistiques sans stratégie ni originalité des locuteurs. De même, beaucoup de travaux ont revisité entièrement le bilinguisme et la diglossie depuis les années 1980 : les locuteurs de P. Vouland sont surtout observés comme s'ils étaient des monolingues usagers d'une seule variété de rhodanien / de provençal. La distinction *langue* / *parole* (et ses avatars, *plan de l'expression*, etc.) a été réfutée par plusieurs courants théoriques (à commencer par Martinet). Or, si poser le rhodanien comme une « langue », au sens abstrait de la *langue* des linguistes structuralistes (pour qui tout est *langue*) aurait du sens (p. 183), sous réserve de la réfutation du concept structuraliste de *langue*, cela est plus discutable au sens d'une unité sociolinguistique distincte d'autres langues (p. 12), notamment au sein d'un « groupe provençal ». Bien sûr ; ce ne pourrait être qu'une question d'étiquette. Mais il y a des enjeux politiques importants (y compris pour la survie de ces variétés linguistiques selon une éventuelle demande sociale). P. Vouland oublie ici, en effet, à la fois :

- tout le travail de conceptualisation de la définition de *langue* (au sens sociolinguistique, reposant sur des critères sociopolitiques) par les linguistes et sociolinguistes depuis cinquante ans et notamment ces vingt dernières années,

- l'ensemble des travaux qui démontrent, enquêtes à l'appui, l'individuation au moins contemporaine de l'ensemble provençal comme langue, certes aux frontières floues, mais sans ambiguïté pour l'inclusion du « rhodanien ». L'absence même de cette dénomination (« rhodanien ») en tant que telle dans les pratiques sociales (qui connaissent surtout le *provençal*, a fortiori pour celui du bas-Rhône) rend difficilement recevable le traitement de ces parlers comme une langue distincte.

On voit là la pertinence des critères sociolinguistes d'individuation d'une langue : autant il est artificiel d'imaginer une langue socio-linguistiquement effective au delà du niveau de la conscience régionale (ici provençale), autant il est infondé et surtout inefficace de sous-découper à l'infini (des critères fonctionnels ne valident pas cette catégorisation hypothétique). L'échelon effectif et efficace est assurément, dans notre cas, l'échelon « provençal ». Et si P. Vouland a raison d'insister pour une prise en compte de ce qui reste de parlers provençaux authentiques dans le bas-Rhône, c'est par une politique linguistique polynomique incluant un refus de la standardisation à tout niveau et sous toute forme qu'une issue se dessinera peut-être.

Ph. B.

Canobbio, Sabina, et Telmon, Tullio, *Atlante Linguistico ed Etnografico del Piemonte Occidentale* (ALEPO), Torino, Priuli e Verluccha, 2003-2004.

La linguistique italienne, peu connue en France, est pourtant d'une grande richesse. Le chevauchement des Alpes par le domaine d'oc, comme celui des locuteurs de variétés italo-romanes d'origine migrante notamment à Nice et en Provence, attirent nécessairement notre regard et nos collaborations vers l'Italie.

La publication en cours de l'ALEPO constitue un excellent argument pour cela. En 2003 paraissait la *Presentazione e guida alla lettura*, un fort volume, de présentation luxueuse et de plus de 370 pages cartes comprises. En 2004 est paru le volume I-III intitulé *Il mondo vegetale, funghi e licheni* accompagné d'un superbe ensemble de cartes et surtout d'un CD-rom très efficace.

Une telle somme de travail mériterait bien davantage qu'une brève recension dans nos pages. Il est utile d'attirer au moins l'attention sur ces publications par ces quelques lignes.

L'ALEPO couvre les vallées piémontaises considérées comme relevant, au moins typologiquement, du domaine d'oc. Si l'ensemble de notre domaine a été couvert deux fois par les Atlas linguistique français (celui « de la France » d'Edmond et Gilléron au début du XX^e siècle et ceux « par région » du CNRS dans les années 1970), aucun de ces travaux n'a atteint la qualité et la fiabilité de l'ALEPO. Et ceci non seulement pour des raisons technologiques (les moyens informatiques actuels sont incomparablement plus puissants et plus ergonomiques que les moyens pour ainsi dire artisanaux dont on disposait précédemment), mais aussi et surtout pour des raisons théoriques et méthodologiques.

En effet, et le premier volume de l'ALEPO en témoigne amplement, la réflexion sur l'hétérogénéité linguistique, sur les modalités d'enquêtes, sur l'élaboration des « données », sur leurs significations et exploitations, a considérablement progressé. Ainsi, par exemple, ce volume de présentation contextualise très finement les lieux d'enquêtes et les informateurs sur le plan sociologique, sans rechercher le « témoin représentatif archétypal (rural, âgé, peu scolarisé ... !) » de la dialectologie d'antan. Les enquêtes sur les champignons et les mousses dont les résultats constituent le volume I-III présentent des résultats détaillés, notant plusieurs réponses par village, et précisant les variations générationnelles, les contacts de langues, etc. La lecture de ce texte est stimulante même pour les linguistes non dialectologues.

Le CD-rom permet de visualiser les végétaux dénommés, d'entendre les noms, de croiser les informations, de consulter des cartes, etc. Il est d'une grande richesse et ouvre cette recherche de longue haleine à un public pas nécessairement spécialiste. Un seul regret : qu'il ne fonctionne que sous Windows ...

On ne peut que recommander vivement l'achat (au moins par les bibliothèques) et la consultation attentive de cette impressionnante publication.

Ph. B.

Paul Nougier, *La Bastide-sur-Besorgues, anciennement la Bastide de Juvinas. Histoire et histoires*, Marseille, 2005, Edicioun dóu Roudelet felibren.

Cette jolie monographie documentée et illustrée n'étant tirée qu'à 500 exemplaires, elle va très vite devenir introuvable ! L'auteur y décrit l'historique du village, anciennement appelé La bastide de Juvinas, situé près de Privas, sur les hauteurs de la vallée de la Besorgues.

À SIGNALER

L'Astrado, revue bilingue de Provence, poursuit son travail de qualité avec le n° 40, 2005, consacré à l'œuvre du poète provençal Émile Bonnel, avec des poèmes épars rassemblés pour la première fois, des études et discours signés É. Bonnel, des hommages d'écrivains provençaux, et des études de son œuvre².

Aldington, Richard, *A Drean in the Luxembourg*, traduction provençale de Marcel Audema et française de Catherine Aldington, Paris, L'Aucèu Libre, 2005³.

Bizà Neirà / Bizo Neiro, revue auvergnate bilingue, poursuit sa riche activité d'étude de la langue et de la culture auvergnates⁴.

Delpastre, Marcelle, *Nouveaux contes et proverbes limousins*, Tulle, Lemouzi. Préface de Robert Joudoux, 2005⁵.

Gourgaud, Yves, *Ousiris. Lou sang di diéu I*, nouvello prouvençalo, Alès, Aigo-Vivo, 2005.

Klein, Pierre, *L'Alsace inachevée*, Colmar, J. Do Betzinger éditeur, 2004⁶.

² *L'Astrado*, 7 les Fauvettes, 13130 Berre-l'Etang. Abonnement annuel 23, 48 ₣ pour la France.

³ A commander à AVA, BP 10030, 13633 Arles cedex pour 12 ₣ franco.

⁴ Cercle *Tarà d'Euvarnhà*, 11 rue des Saulées, 63400 Chamalières (abonnement annuel 20 ₣).

⁵ 13 place Municipale, 19000 Tulle. 18 ₣.

⁶ Fera l'objet d'une recension dans un prochain numéro. À commander chez l'éditeur, 8 rue Roesselmann, 68000 Colmar. 23 ₣.

Lafitte, Jean, *Pour écrire la langue gasconne*, Pau, Institut Béarnais et Gascon, 2004⁷.

Rixte, Jean-Claude, *Anthologie de l'écrit drômois de langue d'oc, XIX^e-XX^e siècles*, Montélimar, IEO, 2004⁸.

Scotto, Louis, *Estèu*, poèmes provençaux avec traduction française, Berre, *L'Astrado*, 2005⁹.

Disparition

Nous apprenons le décès cet été du professeur Mok à Leyde dans sa 81^e année. Il est notamment l'auteur d'un petit *Manuel pratique de morphologie de l'ancien occitan*, publié en 1977. Romaniste, spécialiste de grammaire française, il consacra sa thèse, publiée en 1968, à l'*étude des catégories morphologiques du genre et du nombre dans le français parlé actuel*. Pour son action en faveur du français aux Pays-Bas, il avait été fait chevalier de la Légion d'honneur en 1978.

⁷ À commander à J. Lafitte, 7-9 rue Jean Jaurès, 92260 Fontenay-aux-Roses. 5¤.

⁸ Maison de la vie associative, Place du Théâtre, 26200 Montélimar. 23 ¤.

⁹ *L'Astrado*, 2bis route de Langlade, 30620 Bernis, 15,25 ¤ franco.

TABLE

Avant propos	5
 PHILIPPE BLANCHET ET FRANCIS MANZANO Domaine d’oc, Europe, Romania, Méditerranée	 7
FRANCIS MANZANO Langues et identités du Golfe du Lion et de la France méditerranéenne	 11
FIORENZO TOSO Il dialetto <i>figun</i> della Provenza	 31
REMI VENTURE Le Prix Mistral Un jalon dans l’histoire littéraire et identitaire de la Provence	 105
EUGENE TANASE Du berger de Provence au pâtre des Carpates roumaines	 131
PHILIPPE BLANCHET Le CAPES d’occitan-langue d’oc sessions 2005 et 2006	 135
 LA PICHOTO BIBLIOUTECO	
 <i>UNO FESTO DE FAMIHO</i> pouesio acampado pèr Louis Roumieux	
Présentation (S. T.-M.)	143
Texte	147
 COMPTES RENDUS	

